

I - II  
Vol. 1

Wassell Law

Alger 1892

Vol. of

125-

21/55-

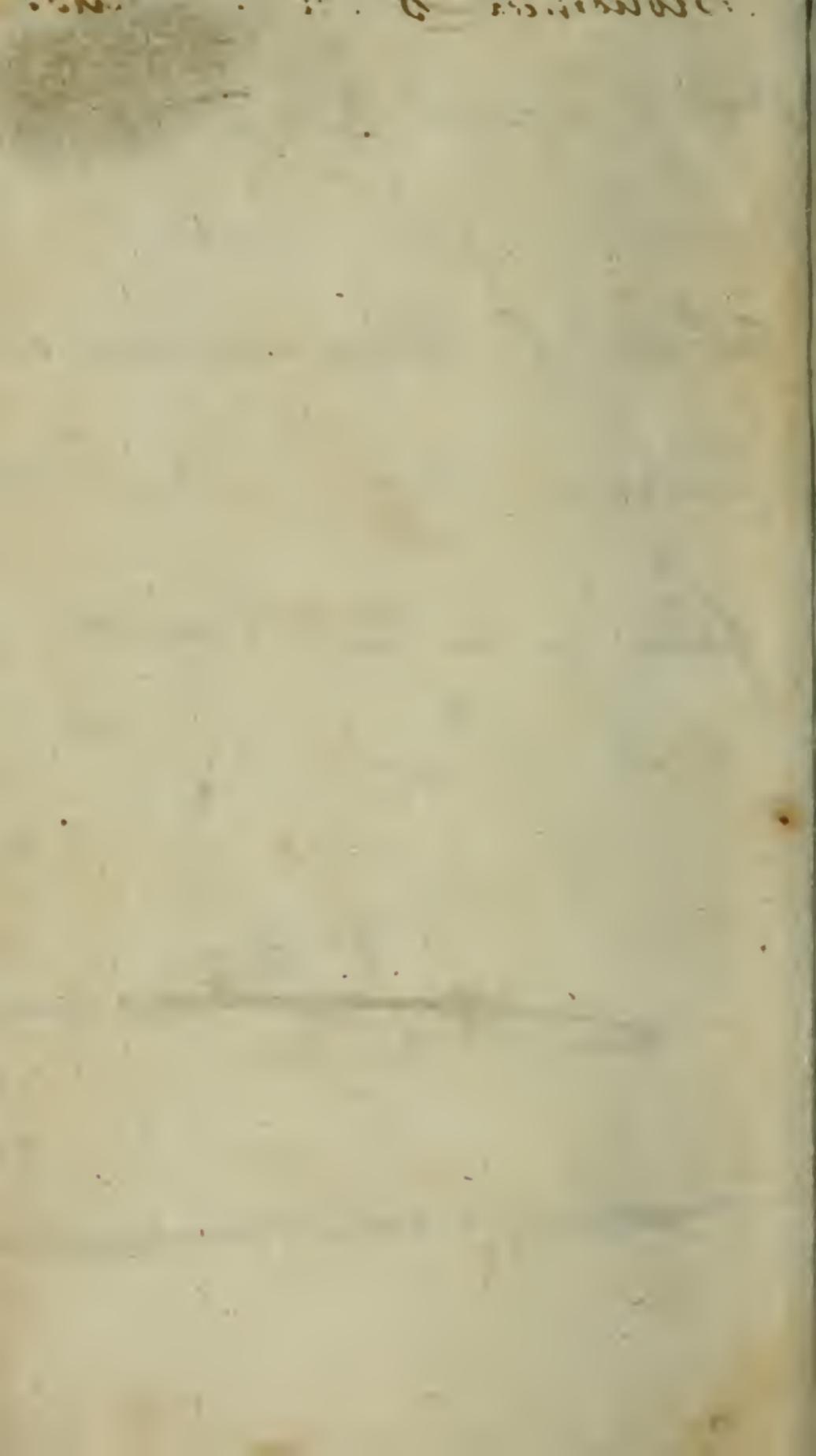


Jacques rancé demeurant à la  
Nouvelle au pous. Le pous est  
celui qui se retrouvent de se  
rendre au pous Jacques rancé  
fait à la Nouvelle au pous  
le 4 février 1826

Jacques

---

---



# HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE LA FLORIDE OU

Relation de ce qui s'est passé dans la découverte de ce Pays par Ferdinand de Soto,

*Composée en Espagnol par l'Inca Garcilasso de la Vega, & traduite en François*

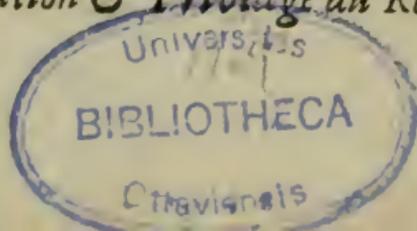
PAR P. RICHELET.



A PARIS.

Chez GEOFROI NYON Libraire Quai des  
Augustins. M. DCCIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



E  
125  
. Syl 32  
1709

Coll.  
spec.

# AVERTISSEMENT.

**O**N avoit presqu'oublié depuis quarante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega*. Peut-être avoit-il eu en son temps le même sort que les autres ouvrages de cet historien donnez en françois par le fameux traducteur, ou (1) metaphraste *Jean Baudouin*. Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entiere justice à un écrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en nôtre langue; On ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Conquête de la Floride*: Le traducteur n'est pas moins celebre parmi nous, que l'auteur l'est en Espagne, & en Amerique.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à Cusco (2) Ville Episcopale de

( 1 ) C'est l'Epithete que *M. Menage* a autrefois donné à *Baudouin* dans l'ingenieuse & toujours excellente *Requête des Dictionnaires*. Voici ses paroles.

A *Godeau* le grand Paraphraste,

A *Baudouin* le grand Metaphraste.

Et de vrai c'est le caractere du bon homme *Baudouin*; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ses ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât pays: & rien

n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasée. Une version juste, exacte, concise coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ses Libraires. Aussi en a-t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons encore un mot ci-dessous.

( 2 ) *Cusco* étoit autrefois la Capitale du *Perou*, & la demeure des *Incas*, qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.

## A V E R T I S S E M E N T.

l'Amerique meridionale, dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Espagnol épousa une Dame du pays, qui étoit de la Maison des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractère des deux Nations. Sa grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa Mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom d'*Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toujours son origine devant les yeux. Il sortit du Perou, & vint en Espagne en 1560. C'est là qu'il travailla aux ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quelquefois ses excuses sur le zele qu'il témoigne pour les Peruviens & les autres Americains. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun deguifement à leur égard. Plus louable, si cela est, que les écrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pour-

( 3 ) *On avouë que les histoires de Garcilasso de la Vega sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le Perou, & que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'ait pas un peu éten-*

*du la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier. Garcilasso ne le pretend pas; mais combien se trouveroient-ils de gens en état de le contredire? Après tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtuë d'autant de signes de verité, que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.*

## A V E R T I S S E M E N T.

ront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelque entorse à la vérité de l'histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet auteur quatre ouvrages (4) considérables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *guerres civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire generale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en langue Castillanne (5) avec beaucoup plus de sincérité &

(4) En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I. *Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez*, que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. in fol. en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte*. In fol. en Lisboa 1619. Cette seconde Partie comprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II. *Historia general del Peru*, por el Ynca Garcilasso de la Vega. In fol. en Cordoüa 1606. III. *La Florida del Ynca*, historia del adelantado Hernando de Soto, escrita por el Ynca Garcilasso de la Vega. In quarto. en Lisboa 1605. Je n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composé: car la Floride

fut faite en 1591. puis ce fut l'histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en nôtre langue, après quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en 1606. ou 1607. & la seconde plus de dix ans après.

(5) Vne petite note sur ce mot: c'est une bagatelle à la vérité, mais je la rapporterai toujours à bon compte. Un jeune Libraire de Paris, nommé Prosper Marchant, tres-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliothèque de M. Giraut, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le Commentaire Royal de Garcilasso a été traduit par Baudouin sur une version Espagnole.

## A V E R T I S S E M E N T.

d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'Amerique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son histoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage ; c'est que ne faisant remonter son histoire qu'à quatre cens ans avant l'expédition des Espagnols au Perou; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois. (6)

Son histoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, est écrite sensément & exactement. *Garcilasso* qui vouloit épargner à ses lecteurs l'ennui, que cause l'uniformité presque continuelle des guerres, qu'il décrit, a eu soin de les varier par des remarques singulieres sur l'histoire naturelle du Perou. Cet ouvrage divisé en neuf livres contient tout ce qui s'est passé depuis le premier Incas jusqu'à *Atabalipa*, qui fut tué si cruellement

*L'Espagnol de ce Livre est l'original, & non pas une version. Je fais cette observation parceque les Journalistes de Trevoux ayant fait & avec raison un tres-bel éloge de ce Catalogue; cette faute pourroit surprendre qui n'en seroit pas averti.*

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se verifie bien à l'égard de l'histoire de la Chine, qui*

*n'est si remplie de contes, que parcequ'elle est tres-ancienne. Je respecte toutes ces belles antiquités; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne. Je connois tous les hommes qui y font figure. Ils sont de niveau avec moi; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.*

## A V E R T I S S E M E N T.

& si injustement par *François Pisare*; c'est à dire depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. on a le plaisir d'y voir avec l'histoire des Rois, l'ancienne Religion, les loix, (7) les coûtumes & les richesses des Americains; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquités du Pays; & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second ouvrage renferme les *guerres civiles* que les *Espagnols* conquerants du *Perou* se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des *Espagnols* pour vanger sur les *Espagnols* mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la conquête de ce

(7) *A examiner attentivement ce que Garcilasso rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien m̄dins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des Européens. Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inférieurs en sagesse à l'Empereur Antonin, si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite Garcilasso.*

(8) *Ces cruautés allerent si loin, que la plupart des Gouverneurs, que les Rois d'Espagne envoyoiens aux Indes empêchoient que les Indiens ne fussent baptisés,*

*parceque le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit liberé de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toujours retenir pour fouiller les Mines, où ils les employent. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (Barthelemi de las Casas) vint en Espagne pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les Indiens avoient conçus tant d'horreur pour les Espagnols à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des Espagnols, ils n'y vouloient pas aller.*

## A V E R T I S S E M E N T.

Pays, dont les peuples se soumettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûe de tant de tresors qu'ils decouvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement : & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercez ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux ouvrages furent traduits en nôtre langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoise & publiez à Paris, le premier en 1633. & le second en 1658. après la mort de Baudouin. Cette traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda

(9) Je dirai un mot de Baudouin ; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de Henri IV. qui mourut repudiée en 1615. depuis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire tres-pauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires ; c'est là proprement être aux Gale-res, & il leur faisoit des Traductions à quarante

sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en nôtre langue ; son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pellisson donne la liste d'une partie, & en a ômis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparamment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bosio, & donné en François par nôtre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'ayant été imprimés qu'après la publication de son histoire de l'Academie.

## A V E R T I S S E M E N T.

comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde est inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent sacrifiés aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cause qu'on la rechercha, & qu'on l'estima. Elle étoit montée à un prix si ex-

(10) *On sçait ce Vers du Poëte, Et j'ai tout Pelletier, roulé dans mon office en cornet de papier. C'est ce qu'on devoit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autorise trop aisément en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on supprime, & dont nos voisins les Hollandois sçavent profiter; & eux sages.*

(11) *Citons un bel endroit des caractères de M. de la Bruyere: il n'est que trop véritable; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter. Tel tout d'un coup, & sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même, je vas faire un livre, sans autre talent pour écrire, que le besoin qu'il a de 50. pistoles. . . . il veut écrire, & faire im-*

*primer, & parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui lui plaît, il écrivoit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, où que le temps est à la ploye: & comme ce discours n'est ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoutumer aux choses fades & insipides, il passe à l'examen, il est imprimé: & à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. Cependant, le dirai-je, cette reflexion si sage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le sort de la littérature; & je crois sans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

## A V E R T I S S E M E N T.

cessif, sur tout la Version du *Commentaire Royal*, que douze écus suffisoient à peine, pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus industrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes *in 12*. Ils rendirent même un double service au public dans cette reimpression. Car quoique *Baudouin* fut sçavant, quoi qu'il eut un style aisé, naturel & françois, cependant sa fortune ne lui permettoit pas d'employer à ses écrits tout le temps, & tout le soin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de suppléer à l'exactitude du traducteur. *Baudouin* avoit suivi son auteur pied à pied, & il avoit traduit jusqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuses, beaucoup moins supportables en nôtre langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faisoient point tort au texte. Et comme prés de 80. ans sur une traduction françoise en avoient alteré le langage, aussi changeant parmi nous que nos esprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a gueres eu de periode, qui n'ait été rafraichie, & renouvelée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui est le quatriémé ouvrage de *Garcilasso*. La traduction est de main de Maître. Mais avant que de parler du traducteur, nous dirons un mot de l'ouvrage en lui-même. On ne sçauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'est passé dans l'expédition de la Floride. Si cet ouvrage fait honneur à *Garcilasso*, il n'est pas moins glorieux aux Espagnols,

## A V E R T I S S E M E N T.

& aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pu être inspirée que par un excès d'amour pour la gloire, ou pour les richesses. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence, fort au-dessus de l'idée qu'on se forme ordinairement des peuples barbares. Cette histoire ne paroît pas écrite sur des simples oïi-dire, (12) comme l'a prétendu un auteur moderne. Il faut que Garcilasso, pour entrer, comme

(12) *Rapportons ici ce que dit de nôtre Garcilasso M. de Citri de la Guette, l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous sommes redevables de la belle & excellente histoire des Triumvirats; de la Traduction de la Conquête du Mexique; & d'une version de la Conquête de la Floride par un Gentil-homme Portugais. C'est dans la Preface de ce dernier livre, où selon la loüable coutume des Traducteurs, il fait d'amples éloges de son Auteur; & parle en ces termes. Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la première main, à la différence de celle de la Floride de l'Ynca Garcilasso de la Vega, qui ne peut lui disputer le prix, n'ayant paru*

*que depuis celle-ci, & n'ayant été composée que sur le recit, que lui en fit un simple Cavalier qui avoit suivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû se tromper, aussibien que Garcilasso faute de mémoire, & d'application. Il y auroit pour l'honneur de Garcilasso bien des réflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux suffisent pour cela. I. Qui a oui poser en regle qu'une Relation, qui n'a paruë que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui est antérieure. Et où en serions-nous avec toutes nos histoires dont les posterieures ont la plûpart du temps fait évanouir, & avec raison*

## A V E R T I S S E M E N T.

il a fait dans un aussi beau détail, ait eu des mémoires exacts, & bien circonstanciés. Sa manière de narrer est insinuante : si l'on a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais jusques aux bagatelles, à qui les sçait placer à propos, tout sert à faire connoître les hommes. Il accompagne sa narration de réflexions judicieuses ; & ces réflexions coulent naturellement de son sujet. Garcilasso acheva cet ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans après qu'il fut arrivé en Espagne.

celles du temps même. II. Croira-t'on que Garcilasso n'a mis dans son livre un si bel ordre, un détail si exact, & si bien circonstancié que sur le rapport d'un simple Cavalier peu intelligent ? Si cette Relation a été faite de mémoire, je l'en trouve d'autant meilleure ; car assurément ce Cavalier devoit être un Prodige, puisqu'il narre dans un si bel ordre un si grand nombre d'actions qui s'étoient passées il y avoit près de 40. ans. Cela seroit aisé à prouver, l'expédition s'étoit faite en 1539. Garcilasso a fini son ouvrage en 1591. Je lui donne pour le composer dix ans, c'est beaucoup. Ainsi depuis 1543. que cette expédition

fut terminée, jusqu'en 1581. il faut compter 38. ans. Pour moi j'admire une si belle mémoire. Mais je le dirai sincèrement : M. de Citri de la Guesse a eu raison de louer son auteur aux dépens de Garcilasso, & j'ai raison de vanger Garcilasso au préjudice de ceux qui le méprisent. Si nous faisons autrement nous serions tous deux à blâmer.

( 13 ) C'est ce que marque Garcilasso lui-même part. 2. liv. 2. ch. 11. en ces termes ; Cette année 1591. dit-il, que je remet au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reynoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon, où il a pris naissance.

## A V E R T I S S E M E N T.

L'on sçait quel homme étoit M. *Richelet*, pour la pureté de nôtre langue. Et si l'on veut faire concevoir quelque chose d'exact, & de chatié, il suffit de dire que cette Version est de lui. Il est trop (14) connu dans le monde par son excellent

( 14 ) M. *Richelet* étoit de *Vitri le François*, & seurement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemands, que pour un Champenois il avoit bien de l'esprit. C'étoit plutôt un esprit critique, & satirique, & un bon esprit qu'un esprit fin & délié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire, & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de Systeme: je ne crois pas qu'il y eut reussi. Je l'ai connu les deux dernieres années de sa vie; & j'eus une fois la curiosité de lui demander, s'il étoit parent du *Richelet* de qui nous avons des Commentaires sur *Ronsard*; cette question lui inspira sans doute quelque espece d'amour propre, qui le porta à dire que ce *Richelet* étoit son pere. Je sçavois néanmoins le contraire. Nôtre *Richelet* avoit été Profes-

seur des humanités au College de *Vitri le François*, mais soit dégoût de sa profession ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Sçavans, & vécut en homme de lettres, c'est-à-dire sans fortune. M. d'*Ablancourt* qui étoit aussi de *Vitri le François*, avoit beaucoup de considération pour lui, & le chargea en l'an 1664. en mourant de revoir & de faire imprimer sa traduction de la Description de l'*Affrique* de *Marmol*. Ce qu'il fit avec M. *Chapelain* & *Conrart*. En 1670. Il fit paroître sa traduction de la Conquête de la Floride, de laquelle nous donnons ici une Edition nouvelle. Il a travaillé aussi bien que M. *Fremont d'Ablancourt* au Dictionnaire des Rimes, mais ce n'est pas lui qui l'a mis en l'état, où un certain Libraire nommé *Delaune* l'a fait imprimer sous le nom de M. *Richelet*. Il a

## A V E R T I S S E M E N T.

Dictionnaire pour entreprendre d'en dire ici beaucoup de choses. Mais le croiroit-on ? un aussi

été rajusté ou gâté par un bon vieux Prêtre appelé le Fevre. Il a donné son Dictionnaire de la langue François, qui est court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eut fait un Supplement aussi grand que le marque l'Auteur de la Republique des Lettres. Mais il avoit composé un Dictionnaire Comique ou Satirique ; c'étoit un Recueil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Un Capucin, qui se disoit son Confesseur, s'il l'étoit j'en doute fort, l'obligea de lui sacrifier ce Livre, ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à nôtre imagination. Il m'a dit aussi qu'il avoit fait un Commentaire sur les Satyres & les Epîtres de M. Despreaux ; mais sans doute que cela est peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les meilleu-

res Lettres de nos Auteurs François ; les Editions postérieures à l'année 1699. ne sont plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une sorte de livres ; & sur tout par les Diversités curieuses. Il avoit, dit on, fait une Grammaire, & une Poétique, desquelles nous n'avons rien si ce n'est un traité de la Versification, qui lui est attribué ; & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des rimes. Il étoit à peu près du caractère d'un de ses anciens Confreres le Poëte Colletet, Ancillarolus. Il avoit une personne avec lui, qui étoit demi-femme demiservante, faisant fonction de l'une & de l'autre. Il mourut au commencement de l'année 1699. sans beaucoup de façon, comme il reconduisoit quelques amis, avec lesquels il avoit bien déjeuné : il n'avoit gueres moins de soixante & dix ans. Et l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à sa vivacité, & encore moins à sa liberté d'expression.

## A V E R T I S S E M E N T.

habile homme est mort sans qu'il ait presque été fait mention de lui. Sa conversation étoit comme son humeur, toujours gaye, toujours satyrique; & quelquefois un peu trop libre. C'est à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de plusieurs ouvrages, qu'il avoit fait, lesquels n'auroient réjoui que trop de gens & en auroient attristé & rebutté un plus grand nombre; mais c'étoient toujours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puissions juger de son style, & profiter de son purisme, & de son exactitude.

Garcilasso ne parle dans toute son histoire que de ce qui s'est fait par les Espagnols, & il nous montre le peu de succès qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la suite par les autres Nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüffi resolut en 1549. d'envoyer à la Floride plusieurs vertueux Ecclesiastiques, & quelques Religieux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples: mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut aussi decouverte par les François dans le même siecle, & en 1562. sous le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François *Ribaut* y bâtit le Fort de la Caroline sur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna ensuite en France, d'où tardant trop à aller revoir sa nouvelle colonie, ceux qu'il y avoit laissé se revoltèrent; leur revolte fut cause que Pedro *Melendez* Espagnol les chassa en 1563. Ils se mirent donc sur un vaisseau & s'exposerent à la mer. Leur navigation fut tres facheuse. Ils souffrirent une si

## A V E R T I S S E M E N T.

cruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au fort pour sçavoir celui qui seroit mangé des autres, & le fort tomba sur celui, qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. René *Laudonniere* alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Castillans jaloux de ce que les François s'établissoient si proche de la nouvelle Espagne, vinrent les surprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* se sauva avec peine; mais le pauvre *Ribaut* qui étoit retourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. *Dominique de Gourgues* du Mont de Marsan en Gascogne ayant appris cette action barbare, arma un vaisseau à ses dépens & passa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. soldats & de 80. matelots. Les peuples se joignirent aussitôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres construits par les Espagnols, dont ceux qui y étoient en garnison furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachez. Après quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à se garantir de la justice, étant poursuivi par les Espagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoisse retomba ensuite entre les mains des Espagnols, qui la garderent jusqu'en 1663. qu'ils en furent chassés par les Anglois qui en sont encore aujourd'hui les maîtres; & qui vraisemblablement y resteront encore longtemps.

Au reste, comme nous sommes dans un siècle, où l'on veut sçavoir tout ce qui s'est passé dans d'autres pays que le sien propre, & où les livres inutiles se lisent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on espere par consequent que celui-ci sera couru, sera lû, & sera estimé.

# APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Histoire *de la Conquête de la Floride*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'Impression. Fait à Paris ce 4. Novembre 1707.

RAGUET.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: JEAN GEOFFROY NYON Libraire à Paris; Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé HISTOIRE DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE, *ou Relation de ce qui s'est passé dans la découverte de ce Pays par Ferd. de SOTO, composée en Espagnol par L'INCA GARCILASSO DE LA VEGA & traduite en François par PIERRE RICHBLET*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la Ville de Paris seulement. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit NYON, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite Ville de Paris seulement, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre Impression que de

celle qui aura été faite par ledit Exposé, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommage & interest, à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'Impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie. Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr. Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir l'Exposé ou ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deldites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le dix-neuvième jour de May, l'an de grace mil sept cens huit, & de nôtre Regne le soixante septième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.  
LE COMTE.

*Registré sur le Registre No. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 337. No. 637. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris ce 21. May 1708.*



# HISTOIRE

DE LA

# FLORIDE.

*PREMIERE PARTIE.*

LIVRE PREMIER.

Dessain de l'Auteur. Bornes de la Floride.  
Par qui elle a esté découverte. Coustumes de ses Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conquete.

---

## CHAPITRE I.

*Dessain de l'Auteur.*



'A y dessain d'écrire la découverte de la Floride ; & les actions memorables qui s'y sont passees. Mais comme Ferdinand de Soto y executà de grandes choses , & que c'est luy que regarde particulièrement cette relation ; Je reprendray son Histoire de plus haut. Soto

A

En 1533.  
Ou Atahualpa.

fut un des douze Conquerans du Perou , & eut part a la prise d'Atabalipa , qui en fut le dernier Roy. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac , & avoit usurpé le Royaume sur le legitime heritier , qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur revolterent les peuples contre luy ; ce qui facilita aux Espagnols la conquête du Perou , & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul, il en revint à l'Empereur près de deux millions trois cens mille ducats , & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût , outre cela , plusieurs presens des Indiens , & d'Atabalipa mesme , qui luy en donna de magnifiques ; parce qu'il estoit le premier Espagnol auquel il eust parlé. Lors que Soto se fut donc enrichy de la sorte , il retourna en Espagne avec plusieurs autres , qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. \* Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son pays , le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées , luy inspira un vaste dessein. C'est pourquoy il vint à Valladolid prier Charles-Quint de luy permettre d'entreprendre la conquête de la Flo\_

---

\* Petit lieu dans le Perou , qui donne son nom à une petite Contrée Il est près du Quiro & de la Riviere Vagna. C'est là qu'Atabalipa fut battu , pris , & cruellement massacré en 1533.

ride ; avec promesse d'en faire la dépense , & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le sollicitoit le plus à cette illustre entreprise , estoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de son chef ; que Ferdinand Cortés s'estoit rendu maistre du Mexique , & Piçarre & Almagre du Perou. Car ne leur cedant ny en valeur , ny en aucune autre qualité , il avoit peine à souffrir que la fortune leur fust plus favorable qu'à luy. Il renonça donc aux pretentions qu'il avoit sur le Perou , & tourna toutes ses pensées à la conquête de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines se sont sacrifiez pour les interests de leurs Princes. Toutefois il se trouve parmy nous des personnes qui disent malicieusement , que l'Espagne doit à la temerité de quelques jeunes foux , la pluspart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne considerent pas qu'ils sont eux-mesmes les enfans de l'Espagne ; & que cette genereuse mere n'éleve ceux à qui elle donne la naissance , que pour conquerir l'Amerique , & porter la terreur de leurs armes dans le reste de la terre.

## C H A P I T R E II.

*Bornes de la Floride.*

**L**A Floride a esté appellée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pasques Fleuries \* le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand pays, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ny connuës, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas en effet, si au Septentrion † la Floride est bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, est qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Isle de Cuba au Midy ; au Levant la mer Oceane qui regarde l'Afrique ; & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'huy le

---

\* Ainsi la plûpart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de May, dans laquelle année Pasques fleuries estoient le 30 de Mars

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute icy ; car ce fut la Fête des Pasques, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pasques fleuries étant arrivées le 20. du mesme mois.

† La Floride est bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles sont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'est qu'il renferme dans la Floride comme font les autres Espagnols, la Virginie, & le Canada.

nouveau Mexique. De ce côté-cy , est la Province des sept Villes , qui fut appellée de la sorte par Vasques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf , à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler , Antonio de Mendocça qui l'y avoit envoyé , perdit avec déplaisir toute la dépense qu'il avoit faite pour cette entreprise.

### C H A P I T R E III.

*Ceux qui ont entrepris la conquête  
de la Floride.*

**J**uan Ponce de Leon \* fut le premier qui découvrit la Floride. C'estoit un Gentilhomme qui avoit pris naissance au Royaume de Leon, & qui avoit esté Gouverneur de l'Isle de Porto-Rico. § Comme les Espagnols ne songeoient alors , qu'à faire de nouvelles découvertes , il arma deux caravelles , & tâcha par toutes sortes de moyens à découvrir

\* Avant Jean Ponce de Leon , la Floride avoit esté découverte par Sebastien Gabot , que Henri VII Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un passage pour naviger dans l'Orient. Gabot ne fit que voir la terre , sans s'y arrêter.

§ Ou S Juan de Porto-Rico Isle de l'Amérique. Elle est l'une des grandes Antilles , située dans la mer du Mexique , à seize lieues de l'Hispaniola , vers le Levant.

l'Isle de Bimini, \* sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeunesse aux Vieillards. Mais après avoir inutilement cherché cet Isle, la tempeste le jetta sur la coste, qui est opposée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et sans considerer si c'estoit Isle, ou terre ferme, il vint en Espagne demander la permission d'en faire la conqueste, & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équippa trois vaisseaux, & aborda au pays qu'il avoit découvert. Les Indiens à son arrivée le repoussèrent vigoureusement, tuerent presque tous ses gens à la reserve de sept blessés, dont il estoit du nombre qui se sauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs blessures. Voilà quelle fut la fin de Ponce & de son expedition. Mais depuis luy, il semble que l'entreprise sur la Floride ait continué d'estre fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années après ce malheur, le Pilote Mirvelo qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempeste le poussa sur la coste de la Floride, où il fut si favorablement reçu, qu'il revint fort content à l'Isle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote;

---

\* L'une des Isles Lucayes au Sud-Est de la Floride. Elle est fameuse par ses bancs de sables, & par la difficulté de la navigation.

car il n'eut pas le soin de prendre les hauteurs des lieux , & cette faute luy cousta cher , comme il se verra.

Au mesme temps sept hommes des plus riches de San-Domingue firent société , & envoyèrent deux vaisseaux vers les Isles de la Floride , afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils possédoient en commun. Ces vaisseaux aborderent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine , à cause qu'il y arriverent le jour de la Feste de cette Sainte. Ils passerent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain , du nom de celuy qui le découvrit. Les Espagnols débarquerent en cet endroit , & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires , les vinrent considerer comme des choses surprenantes. Ils s'étonnoient aussi de la forme des habits des Estrangers , & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empescha pas de les recevoir obligamment ; car ils leurs donnerent des peaux de martre , quelque argent , & de la semence de perles. \* Les Espagnols leur firent d'autres presens , & les engagerent par leurs caresses à visiter les vaisseaux. Les Indiens qui se fioient à ces apparences d'amitié , entrerent au nom-

---

\* Semence de perles , se dit des perles fort menuës , qui se vendent au poid.

bre de cent trente dans les Navires. Nos gens aussi-tost levent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Mais de deux Vaisseaux, il n'en arriva qu'un au port; & mesme ils ne profiterent point de leur prise. Ces pauvres Sauvages au desespoir d'avoir esté trompés, s'abandonnerent à la douleur, & se laisserent mourir de faim:

Cette nouvelle répandue à San-Domingue, Vafques Lucas d'Aillon vint en Espagne, demander permission de se rendre maistre de la Cicoric, l'une des Provinces de la Floride avec le gouvernement du pays dont il feroit la conquête. L'Empereur \* luy accorda ce qu'il desiroit, & ajousta à cette faveur, celle de luy donner l'ordre de saint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vingt-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit esté, à cause qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert jusques alors. Mais parce que Mirvelo ne se souvenoit plus de l'endroit, où il estoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver; & il en fut si sensiblement touché qu'il en perdit l'esprit, & la vie. Aillon ne laissa pas de passer outre; & mesme après que son navire amiral fut perdu dans le

---

\* C'est l'Empereur Charles Quint.

Jourdain , il continua sa route avec les deux autres navires ; & mouilla pres de la Cicorie en une tres-agreable coste , où d'abord il fut assez bien reçu. De sorte que s'imaginant qu'il luy seroit aisé de se rendre maistre de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la reconoistre. Les Indiens qui cachoient leur mauvais dessein , les conduisirent au dedans du pays ; & après leur avoir témoigné beaucoup d'amitié , se ressouvenant de la trahison que les autres Espagnols leur avoient faite , ils se jettent sur eux & les taillent en pieces ; puis ils viennent de furie sur Aillon & ses Camarades, qui estoient demeurés aux vaisseaux ; ils en tuent & blessent plusieurs , & contraignent le reste de regagner promptement San-Domingue. Les plus considerables de ceux qui échapperent , furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox , à qui j'ay ouï raconter dans le Perou la déroute dont je viens de faire le recit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez , il passa dans la Floride en mille cinq cens vingt-neuf \* , & mena avec luy le jeune Mirvelo , Neveu de celuy dont j'ay parlé. Mais encore qu'il eust quelque connoissance de la contrée , comme en ayant esté instruit

---

\* D'autres disent en 1528.

par son Oncle , il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que luy. Narbaez mesme dans cette navigation perit avec ses gens , à la reserve d'Aluar Nugnez Cabeça de Vaca , & de quatre de ses compagnons qui retournerent en Espagne , où il obtinrent quelques gouvernemens. Mais cela ne réussit pas ; car ils moururent assez malheureusement , & Aluar revint prisonnier à Valladolid, où il finit ses jours. Après ceux dont je viens de parler , Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride , il y arriva en 1539. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort estant sçûë en Espagne , plusieurs demanderent le Gouvernement de la Floride , avec permission d'en continuer la découverte. Mais Charles-Quint ne voulut écouter personne là-dessus. De sorte qu'en mille cinq cens quarante-neuf, il y envoya Cancel Balbastro Religieux Dominicain , pour Superieur de ceux de son Ordre , qui iroient prêcher l'Evangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées , se mit à catechiser : mais au lieu de l'écouter, les Indiens qui se ressouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des Espagnols , le tuerent avec deux de ses compagnons. Les autres tout effrayés, regagnerent les vaisseaux , reprirent en diligence la route d'Espagne , & dirent pour ex-

eufer leur prompt retour , Que les Barbares avoient le cœur endurcy , & qu'ils ne prenoient aucun plaisir à ouïr la parole de Dieu. Treize ans après on promit à un des fils d'Aillon le gouvernement de la Floride , s'il pouvoit s'en rendre maistre. Mais comme il sollicitoit son depart , & qu'on remettoit de jour à autre l'exécution de son entreprise , il mourut de déplaisir. Pedro Melendez & plusieurs autres allerent ensuite dans la Floride. Cependant , comme je n'ay pas assez de connoissance de ce qu'ils firent , je n'en parleray point.

---

#### C H A P I T R E IV.

##### *Religion & Coustumes des Peuples de la Floride.*

**L** Es peuples de la Floride sont idolatres , & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez , qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ny des sacrifices. Toutefois , ils ont des Temples ; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent , & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus precieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépouilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidélité à son mary, sur peine d'être punie d'un châtiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilege du pais, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Neanmoins ils en ont une legitime, & les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfans qui naissent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coustume s'observe aussi dans le Perou. Car excepté les Incas & les Caciques, qui en qualité de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en desirerent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'est pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces personnes de qualité disent, qu'ils sont obligez de faire la guerre, & qu'il faut qu'ils ayent plusieurs femmes; afin d'avoir plusieurs enfans qui partagent leurs travaux, Que la pluspart des nobles mourant dans les Combats, il est necessaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'est pas exposée aux perils, il y a toujours assez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride,

ils n'ont nul bétail, & ne nourrissent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet; au lieu de viande, du poisson & des legumes. Toutefois comme ils ont coutume d'aller à la chasse, ils ont souvent du gibier; car ils tuent à coups de fleches, des Cerfs, des Chevreuils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Espagne. Ils attrappent aussi plusieurs sortes d'oiseaux dont ils se regalent, & dont les plumages de différente couleur, leurs servent à parer leur teste, & à distinguer durant la paix les nobles, du Peuple, & durant la guerre, le soldat, de celuy qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit tres-meur, & leur poisson fort roté; & se moquent des Espagnols qui en usent autrement. Ainsi je ne puis ajouster foy à ceux qui ont rapporté, que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'ose dire qu'au moins cela n'est pas arrivé dans les Provinces que Soto à decouvertes; & qu'au contraire ils ont un extrême horreur pour cette inhumanité. Car des Espagnols estant logez dans un quartier, où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à mesure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en sauva; de quoy les Indiens furent tellement

offensez qu'ils voulurent aller tuer les Espagnols qui estoient dans un autre lieu.

Les peuples de la Floride vont presque nus, & portent seulement un espece de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienséance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à my-jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc tres-agreable. Ils en ont aussi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & mesme de Vaches, qu'ils preparent si bien que l'on s'en pourroit servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les noient sur la teste. Leur bonnet est un réseau de couleur qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vétuës de peau de daim, ou de chevreuil, & ont tout le corps couvert d'une façon honneste & modeste.

Les Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté de l'arbaleste & du mousquet. Ils croient que l'arc & la flèche leur donnent une grace particuliere; & pour cela ils en portent toujours à la chasse & à la guerre. Mais comme ils ont une taille tres-avanta-

geuse , leurs arcs sont tres-longs , & gros à proportion. Ils sont de chéne pour l'ordinaire , ou d'autre bois de cette sorte. C'est pourquoy on les courbe difficilement , & il n'y a point d'Espagnol qui puisse à force de tirer la corde approcher la main de son visage ; au lieu que les Indiens amènent cette corde jusqu'au derriere de l'oreille , & tirent des coups qui surprennent. La corde de leur arc est de cuir de cerf ; & voicy comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large , depuis la queuë jusqu'à la teste : Après ils ostent le poil de cette courroye , ils la mouïllent , la tordent , en attachent un bout à une branche d'arbre , & l'autre à un poids de cent , ou de six vingts livres ; & laissent cette peau jusqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une grosse corde de boyau. En suite , afin de ne se point blesser le bras gauche avec la corde , quand elle se détend , ils se servent d'un demy brassar de grosses plumes , qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude ; & qui est arresté par une bande de cuir , dont ils font autour du bras quelques tours ; & ainsi ils lâchent la corde d'une force toute particuliere.

Voilà en peu de paroles les coustumes des habitans de la Floride. Mais comme j'ay aussi parle succinctement de ceux qui l'ont décou-

verte , & que l'entreprise de Soto sur ce pays , est plus illustre que celle des autres ; je raconteray maintenant plus au long les choses qu'il fit dans ces contrées ; je décriray les Provinces qu'il y découvrit , & rapporteray les actions de ses soldats jusqu'au temps qu'ils sortirent de la Floride , & se retirèrent au Mexique.

---

## C H A P I T R E V.

### *Preparatifs pour la Floride.*

**S**Oto obtint la permission de conquérir la Floride , & d'ériger en Marquisat trente lieues de long sur quinze de large , dans le pays dont il feroit la conquête. L'Empereur qui luy accorda cette grace , luy donna aussi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba ; afin de prendre dans cette Isle ce qui luy seroit nécessaire pour son dessein ; & après qu'il l'eut executé , il l'établit Gouverneur general de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Espagne , on crut que Ferdinand de Soto alloit joindre

---

\* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un simple Gentil-homme de Xerés de Badajox dans l'Éstramadoure Portugaise.

à la Couronne de nouveaux Royaumes : Comme il estoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou , & qu'il employoit dans cette derniere expedition tous les biens ; on s'imagina qu'elle surpasseroit de beaucoup la premiere , & que l'on s'enrichiroit à suivre sa fortune. C'est pourquoy des gens de toute sorte de qualité furent attirez à cette entreprise , & sur l'esperance d'en rapporter de grands tresors , ils abandonnerent ce qu'ils avoient de plus chers , & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il se joignit au mesme temps à luy sept Gentil-hommes qui venoient de la conqueste du Perou , & qui n'avoient pour but que d'acquérir des richesses. Comme ils n'estoient pas contens de ce qu'ils avoient , & que le desir d'amasser s'augmentoit en eux , ils croyoient qu'ils satisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de son pouvoir , commença donc à donner ses ordres pour des vaisseaux , & pour tout ce qui luy estoit necessaire. Il choisit des personnes sur qui il pût se décharger de quelques-uns de ses soins ; il leva des troupes , & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on executa avec tant de promptitude , ce qu'il avoit commandé , qu'en moins de quinze ou seize mois tout fut

en estat, & conduit à San Lucar de Barrameda. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent aussi-tost avec force cordes, hoyaux, panniens, & autres choses propres à leur entreprise, & ils s'embarquerent en cette sorte

## C H A P I T R E VI.

### *Embarquement pour la Floride.*

**O**N assembla pour la Floride à San-Lucar plus de neuf cens Espagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour supporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui se rencontrent dans les entreprises sur les pays du nouveau monde. Cependant, comme la vigueur toute seule ne suffit pas, le General ordonna de distribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir égard au train, & à la naissance de ceux à qui l'on en donnoit. Plusieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçurent cette faveur, les autres qui consideroient les grandes dépenses que Soto étoit obligé de faire, la refuserent, dans la créance qu'il y avoit plus de generosité à employer leurs biens pour son service que de luy estre à charge.

Lors que le temps fut propre à la navigation, les troupes s'embarquerent sur dix vaisseaux, dont il y en avoit sept grands & trois petits. Le General se mit avec toute sa famille sur le Saint Christophe, tres-bien pourveu de soldats & de munitions. Nugno Touar Lieutenant general s'embarqua avec Charles Henriquez sur la Madelaine. Louïs de Moscoso Mestre de Camp commandoit le vaisseau de la Conception, qui estoit de plus de cinq cens tonneaux. Andrez Vasconcelo estoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentilshommes Portugais, dont quelques-uns avoient servi en Espagne, Diego Garcia montoit le Vaisseau Saint Jean, & Arias Tinoco celui de Sainte Barbe, Alonso Romo de Cardenosa estoit sur le Gallion Saint Antoine, & menoit avec luy Diego Arias Tinoco, Enseigne Colonel de l'armée. Pedro Calderon commandoit une tres-belle caravelle, & avoit dans sa compagnie Misser Espindola Capitaine de soixante halebardiers de la garde du General. Il y avoit outre cela deux brigantins qui servoient pour la découverte, parce qu'ils estoient plus legers que les navires. Il s'embarqua aussi sur ces vaisseaux des Ecclesiastiques, & quelques Religieux \*

---

\* Francisco del Pozo, Dionísio de Paris, Louís de Soto, Juan de Gallegos, Francisco de Rocha, Juan de Torres.

tous gens d'une probité exemplaire.

A cette Armée se joignit encore la flote destinée pour le Mexique , qui estoit composée de vingt navires. Soto en fut General jusqu'à l'Isle de Cuba , où il falloit que cette flote se separast pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laisser le commandement à Gonçalo de Salazar , premier Chrétien de la ville de Grenade , après que les Maures l'eurent abandonnée. C'est pourquoy en consideration de cette qualité les Rois Catholiques qui conquièrent cette place , accorderent à ce Gentil-homme de grands privileges , & le comblèrent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le sixième d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit , avec toutes les choses nécessaires ; mais il ne manquoit rien sur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.

---

## C H A P I T R E VII.

*Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar  
jusqu'à Cuba.*

**L**E jour que les flotes se mirent à la voile ; Soto commanda un peu avant la nuit à Silvestre en qui il se confioit , de visiter les

sentinelles , avec ordre au Capitaine de l'artillerie de tenir le canon en estat ; afin que si quelque navire manquoit à son devoir , on tira dessus. Cela fut aussi-tost executé ; & sur le minuit il pensa arriver un grand desordre. Les Matelots du navire de Salazar voulant montrer la legeteté de leur vaisseau, ou aller à la teste de la flote avec celui du General ; ou plutôt s'estant laissez abattre au sommeil , & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'ayant pas assez de connoissance des choses qui s'observent dans un Armée navale , le vaisseau s'éloigna d'une portée de canon de la flote , & gagna le devant du navire de Soto qui estoit à la teste. Mais comme Silvestre à qui le General avoit donné ses ordres, estoit à l'erte, & qu'il voyoit le navire de Salazar , il éveilla le Capitaine de l'artillerie ; il luy demanda si ce vaisseau estoit de la flote ; & sur la réponse qu'il n'y avoit point d'apparence , à cause que les Matelots qui se feroient ainsi avancés meritoient la mort ; il fit tirer sur le navire. On en rompt les voiles du premier coup de canon ; on en enleve d'un autre les œuvres mortes \* ; & on entend ceux qui estoient dans le vaisseau demander

---

\* On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui sont hors de l'eau ; & *œuvres vives* les parties d'un navire, qui sont dans l'eau.

quartier , criant qu'ils estoient de l'armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & se mettent en estat de tirer sur ce vaisseau , qui flotant au gré du vent ; parce que les voiles estoient déchirées, vint tomber sur l'Amiral qui luy donnoit la chasse. Ce malheur fut presque plus fascheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le desordre , où ils se trouvoient , pensoient plutôt à excuser leur faute qu'à conduire leur vaisseau ; les autres au contraire sur la creance que l'action des gens de Salazar estoit une marque de mépris, ne respiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ny comment ils voguoient. A la fin neanmoins lors qu'ils apperçurent que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrester la violence du choq, & se garantir du peril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embarassassent dans les cordages, & ne fussent en danger d'estre coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effrayé desesperoit de se tirer de peril ; la nuit déroboit la connoissance de ce qu'il falloit faire ; l'air retentissoit de cris ; & comme le bruit empêchoit que l'on ne s'entendit, le soldat ne pouvoit obeir, ny le Capitaine

commander. Voilà l'estat où estoient reduits les deux navires, lors que Dieu inspira de couper les cordages du vaisseau de Salazar, qui avoient causé tout l'accident. Car aussitost ils se virent hors de danger, & le navire de Soto favorisé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce General en colere, soit de s'estre vû dans le peril, ou croyant que son malheur fut un effet de mépris que Salazar faisoit de luy, il le piqua de paroles; & mesme il s'en fallut peu qu'il ne luy fit couper la teste. Mais Salazar s'excusa avec respect, & l'on appuya avec tant d'adresse ses raisons, que Soto reçût ses excuses, & oublia genereusement toutes choses. Salazar n'en usâ pas tout à fait de mesme; car dans le Mexique, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette aventure, il témoignoît de l'aigreur contre Soto, & souhaitoit ardemment de trouver l'occasion, de luy faire tirer l'épée; afin de se vanger de l'outrage que ce General luy avoit fait. Pour revenir aux vaisseaux; après que les Matelots de Salazar eurent racommode les cordages, l'Armée vint mouïller à Gomere\* où elle se rafraichit. Cependant le General trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Isle, qu'il la luy demanda avec promesse

---

\* Gomere Port; & Capitale de l'Isle Gomere, l'une des Canaries dans l'Océan Atlantique.

de la marier richement au pays, dont il alloit faire la conquête. Ce Seigneur qui ajoûtoit foy aux paroles de Soto, luy confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premierement entré les mains d'Isabelle de Bovadilla femme du General, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mere. Ensuite Soto partit de Gomere, & favorisé du vent, il apperçût à la fin de May l'Isle de Cuba. \* Alors Salazar obtint permission de se separer de la flote, & conduisit l'armée de Mexique à Vera Crus. § Le General ravy d'avoir achevé heureusement son voyage, ne songea plus que de s'aller rendre au port. Comme il estoit prest d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa

**A droite.** force au vaisseau amiral *Ababor*. Ce Cavalier estoit envoye de la ville de Saint Jacques, pour faire perir le navire du General dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les

---

\* *Cuba* l'une des Isles de l'Amerique, & la plus grande des Anilles.

§ Ce doit être San-Juan del Iua dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville sur le Golfe du Mexique, ou il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaisseaux, qui vont d'Espagne au Mexique. Je ne croy pas que ce soit *Vera Cruz* la Vieille dite simplement *Vera Cruz* que les Espagnols avoient abandonné l'an 1519. a cause de la difficulté, & de l'incommoité de son port.

Matelots

Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce costé-là. Mais aussi-tost que ce Cavalier reconnut que c'estoit un vaisseau amy il retourne leur crier à *Estribor* \*, & mettant pied à terre, il court, \* A gauche & leur fait signe de passer à l'autre bord, ou qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi-tost à gauche. Toutefois quelle diligence qu'il fist il donna contre un écuëil. Si bien que les Matelots qui croyoient que le vaisseau fust entreouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirerent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que plusieurs tonneaux qui en estoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute esperance de se tirer de peril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du General avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuir. Soto se posséda fort bien en cette occasion. Car malgré les prieres de ses gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par son exemple les uns à travailler; & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit descendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'armée en ressentit beaucoup de joye, & il n'y eut que

ceux qui s'estoient échapez avec les Dames ; qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le peril.

---

## C H A P I T R E V I I I .

### *Combat de deux navires.*

**D**ix jours avant que le General abordaſt au port de Cuba , Diego Perez y eſtoit arrivé avec un navire équipé de toutes choſes. Perez eſtoit de Seville , & alloit trafiquer aux Iſles du nouveau monde. On ne ſçait pas bien quelle eſtoit ſa qualité , on ſçait ſeulement qu'en toutes ſes actions il agiſſoit avec tant d'honneur ; que de ſa conduite ſeule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame tres-noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il eſtoit dans ce port , lors qu'il y arriva un Corſaire François qui avoit un tres-bon navire , & qui eſtoit fort brave de ſa perſonne. Mais comme l'Eſpagnol avoit auſſi beaucoup de valeur , ils n'eurent pas plûtôt reconnu qu'ils eſtoient ennemis de nation , qu'ils s'attaquerent & combattirent juſqu'à ce que la nuit les ſeparaſt. Après quoy ils s'envoyerent faire compliment avec des preſens de vin & de fruit , & ſe donnerent parole que la nuit il y auroit

trêve & que mesme on ne tireroit point de canon de part ny d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ny de courage à se battre avec du canon. Qu'il estoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée : & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépouilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole ; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laisserent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les separerent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, après ils s'envoyerent visiter, ils se firent des presens, & s'offrirent des remedes pour les blesez.

Durant cette nuit, Perez écrivit aux habitans de saint Jacques, qu'il falloit purger leur mer d'un Corsaire aussi redoutable que celui qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en consideration des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de luy promettre, que s'il avoit du pire, ils luy rendroient à luy ou à ses heritiers la valeur de son navire. Que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemy. Qu'il leur demandoit cette gra-

ce, parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possédoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de Saint Jacques \* reconnut tres-mal la volonté de Perez. Car bien loin de luy rien accorder, elle fit réponse qu'il pouvoit faire ce qu'il luy plairoit, & qu'elle ne luy garantissoit aucune chose. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit son esperance en sa propre valeur, & resolut de combattre également & pour son honneur & pour sa fortune.

Dans cette vûë dès que le troisiéme jour parut, Perez s'apresta pour le combat, & attaqua son ennemy avec autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçût de son costé l'Espagnol avec assurance, & il ne songea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plutôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque chose, le reste de ce qu'ils possédoient n'étoit pas considerable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne se separent que pour reprendre haleine. Ils rentrent après au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un sur l'autre. La nuit enfin les se-

---

\* Ville autrefois la Capitale de l'Isle de Cuba.

pare , chacun se retire avec ses blesez & ses-morts , & ils s'envoyent visiter à la maniere accoustumée. Une conduite si extraordinaire estonna la ville de voir que deux personnes qui cherchoient fortune , s'opiniâtrassent avec tant de courage à se vouloir ôter la vie, sans qu'ils y fussent obligez par devoir , ny par esperance d'estre recompensez de leurs Roys ; puisque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de son Prince.

Le quatriéme jour , lors que Perez & le Corsaire se furent salüez de quelques volées de canon , ils continuerent leur combat , & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs blesez. Ils se battirent ensuite avec tant d'ardeur , qu'il n'y eut que la nuit qui les separast ; puis ils s'envoyèrent faire civilité, & se regalerent de divers presens. Mais comme Perez eut remarqué de la foiblesse en son ennemy, il le fit prier que leur combat se continuaist la premiere fois, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eust remporté la victoire. Et pour l'y engager il le défia à la maniere de la guerre : ajoutant qu'après le courage qu'avoit fait paroître celuy qu'il avoit à combattre, il esperoit qu'il accepteroit volontiers le defi. Le Capitaine François repondit, qu'il le recevoit de tout son cœur; & qu'au jour alligné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il supplia

mesme Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain , & de ne le point tromper par un defi artificieux ; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoisé. Neanmoins lors qu'il connut que le temps estoit propre pour échapper , il fit secrettement lever l'ancre , & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles ouïrent quelque bruit. Mais dans la pensée que leur ennemy se preparoit au combat , elles ne donnerent point l'alarme ; & lors que le jour parut , ils furent surpris de voir qu'il s'étoit sauvé. Perez affligé de cette fuite , parce qu'il croyoit que la victoire luy estoit assurée , prit dans Saint Jacques ce qu'il luy falloit , & poursuivit le Corsaire. Mais il estoit déjà loin , & après tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat , puis que le succez en estoit incertain pour luy.

Certes le procedé de ces Capitaines est digne d'estre remarqué. Ils s'attaquoient en véritables ennemis , & toutefois il sembloit qu'après le combat , ils s'aimassent en freres. Ils n'avoient l'un pour l'autre que du respect , & de la bonté ; Et ils donnoient d'illustres marques que leur civilité ne le cedit point à leur courage ; & que soit en paix ou en guerre , ils estoient également genereux.

## C H A P I T R E IX.

*Arrivée de Soto à Cuba.*

**L**ors que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroistre les vaisseaux du General, ils craignirent que ce ne fust le Corsaire qui retournaist avec d'autres pour saccager leur ville. Ce qui les porta comme il a esté dit, à faire échouer s'il se pouvoit, Ferdinand de Soto : mais lors qu'ils le reconnurent, ils changerent de dessein, & il aborda heureusement. Le peuple court au devant de luy, & promet de luy obeir, luy témoigne son affection par de frequens cris de joye. Ils luy demandent ensuite pardon de leur méprise, causée par le combat, dont ils avoient esté les spectateurs. Toutefois comme ils ne luy parlerent point de leur conduite envers Perez ; & que le General en fut secrettement informé, il les blâma de leur ingratitude.. Il leur representa que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur service. Que la victoire ayant balancé quatre jours entre luy & son ennemy, il leur eut esté aisé avec une barque de trente hommes de le rendre maistre de ce Corsaire.. Que la crainte qui les avoit

empêchés de se déclarer estoit mal fondée : parce que si le François eust esté victorieux , il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme , qui combattoit pour leurs interets , & qu'enfin on ne pouvoit assez tost , ny avec trop d'ardeur , secourir ceux de son party , ny se défaire de ses ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchez de ces paroles promirent qu'à l'avenir , leur conduite seroit plus sage & plus genereuse , & continuerent à se réjouir. Mais ce qui redoubla leur joye , fut l'arrivée de leur Evêque , Ferdinand de Moça qui pensa faire naufrage au port. Comme il desiroit passer du vaisseau en la chaloupe , il tomba dans la mer , à cause que la chaloupe s'éloigna du navire. Neanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux , fut que revenant au dessus de l'eau , il donna de la teste contre la barque : mais les Matelots se jetterent dans la mer , & le sauverent. La perte de ce Prelat eut esté sensible. Il passoit dans l'Ordre de saint Dominique , dont il estoit , pour un homme d'un merite extraordinaire. Si bien que le peuple de Cuba , qui s'estimoit heureux d'avoir pour Evêque un grand personnage , & pour Gouverneur un Capitaine renommé , ce ne fut par toute la ville durant quelques jours que jeux , danses,

festins, & masquarades. Il y eut mesme des courses de bagues, où l'on voyoit une quantité de chevaux, de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajoustez qu'afin de rendre la réjouissance plus celebre, on distribua divers prix à ceux qui se signalerent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de soye; & au contraire on railloit ceux qui n'avoient ny l'adresse, ny le courage de se rendre dignes d'estime. Ces récompenses d'honneur obligerent plusieurs Cavaliers de l'armée qui estoient adroits, de se mesler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la feste, & donna à toute la ville un plaisir particulier.

---

## C H A P I T R E X.

*Desespoir de quelques Habitans de Cuba.*

**L**Es Soldats vivans en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de se rendre de bons officiers les uns aux autres, ils firent durer leur réjouissance près de trois mois. Cependant le Gouverneur visita toutes les Places de l'Isle; Il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ses Lieutenans, & acheta des chevaux pour son entreprise. Les principaux Officiers firent la mesme chose; de sorte

que cela l'obligea à leur distribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Isle à luy faire présent de quelques chevaux : car ils en nourrissoient avec grand soin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il se trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres jusqu'à cinquante & soixante ; parce qu'alors l'Isle estoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plûpart se pendirent un peu après l'arrivée de Soto. Voicy la cause de leur desespoir. Comme les peuples de Cuba sont naturellement paresseux, & que la terre du pays rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand-peine à la cultiver. Ils semoient seulement un peu de gros millet qu'ils recueilloient chaque année pour les nécessités de la vie. Si bien que ces pauvres Indiens se bornant à ce que la nature demande pour sa subsistance, & comme l'or n'est point nécessaire à la vie, ils ne l'estimoient point, & ne pouvoient souffrir que les Espagnols les contraignissent de le tirer des lieux, où il se trouvoit. Ainsi, afin de n'estre plus obligez à faire une chose à quoy ils avoient tant d'aversion, ils se pendirent presque tous ; & on trouva au matin dans un seul village cinquante familles qui s'estoient desesperées de la sorte. Les Espagnols effrayés de l'horreur de ce spectacle, tâchoient à dé-

tourner le reste des Barbares d'une si cruelle résolution\*, mais ce fut inutilement. Car la plûpart de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le mesme genre de mort : & de là vient que l'on achete aujourd'huy fort cher les Negres qu'on mene aux mines.

---

## C H A P I T R E X I.

*Vasco Porcallo de Figueroa prend party  
dans l'Armée.*

**P**our revenir à Soto, après qu'il eust en-  
voyé des troupes par mer sous la con-  
duite d'un § de ses Capitaines ; afin de rebastir  
la Ville des Havanes, que les Corsaires Fran-  
çois avoient saccagée, il pourveut à ce qu'il  
falloit pour la conquête de la Floride, & fut  
secondé dans cette entreprise par Vasco Por-

---

\* Un autre historien raporte une action fort industrieuse, dont se servi: un Espagnol Intendant de Vasco Porcallo, pour détourner quelques uns de ces Indiens de Cuba de se pendre. Il prit une corde à la main, & les alla trouver dans le lieu, où il savoit, qu'ils se devoient assembler pour cette expedition, leur disant qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la resolution, qu'ils avoient prise. & ils revinrent avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Ce qui fait voir combien ils haïssent les Espagnols.

§ Mateo Azeituno.

Porcallo de Figueroa , dont je vais parler. Porcallo estoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance , du bien & de la valeur. Il avoit long-temps porté les armes , & souffert de grandes fatigues en Europe , & en Amerique : si bien qu'estant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle de Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto estoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il luy alla rendre visite, il s'y arresta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques preparatifs pour la Floride ; il fut tenté malgré son âge , de reprendre les armes. Il s'offrit donc luy & toutes ses richesses au General , qui le reçût avec joye , & louâ sa resolution. De sorte que pour reconnoistre avec honneur l'offre que ce Capitaine luy avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant general en la place de Nugno Tovar , qui sans son aveu s'estoit marié à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo ; & cela servit extrêmement. Car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vingts chevaux , trente pour son service particulier , & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain , de chair salée , & d'autres choses ;

choses ; & encourageoit par son exemple plusieurs Espagnols qui demeuroident dans l'Isle à suivre le General , qui après avoir mis ordre à ses affaires , prit en diligence la route des Havanes.

---

## C H A P I T R E XII.

*Soto arrive aux Havanes.*

**S**ur la fin d'Août de l'année mille cinq cens trente-huit , le General partit de Saint Jacques , accompagné de cinquante chevaux pour se rendre aux Havanes ; & commanda au reste de sa cavalerie, qui estoit de trois cens hommes, de le suivre , & de se partager par petits escadrons de cinquante hommes chacun , avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre ; afin qu'étant en petit nombre ils trouvassent mieux ce qu'il leur seroit necessaire. Mais il voulut que l'Infanterie & sa maison allasse le long de la côte aux Havanes ; où aussi-tôt qu'il fut arrivé , & qu'il eust vû la desolation de la Ville, il fit des largesses aux habitans pour reparer leurs maisons & leurs Eglises , que les Pirates avoient ruinees. Il ordonna ensuite à Juan d'Aniasco fort experimenté dans la naviga-

tion, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoître les Rivieres & les hommes. Aniasco obeit; & après avoir couru deux mois plusieurs endroits de la côte, il retourna avec une exacte relation des choses qu'il avoit vûës, & amena avec luy deux hommes du pays. Soto satisfait de sa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniasco reprend sa route, visite la côte, & remarque les lieux où l'on pourroit prendre terre. Mais dans cette seconde course, d'où il revint avec deux autres Indiens: il arriva que luy & ses compagnons qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Isle deserte, furent deux mois avant que de se pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiseaux qu'ils tuaient à coups de grosses coquilles. Ensuite ils coururent sur mer de si grands perils, que lors qu'ils aborderent aux Havanes, ils furent au sortir de leurs vaisseaux à genoux jusqu'à l'Eglise; où après avoir remercié Dieu de les avoir tirés de danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils eussent tous fait naufrage.

Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à son entreprise, eut nouvelle que Mendocça Vice-Roy de Mexique, levoit des troupes pour la conqueste de la Floride.

Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causast des differens , il resolut de luy communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers Mendocça , pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pust troubler dans la conqueste qu'il meditoit. Et le Vice-Roy répondit, que Soto pouvoit en toute assurance continuer son voyage. Qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote. Que la Floride estoit un vaste pays. Que chacun y trouveroit de quoy satisfaire son ambition. Que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto , il souhaitoit que la fortune luy donnast lieu de luy rendre service , & qu'il n'épargneroit pour cela ny ses biens , ny le pouvoir que luy donnoit la qualité de Vice-Roy. Le General content de cette réponse remercia Mendocça de sa bonne volonté.

En ce temps-là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes , y estoient arrivez ; & avoient fait un peu plus de deux cens lieues , qui est la distance d'une de ces villes à l'autre. Soto alors voyant que sa Cavalerie & son Infanterie estoient jointes , & que la saison de se mettre en mer approchoit ; il laissa pour commander en son absence , Isabelle de Bovadilla sa fem-

me , & luy donna pour conseil Juan de Rochas. Il establit aussi dans la Ville de Saint Jacques Francisco Gusman ; car ces deux Gentils-hommes commandoient dans le pays avant sa venuë, & sur le rapport qu'on luy avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au mesme temps un beau navire, qui estoit abordé aux Havanes, & avoit servit d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. \* Ce vaisseau s'appelloit Sainte Anne ; & estoit si grand qu'il porta quatre vingts chevaux en Floride.

### C H A P I T R E XIII.

#### *Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.*

**D**urant que le General attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui estoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes ; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port ; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Espagne, ils estoient convenus qu'ils partageroient

\* C'est l'une des plus grandes Rivieres de l'Amérique Méridionale.

leur bonne & leur mauvaise fortune. La resolution de Soto lors qu'il sortit du Perou, estoit d'y retourner, pour y jouïr des recompenses que ses services avoient meritées dans la conquête de ce Royaume. Comme depuis il changea de resolution ; Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amassa beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries. Il se fit aussi payer de quelques dettes que Soto luy avoit laissées à recevoir : & après s'estre enrichy, il prit la route d'Espagne. Mais sur la nouvelle qu'il eut à nombre *Dedios*, que Soto se preparoit pour la conquête de la Floride, il tâcha de passer outre ; de peur d'estre contraint de partager avec luy, & que sous couleur de son entreprise, Soto ne s'emparast de ses richesses, ou du moins d'une partie.

Aussi-tost que Ponce fut au port, le General luy envoya faire compliment, & luy offrir ce qui dépendoit de luy. Il alla ensuite pour l'obliger de venir se rafraîchir à terre, & après s'estre entretenu avec beaucoup de civilité ; Ponce luy dit qu'il se trouvoit si mal de la tempeste, qu'il manquoit de force pour sortir de son vaisseau ; & que dès qu'il se feroit un peu fortifié, il iroit remercier des offres obligantes qu'il luy avoit faites. Soto par complaisance ne le pressa point. Mais comme

il se défiſoit de quelque choſe il voulu l'éprouver. Cependant Ponce qui ne conſultoit que ſon avarice , & qui ne ſe fioit pas auſſi à la foy du General , ne ſongea qu'à luy oſter inconſiderement la connoiſſance des richelſſes qu'il raportoit du Perou. Il commanda donc, que ſur le minuit on tiraſt de ſon navire l'or , les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus , & qu'on les portaſt en la maiſon d'un de ſes amis ; ou qu'on les enterraſt près de la côte , afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos , ſans que Soto en eut connoiſſance. Toutefois cela ne reüillit pas ; car ceux qui obſervoient les gens de Ponce , appercevant venir un vaiſſeau , ſe cachèrent en diligence & ſans bruit. Mais lors qu'ils virent que le treſor eſtoit débarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avanzoient , ils donnèrent deſſus , les mettent en fuite , ſe rendent maîtres du butin , & le portent au General , qui ordonna que l'on ne divulgaſt rien juſqu'à ce qu'on viſt de quelle maniere ſe gouverneroit Ponce qui s'eſtoit défié de luy.

Le lendemain , Ponce qui diſſimuloit la triſteſſe qu'il reſſentoit d'avoir perdu ſon treſor , vint deſcendre au logis du General , où ils eurent un long entretien , tant des choſes preſentes que des paſſées. Mais comme la

conversacion tomba sur le malheur arrivé la nuit precedente , Soto se plaignit à Ponce de ce qu'il s'estoit méfié de luy ; & pour montrer la justice de ses plaintes , il fit apporter les pierreries , & les luy remit , l'asseurant en mesme temps que s'il en manquoit quelq'une , il la feroit rendre ; afin qu'il connust que ne touchant point aux biens de la société , sa conduite estoit fort differente de la sienne. D'ailleurs que la dépençe qu'il avoit faite pour obtenir la permission de conquerir la Floride , estoit dans la vûe de partager avec luy tout le bien qui luy en pourroit revenir. Qu'il en avoit fait sa declaration en presence de gens d'honneur ; & que neanmoins il dépendoit de luy de s'embarquer pour la Floride. Que mesme s'il le souhaitoit , il renonceroit aux titres qu'on luy avoit accordez , & qu'il luy auroit obligation de l'avertir des choses qu'il trouveroit bon qu'il fist pour leurs interests communs. Qu'en un mot il rencontreroit en luy toute la fidelité que l'on doit attendre d'une personne genereuse.

Ponce plein de confusion du procedé qu'il avoit tenu , & encore plus surpris de la maniere dont on luy venoit de parler , supplia le General de luy pardonner sa faute , & de continuer à l'aymer. Il le conjura aussi de trouver bon que chacun d'eux poursuivist son

voyage, & de renouveler leur société, mettant pour cela entre les mains d'Isabelle de Bovadilla, dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le General se pouvoit servir pour l'avantage de la société. Cette façon d'agir sembla si honneste qu'on luy accorda ce qu'il demandoit. Ensuite comme le temps parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui sans compter les Matelots, portoient mille hommes tous gens bien faits, & bien équipez. De sorte qu'il ne s'estoit point vû jusqu'alors pour les Indes, un armement ny si grand, ny si leste. Il se mirent en mer le douzième de May de l'année mil cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je diray ce que faisoit Ponce dans le port. Ce Capitaine sous pretexte de se rafraichir, & d'attendre un temps favorable pour retourner en Espagne, demeura aux Havanes après le depart du General. Et huit jours ensuite, il presenta une requeste à Rochas, qui estoit le Juge du lieu, par laquelle il exposoit que sans rien devoir à Soto, & seulement dans la crainte qu'il ne s'emparast de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donne à sa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on luy fist rendre cette somme,

ou qu'il protestoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeste signifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & son mary, suivant le contract de société qu'ils avoient fait ensemble. Que Ponce devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arrestast jusqu'à ce qu'on eust verifié les comptes qu'elle s'offroit au plutôt de produire. Ponce qui en effet estoit debiteur d'une grande somme à la société, surpris de cette réponse mit à la voile, si bien qu'on ne pust l'attrapper; Et comme il s'estoit embarrassé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pousser cette affaire. Voila comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confusion.

*Fin du premier Livre de la Floride.*





# HISTOIRE

## DE LA

### FLORIDE.

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte  
des huit premières Provinces.

---

#### CHAPITRE I.

*Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.*

**S**O T O ayant esté dix-neuf jours en mer, à cause qu'il n'avoit pas eu le temps favorable ; ne découvrit la Floride qu' à la fin de May, & vint mouïller en une très-bonne baye \*, que l'on appella du Saint Esprit. Mais comme il estoit fort tard, on ne débarqua point, & le lendemain on

---

\* M. Samson appelle cette baye la riviere du S. Esprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle cy.

envoya les esquifs à terre. Ils revinrent avec des raisins sauvages, qui estoient encore tout verts. Car les Indiens qui les estiment peu, ne prennent nul soin de les cultiver; & ne laissent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils sont meurs. Le General reçut ce fruit avec joye, parce qu'il estoit semblable aux raisins d'Espagne: & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ny dans le Perou. De sorte que jugeant par là de l'excellence du Terroir de la Floride; il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre possession au nom de l'Empereur. Ils débarquerent incontinent, & après avoir marché tout le jour, ils se reposèrent la nuit, à cause de la fatigue qu'ils avoient eüe. Mais le matin les Indiens qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à la mer. Porcallo pour les soustenir, sortit à la teste de quelques troupes: & d'abord il eut taillé les ennemis en pieces, sans le desordre de ses soldats, dont quelques-uns furent blesez, à cause de leur peu d'experience. Neanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna sur les Barbares qu'il poursuivit chaudement. Et après leur avoir donné la chasse, il retourna au camp où son cheval mourut aulli-tost d'un coup de fléche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En mesme temps le General fit débarquer ; & après neuf jours de rafraîchissement, il laissa ses ordres pour la garde des vaisseaux ; & marcha environ deux lieues dans le pays, jusqu'à la Capitale d'Hirriga<sup>\*</sup>, qui porte le nom de la contrée & de son Seigneur ; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique, s'appellent ordinairement du mesme nom. Lors que le General se fut donc ainsi avancé, le Cacique, qui estoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Espagnols, à cause qu'auparavant ils luy avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger sa mere par les chiens : & d'ailleurs allarmé de la venuë de tant de monde abandonna la place, & se retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire sortir, quelque favorable traitement qu'on luy fit esperer. Car tout en colere contre ceux qu'on luy envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrestiens ; il disoit que bien loin d'avoir communication avec eux, son honneur ne luy permettoit pas mesme d'en ouïr parler. Que c'estoient des lasches & des perfides. Que le plus grand plaisir qu'on luy pust faire, estoit de luy apporter leurs testes, & qu'il ne pourroit jamais assez reconnoistre une si grande faveur.

---

\* Ou Hirrihigua.

Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offensés. Mais afin que l'on connoisse mieux jusqu'où le Cacique portoit son ressentiment ; je raconteray les cruantez qu'il exerça sur quatre Espagnols.

Il y avoit quelque temps que Narbaez estoit party de la Province d'Hirriga ; lors qu'un de ses vaisseaux qui estoit demeuré derrière , & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averty , resolut de prendre ceux qui estoient dans le vaisseau , & leur envoya dire que leur Capitaine en parlant luy avoit ordonné les choses qu'ils devoient faire , si par hazard ils venoient au port. Il leur montra aussi quelques feuilles de papier blanc , avec des lettres qu'il avoit reçues de Narbaez , tandis qu'il estoit bien avec luy. Mais cela fut inutile ; car ils se tinrent toujours sur leur garde , sans vouloir prendre terre , jusqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ostages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse réussit , & autant d'Espagnols entrèrent dans le bâtiment où estoient les Indiens qui amenoient les ostages. Le Cacique qui les apperçût , fâché d'en voir si peu , en voulut demander un plus grand nombre ; mais il en perdit la pensée , de peur que ceux qui venoient ne découvrirent son

dessein, & ne luy échapassent. Comme ils furent débarquez, & que les ostages connurent que leurs ennemis estoient au pouvoir de leur Seigneur ; Ils se jetterent dans la mer suivant l'ordre qu'ils en avoient ; & nageant entre deux eaux ils se sauverent. Cependant les Espagnols qui voient qu'ils ont malheureusement sacrifié leurs compagnons, levent l'ancre ; & de crainte de quelque autre malheur, ils suient à toutes voiles.

---

## C H A P I T R E II.

*Mort de trois Espagnols, & les tourmens  
que souffrit Juan Ortis.*

**H** Irriga gardoit avec soin les prisonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feste qu'il devoit celebrer dans peu de jours, selon la coustume du pays. Le temps de la ceremonie arrive, il commanda que l'on fit venir en public les Espagnols tout nuds ; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extremité de la place à l'autre, on les tira de temps en temps à coups de fleches ; afin que leur mort fust plus lente, leurs tourmens plus sensibles, & la réjouissance plus celebre & de plus longue durée. On obeit

aussi-tôt , & le Cacique qui assistoit au spectacle , vit avec plaisir trois de ces Espagnols courir de costé & d'autre , & chercher inutilement à se sauver de la mort. Pour le quatrième qui s'appelloit Juan Ortis , comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans , & qu'il estoit bien fait de sa personne , la femme & les filles du Cacique s'interresserent en sa faveur. Elles dirent que son âge estoit digne de pitié , qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de sa nation ; & qu'ainsi n'ayant commis aucun crime digne de mort , il falloit seulement le tenir esclave. Le Cacique y consentit : Mais cette grace ne servit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau , il mangeoit & dormoit-tres peu , & estoit accablé de tant de coups , que s'il n'eust esté retenu par la crainte de Dieu , Il se fust tué luy-mesme. Ajoutez que les Barbares redoubloient ses peines aux réjouissances publiques , & l'obligoient de courir tout nud dans une grande place où ils estoient avec leurs arcs prests à le percer , en cas qu'il parust vouloir prendre quelque relasche. Il commençoit à courir avec le Soleil , & ne finissoit qu'à la nuit ; & mesme durant le diner du Cacique , on ne souffroit pas qu'il interrompist sa course. De sorte qu'à la fin de la journée , il estoit dans un

estat pitoyable ; estendu par terre , plus mort  
 que viv. La femme & les filles d'Hirriga tou-  
 chées de compassion luy jettoient alors quel-  
 que habit, & le secouroient si à propos qu'elles  
 l'empeschoient de mourir. Mais leur pitié  
 luy estoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à  
 augmenter la barbarie du Cacique , qui enra-  
 gé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses  
 fatigues , commanda un jour de feste que  
 l'on allumast un feu au milieu de la place ; que  
 l'on posast sur le brasier un boucant \* , & que  
 l'on mit son esclave dessus afin de le brusler  
 viv. Cet ordre fut promptement executé , &  
 Ortis demeura étendu sur ce gril , jusqu'à ce  
 que les Dames attirées par ses cris , accouru-  
 rent à son secours. Elles conjurent le Cacique  
 de ne pas pousser sa vengeance plus loin , elles  
 blasment sa cruauté , & enlevèrent le pauvre  
 Ortis à demy-bruslé. Car le feu avoit déjà  
 fait élever sur son corps de grosses ampoules ,  
 dont quelques unes s'estant crevées le cou-  
 vroient de sang , & attiroient la compassion  
 de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces  
 charitables filles , le font porter dans leur mai-  
 son ; où elles le traittent avec des herbes ,  
 dont les Indiens se servent dans leurs maux ,  
 n'ayant ny Chirurgiens, ny Medecins. Enfin

\*. Espece de gril.

au bout de quelque jour , Ortis guérit de ses blessures , & il ne luy en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjouï de le voir en estat de souffrir , afin de faire durer sa vengeance plus long-temps , inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement , & se delivrer de l'importunité de ses filles. Il luy ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps estoient au milieu d'une forest \* dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'estoient point attachez : mais arrestez seulement par le poids de quelques pierres , ou de quelques pieces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée , venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient : Le Cacique commanda à Ortis sur peine d'estre brusle vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent , & il luy donna quatre dards pour se deffendre contre toutes sortes de bestes farouches. Ce pauvre Espagnol reçût avec joye cet ordre dans l'esperance de mener une vie un peu plus heureuse qu'au-paravant. Il s'en va donc dans la forest , où il s'acquittoit exactement de sa commission , & sur tout la nuit ; parce qu'alors il y avoit

---

\* Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forest, étoit particuliere aux peuples de la Province d'Hirriga.

plus à craindre. Cependant il arriva qu'un  
 fois comme il estoit abbattu de fatigues, &  
 qu'il s'estoit laissé surmonter par le sommeil,  
 un lion découvrit un cercueil & en tira un  
 enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la  
 cheute des planches, court, s'approche du  
 cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit  
 qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crain-  
 te & de douleur, il va chercher le lion, ou  
 pour mourir en le combattant, ou pour luy  
 faire lascher sa proye. Il sçavoit que dès la  
 pointe du jour, les sujets d'Hirriga vien-  
 droient visiter les cercueils; & que s'ils n'y  
 rencontroient l'enfant, il seroit cruellement  
 brulé. De sorte que l'apprehension l'obli-  
 geant de courir çà & là, il se trouva dans un  
 grand chemin au milieu de la forest, & ouït  
 un bruit comme d'un chien qui rongeoit un  
 os. Il preste l'oreil, & dans la pensée que c'é-  
 toit le lion, il se coule à travers des broussail-  
 les, & à la faveur de la Lune il le voit qui de-  
 vroït sa proye. Il prend donc courage, & luy  
 lance un de ses dards: mais parce qu'il ne  
 l'ouït pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & de-  
 meura jusqu'au jour pour en estre éclaircy,  
 priant Dieu avec larmes de ne le point aban-  
 donner dans son malheur.

## C H A P I T R E III.

*Ortis se sauve.*

**S** I-tost que le jour commença à paroistre ; Ortis trouua le Lion tué , & tout transporté de joye , il ramasse ce qui restoit de l'enfant , l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate , & sans luy arracher le dard qui le perçoit , le traine à HIRRIGA. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce pays-là , ou toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Affrique , Ortis fut honoré de toute la ville , & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave , & d'étouffer son ressentiment , à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance ; & durant quelques jours il traitta Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçues laissent toujours quelque reste de haine : toutes les fois qu'il se souuenoit des indignitez que les Espagnols luy auoient faites , il ne songeoit qu'à se vanger de cette nation en la personne d'Ortis ; & sa colere qui sembloit comme esteinte , se rallumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succom-

bant au desir de vengeance qui le possedoit , il declara à sa femme & à ses filles , que puisque la vûë de son esclave rappelloit en son esprit l'aïront qu'il avoit reçû ; il vouloit à la premiere feste le faire tuer à coups de flèches , & que sur peine d'encourir son indignation , elles ne le sollicitassent plus en sa faveur. Qu'il estoit vray qu'il avoit montré un peu de courage ; mais que cela n'estoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient , s'accommoderent à son humeur , & luy témoignèrent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'averfion : & dont la presence ne servoit qu'à renouveler les déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resolvë de sauver Ortis , l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demy-mort , elle luy dit qu'il ne devoit desesperer de rien. Qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir. Que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu , il trouveroit un Indien en qui elle se fioit. Que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain Pont , à deux lieuës de la Ville. Que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit , l'Indien reviendrait sur ses pas , avant qu'il fut jour ; afin que le Cacique n'eust connoissance d'au-

eune chose , & ne pult raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajouta qu'à six lieuës, au de là du pont, il rencontreroit une Ville \*, dont le Seigneur appelé Mucoco la consideroit, & souhaitoit mesme de l'épouser. Qu'il luy diroit qu'elle l'envoyoit se jetter entre ses bras, étant assuré qu'à sa consideration il seroit protégé de Mucoco. Qu'au reste il implorast le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son costé, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jette à ses pieds, & luy rend tres-humblement graces des bontez qu'elle avoit euës pour luy. Il s'appreste pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec luy. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Après il le remercia, il luy fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoco.

---

## C H A P I T R E IV.

### *Generosité du Cacique Mucoco.*

Ortis arriva avant jour près de la Ville de Mucoco. Neanmoins de crainte d'ac-

---

\* Province de Mucoco.

cident il n'osa entrer que le Soleil ne parust. Deux Indiens qui l'avoient decouvert, sortiront alors & se mirent en estat de le tirer. Il s'appresta aussi pour se deffendre ; car l'honneur d'estre favorisé d'une belle & genereuse Dame, luy donnant de la hardiesse, l'obligea de dire qu'il estoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoco. Les Indiens le joignirent au mesme temps, & s'en retournerent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un esclave d'Hirriga luy apportoit des nouvelles. Mucoco qui sortoit de sa maison, s'avança pour apprendre ce qu'on luy vouloit. Si-tost qu'Ortis l'apperçût, il s'approcha avec respect, & luy dit qu'Hirriga l'avoit resolu de le faire cruellement mourir à la premiere feste. Que ses filles n'osoient plus parler en sa faveur, que l'ainée l'avoit porté à se sauver, & luy avoit donné un guide. Qu'elle luy avoit commandé de se presenter à luy de sa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en sa protection, & qu'elle luy en sçauroit beaucoup de gré. Après que Mucoco eut favorablement écouté Ortis, il le plaignit & l'embrasant, il luy dit qu'il n'appréhendast rien. Que sur ses terres il meneroit une vie bien differente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la consideration de la belle qui l'envoyoit, il  
le

le protegeroit hautement , & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de luy faire tort. Mucço tint sa parole à Ortis , & le traita beaucoup mieux qu'il n'eust jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour , il demeurast dans sa chambre ; mais il acheva de le combler de ses graces, lors qu'il apprit que d'un coup de dard il avoit tue un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que son esclave estoit auprès de Mucço , & il l'envoya demander par un Cacique \* leur amy commun. Mais Mucço répondit , qu'Ortis ayant pris sa maison pour azile , il ne permettroit jamais qu'on l'en tirast ; & que la perte d'un homme qu'Hirriga vouloit faire mourir ne luy devoit pas luy estre considerable. Sur cette réponse Hirriga alla trouver Mucço , mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité , Mucço luy temoigna qu'il estoit fort mal-honneste de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur , & qu'il seroit le plus lâche de tous les hommes , s'il abandonnoit une personne qui estoit sous sa protection.

Cette réponse broüilla le Cacique avec Mucço , qui ayma mieux renoncer à ses amours que de violer sa foy ; de sorte qu'Ortis

---

\* Uribaracuxi.

demeura avec ce Seigneur, qui luy continua sa bienveillance. Il vécut avec luy jusqu'au temps que Soto entra dans la Floride & fut en tout dix années parmy les Indiens, un an & demy avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celuy dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucoco en effet se gouverna bien envers Ortis; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux auxquels ils sont obligez de garder la foy. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du Cacique les touchera. Son action part véritablement d'une grande ame. Plus on considère la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a résisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga; & plus il mérite de louange, d'avoir genereusement sacrifié sa maistresse, & les amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaît à faire naître dans des regions barbares, des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent dans des pays où regnent les sciences & la religion.

---

## C H A P I T R E V.

*Le General envoie demander Ortis.*

**S**oto étant en la Ville d'Hirriga, apprit les aventures d'Ortis, dont il avoit sçu quelque

que chose aux Havanes par un des Indiens qu'Aniasco avoit attrapé, lors qu'il alla découvrir la coste de la Floride: Car ils estoient sujets du Cacique Hirriga. Mais comme ce luy qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Espagnols malgré leurs truchemens crurent que ce Barbare asseuroit que son pays abondoit en or, & ils se réjouïssent d'entendre ce mot d'Orotis, à cause que leur but ne tenoit qu'à chercher l'or de la Floride.

Enfin sur l'assurance qu'eut le General, qu'Ortis estoit avec Mucoço, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en servir en qualité de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Mucoço; & de luy dire que les Espagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que se confiant sur la bonté qu'il avoit eüe pour eux, ils le supplioient de leur rendre cet esclave; parce qu'il leur estoit tres-necessaire. Qu'en consideration de cette nouvelle faveur qu'ils esperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entreprissent pour luy. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin après les marques de generosité qu'il avoit données, leur plus grande

joye seroit de le reconnoistre & de l'avoir pour amy.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce temps-là Mucoço apprit que les troupes Espagnoles estoient arrivées à Hirriga pour faire la conquête du pays. Comme il apprehendoit cette armée, il en parla à Ortis; & luy dit qu'à son sujet il s'estoit brouillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'huy il se presentoit une belle occasion de n'estre pas méconnoissant de cette faveur. Que veritablement, il l'avoit obligé sans esperance; mais qu'il sembloit que la fortune desirast que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne, fussent reconnus. Qu'ainsi il estoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le General, pour luy offrir son alliance, avec priere de recevoir la contrée sous sa protection. Ortis ravy de cette nouvelle, répondit à Mucoço, qu'il avoit beaucoup de joye de luy pouvoir témoigner sa reconnaissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa generosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'estre fort sensibles au graces que l'on faisoit à leurs gens, le considereroient à present & à l'avenir; & qu'asseurement il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit eues pour luy. A peine avoit-il parlé,

qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prests pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoço à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'après trois lieux de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols s'alla mettre en teste qu'il ne les devoit pas conduire fidèlement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considerations, il quitta sa route; prit la premiere qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire perir. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du pays, ils ne remarquerent point la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chênes de la forest où ils estoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en estat de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout estonné, fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

## C H A P I T R E VI.

*Rencontre d'Ortis & de Gallego.*

O Rtis allant de Mucoco à Hirriga, entra dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Espagnols, que leur Guide les avoit égarez par malice. De sorte qu'afin de prevenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de luy avoir parlé, il resolut de les suivre avec sa troupe. Et après avoir marché quelque temps, il découvrit Gallego avec ses compagnons dans une grande plaine bordée d'un costé par une épaisse forest. Les Indiens aussi-tost furent d'avis de gagner le bois, à cause qu'on se mettoit au hazard d'estre mal-traité des Chrestiens, si l'on n'en estoit reconnu pour amis, avant que de les joindre. Ortis sans écouter ce conseil, s'imagina que c'estoit assez d'estre Espagnol; & que ceux de sa nation ne le méconnoistroient pas. Cependant comme il estoit vestu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des flèches & un arc à la main, la chose n'alla pas ainsi qu'il se l'estoit figuré. Car au mesme temps que les Espagnols le virent ac-

compagné de ses gens, ils doublerent leurs marches, quitterent leur rang, & sans obeir à Gallego qui les rappelloit, fondirent sur les Barbares que menoit Ortis, & les poufferent à coups de lances dans les bois. Neanmoins, à cause que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un seul de blessé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faisoit le hardy, estoit demeuré derriere avec Ortis, que Nieto pressoit vigoureulement à coups de lance, qu'il para d'abord de son arc. Toutefois, comme Nieto qui estoit ardent & robuste revenoit à la charge, Ortis craignit de succomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit mesme de son arc le signe de la Croix, afin que l'on reconnuist qu'il estoit Chrestien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Espagnol. Il avoit tellement perdu la coustume de parler sa langue depuis qu'il estoit parmi les Indiens qu'il l'avoit oubliée; jusqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il estoit né. La mesme chose m'est arrivée à moy; car n'ayant trouvé dans l'Espagne personne avec qui je puisse converser en ma langue naturelle, qui est celle du Perou j'ay perdu de telle sorte l'usage de la parler, que pour me faire entendre je ne scaurois dire six, ou sept mots de suite. J'ay pourtant sçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant

de grace , que hormis les Incas qui parlent le mieux , nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moy.

Pour retourner à Ortis , après que Nieto luy eust ouï prononcer Xibilla , il luy demanda qui il estoit ; & dès qu'il eust répondu Ortis , il le prend par le bras , le jette sur la croupe de son cheval , & le mene tout joyeux à Gallego , qui fit promptement rassembler ses gens qui donnoient la chasse aux Indiens , Ortis entre luy-mesme dans la forest , appelle ses compagnons , & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute assurance. Mais les uns épouvantez s'enfuirent jusqu'à la Ville de Muçoço , où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit : & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur , & qui ne s'estoient pas écartez si loin , sortirent l'un après l'autre de la forest à la voix d'Ortis. Ils detestoient tous sa mauvaise conduite ; si bien que sans la présence de nos gens ils l'eusse outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon , ils s'emporterent à des injures , qu'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Espagnols qui le blâmerent aussi , & donnerent ordre que l'on eût soin de l'Indien blessé. Cependant il dépêcha un homme au Cacique Muçoço , pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars ; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

## C H A P I T R E . VII.

*Mucoço vient voir le General.*

**L**A nuit étoit déjà fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le General surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi-tôt rassuré par la vûë d'Ortis qu'il receut obligeamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir; parce qu'il estoit accoustumé d'aller nud, Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet estat plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & après il dépêcha vers le Cacique pour le remercier de luy avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de luy dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il luy faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maître, le premier des Princes Chrestiens.

Cependant, les Espagnols viennent voir Ortis, l'embrassent, le felicitent sur sa venuë, & passent la nuit en rejoüissance: Ensuite le

General l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride , & de la vie qu'il avoit mené sous les Caciques. Ortis luy dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté , il luy en montra les marques , & l'on vit qu'il sortoit des vers des playes que le feu luy avoit faites ; Mais que Mucoço l'avoit traité honnestement. Que neanmoins il n'avoit osé s'écarter de crainte d'estre tué par les Sujets de ce Cacique ; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée , & qu'il sçavoit seulement que plus on avançoit dans le pays, & plus il estoit fertile,

Durant qu'Ortis entretenoit le General , on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'appercent en effet presque aussi-tost qu'on en eut nouvelle , & on le conduisit au General , qu'il salua avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'armée , selon la qualité qu'Ortis luy faisoit connoistre que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au General , qui le receut avec beaucoup d'amitié , à cause des bontez qu'il avoit eues pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne luy avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait ; parce qu'en qualité de Cacique il y estoit obligé. Qu'il s'etoit seulement considéré en cela ; & que mesme il n'avoit envoyé Ortis, que

pour empescher que les troupes ne fissent du degât sur les terres. Qu'ainsi ses services estoient peu de chose. Que neanmoins il se réjouïssoit que sa conduite fust favorablement interpretée du Général, pour lequel il avoit une estime toute particulière. Qu'il le supplioit par ce zele & par la grandeur d'ame qui est si naturelle aux Espagnols, de le prendre sous sa protection. Que deslors il reconnoissoit Charles-Quint, & Ferdinand de Soto pour ses Seigneurs legitimes. Qu'estant leur vassal, il estoit recompensé au de là de son merite; & qu'à l'avenir il les serviroit de tout son pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines surpris du bon sens de ce Cacique, luy firent beaucoup d'honneur, mesmes des presens; & à tous ceux de sa suite.

## C H A P I T R E V I I I.

*La Mere de Mucoço vient au Camp.*

**D**Eux jours après l'arrivée de Mucoço, la mere qui estoit absente lors qu'il partit de chez luy, & qui n'auroit jamais consenty qu'il se livrast au pouvoir des Espagnols vint trouver Soto. Elle avoit la tristesse peinte sur le visage, & paroïssoit si fort agitée de

L'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du General, elle le conjura de luy rendre Mucoço ; dans la crainte qu'il ne fust traité comme Hirriga. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extremité, elle estoit prestee de mourir pour son fils. Le General la reçût civilement, & luy répondit que bien loin de faire aucun déplaisir à Mucoço, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit mesme qu'à cause d'un fils si genereux, on rendist à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'appréhendast rien, & esperast tout de la generosité des Espagnols. Ces paroles rassurerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toujourns dans le camp. Mais elle avoit tant de desiance que mangeant à la table du General, elle craignoit que l'on ne luy donnast du poison. De sorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'au paravant Ortis n'en fist l'essay, & ne l'assurast qu'il n'y avoit nul danger. Ce qui obligea un des Gentils-hommes du General à dire, qu'il s'estonnoit qu'elle eust offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame a qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il estoit vray qu'elle aimoit extrêmement la vie ; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnast pour le

conserver. Qu'en cette consideration elle supplioit le General de luy rendre le sujet de toutes ses tendresses. Qu'elle desiroit passionnement de l'emmener avec elle. Qu'en un mot elle ne pouvoit gagner sur son esprit de se fier à la parole des Chrétiens.

Le General luy repartit qu'elle estoit libre de s'en aller ; mais que pour son fils , il trouvoit quelque plaisir à demeurer parmy les Espagnols , dont la plupart estoient de son âge. Que quand il auroit volonté de s'en retourner , personne ne s'y opposeroit. Qu'enfin il protestoit que son fils auroit plutôt à s'en louer qu'à s'en plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp sur cette promesse ; mais auparavant elle pria Ortis de se souvenir que son fils l'avoit obligé , & de luy rendre la pareille dans le danger où elle le laissoit. Le General & toute sa Cour rirent de cette defiance , que Mucoço tourna avec tant d'esprit qu'il contribua au divertissement , & pour montrer qu'il se fioit aux Espagnols , il fut encore huit jours à entretenir Soto & ses Officiers. Tantost il s'enqueroit de l'Empereur , tantost des Dames , tantost des coustumes & des grands d'Espagne. Après ce temps-là, il prit un honneste pretexte pour s'en retourner , & quitta civilement les Espagnols. Mais il les revint voir plusieurs

fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mucoço estoit alors âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un que je ne sçay quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gaignoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

## C H A P I T R E IX.

### *Preparatifs pour avancer dans le Pays.*

**D**Urant ces choses le General donnoit ordre à tout. Car après que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hirriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hirriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçu aucun deplaisir des Espagnois. Que d'ailleurs cela luy acqueriroit du credit parmy les Indiens, & augmenteroit son honneur parmy ceux de sa nation. C'est pourquoy lors qu'on faisoit quelques prisonniers,

prisonniers, il les renvoyoit à Hirriga avec des presens. Il luy faisoit dire qu'il souhaitoit passionnément ses bonnes graces, & qu'il luy donneroit satisfaction des outrages qu'on luy avoit faits. Mais le Cacique repondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçüe, ne luy permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de tres-bons effets. Car comme les valets de l'armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats; il arriva que n'étant pas sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en désordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirerent. Cependant nos gens se rallient, & depeschent vers le General qui fit aussi-tost courir des Cavaliers après l'ennemy, qu'ils surprirent au bout de deux lieuës dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjouir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrent de furie dans ce lieu, ils les éponvantent, les mettent en fuite, & prennent femmes & enfans prisonniers. Graiales qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, court se jeter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il estoit déjà habillé à l'Indienne; mais bien-tost après

ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjouit extrêmement Soto qui voulut sçavoir le detail de cette rencontre; de sorte que Graïales luy dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols, & n'avoient tiré des flèches que pour les épouvanter. Que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eust esté facile d'en tuer une partie; mais qu'ils s'estoient contentez de faire un prisonnier. Que bien loin de luy avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rassurant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le General incontinent fit venir ses prisonniers, & après les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du costé des Espagnols; & que du leur, il les prioit qu'il en fust de mesme à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Qu'il n'estoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le General accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent tres-satisfaits.

A quelque temps de là ces mesmes Indiens attraperent deux Espagnols, ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'e-

stoient adoucis de la sorte, qu'à cause des courtoisies de Soto envers leur Cacique ; & aussi il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les hommes que les faveurs qui sont faites de bonne grace.

---

## C H A P I T R E X.

*Suite de la découverte.*

**A** Prés que Ferdinand de Soto eust esté environ trois semaines à faire ses préparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec soixante lances & autant de fuseliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au mesme temps, & se rendit à Mucoço où il fut recû avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Espagnols & leur fit bonne chere. Mais le lendemain comme ils estoient prests à marcher ils luy demanderent un guide, & Mucoço leur dit qu'ils estoient trop honnestes gens pour se prevaloir de son amitié, afin de l'obliger à faire une chose contre son honneur. Qu'Urribaracuxi estant son cousin, il seroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener sur ses terres. Que mesme quand ce Cacique ne seroit pas son parent, il ne les

devoit pas servir en cela , parce qu'il passeroit pour un traistre envers sa patrie , & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis qui conduisoit les Espagnols , luy répondit par l'ordre de Gallego , qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils luy demandoient seulement un Indien , en qui Urribaracuxi eut creance , afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendast point leur venue , Que mesme quand il ne voudroit ny paix , ny alliance , ils avoient ordre de ne point ravager la Province en faveur du genereux Mucoco , dont ils consideroient les amis & les parens. Et que pour l'amour de luy ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemy déclaré. Mucoco reprit qu'il estoit fort obligé aux Espagnols , & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoco extrêmement satisfaits du Cacique , & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'environ dix-sept lieues de la ville de Mucoco. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en estoient fuis dans les bois , les Espagnols depécherent leur guide qui luy offrit leur alliance ; mais après l'avoir civilement écouté , il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui est de vingt-cinq lieues, depuis Hirriga jusqu'à Hurribaracuxi; on rencontra plusieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres semblables à ceux d'Espagne. On passa aussi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au General, & l'avertit que l'Armée pouvoit subsister deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il est bon de dire ce qui se passoit au Camp.

## C H A P I T R E X I.

### *Disgrace de Porcallo.*

**S**ur la nouvelle qu'Hirriga estoit dans un bois proche le Camp, Porcallo resolut malgré les prieres du General, d'aller prendre ce Cacique. Il sortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'esperance de l'amener prisonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averty de cette entreprise, envoya dire plusieurs fois à Porcallo de ne point passer outre, à cause que les marais & les autres difficultez du chemin qu'il falloit

franchir pour venir à luy, le mettoient à couvert. Qu'il luy donnoit ce conseil, non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on luy avoit fait, de ne point ravager ses terres, ny maltraitter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique apprehendoit, & qu'il ne luy pouvoit échapper. C'est pourquoy il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva près d'un lieu marescageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picque, & en s'avancant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abbattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à luy, à cause que le marais estoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lorsqu'il vit qu'il estoit vaincu sans combat, & même sans esperance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colere, faisant reflexion sur les douceurs dont il jouïssoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'estoient encore qu'au commencement de leur conquête. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il estoit, il ne devoit pas s'exposer si legerement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à luy de quitter

L'armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquérir de la reputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'en entretenoit tout seul; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit mesme tout haut, syllabe à syllabe le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il en transposoit aussi quelquefois les lettres, il disoit Huri Harri Siga Siri Barracoxa Huri, & ajoustoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouys estoient effroyables. Que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient. Que chacun pouvoit travailler pour ses interests particuliers; mais qu'à son égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agité de la sorte arriva au Camp, où après avoir demandé à s'en retourner a la Trinité, on luy donna un vaisseau. Mais avant que de s'embarquer il distribua son équipage à quelques soldats qu'il aimoit. Il laissa aux troupes les vivres avec les munitions qu'il avoit, & voulut que Suarez de Figueroa son fils naturel, qu'il équipa fort bien, accompagnast Soto dans son entreprise. Figuierda obeit avec joye aux ordres de son pere, & ne laissa échapper aucune occasion de donner des marques de son courage. Mais il eut du malheur, les Indiens luy tuerent ses

chevaux & le blessèrent, & depuis il marcha à pieds sans vouloir rien recevoir, ny du General, ny de ses Capitaines. Cette maniere d'agir déplût à Soto, qui le pressa plusieurs fois de prendre de luy de quoy se remonter : mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner sur son esprit.

---

## C H A P I T R E . XII.

### *Relation de Gallego.*

**P**Orcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour suivre le General il abandonna sa maison & son repos. C'est ainsi que dans les affaires d'importance les resolutions qui ne sont pas prises prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien consulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de son bien & de sa reputation. Mais souvent les personnes riches s'imaginent qu'ils ne surpassent pas moins les autres par les qualitez de l'esprit, que par les avantages de la fortune, & persuadez de cette erreur, ils ne prennent conseil de qui que ce soit.

Porcallo estoit à peü party, que la rela-

tion de Gallego arriva. Elle réjouit le Camp , parce qu'elle faisoit esperer la conquête de la Floride. Elle marquoit entre autres choses que trois lieuës au de là d'Urribaracuxi , il y avoit un marais fort dangereux. Mais cela ne servit qu'à encourager les Espagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'industrie en partage , pour franchir les obstacles qui se rencontroient dans leurs desseins. Sur cette nouvelle le General fit donc publier que dans trois jours on se tint prest pour partir , & envoya trente Cavaliers sous la conduite de Silvestre , avertir Gallego qu'il l'alloit suivre. Cependant il laissa une garnison de quarante lances & de quatre-vingts fusiliers dans la ville d'Hirriga ; où après avoir estably Calderon à la garde des vaisseaux & des munitions , il luy commanda d'entretenir la paix avec ses voisins , de cultiver l'amitié de Mucoço , & de ne point quitter la place sans son ordre. Le General ensuite partit d'Hirriga avec le reste des troupes , il prit la route de Mucoço , & le troisième jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averty de sa venuë , sortit au devant de luy , il le reçût avec joye , & luy offrit sa maison. Mais dans la crainte de l'incommoder , le General l'assura qu'il estoit obligé de passer outre : & après luy avoir recommandé

la garnison d'Hirriga , il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit euës pour les Espagnols. Mucoço luy baissant les mains avec respect , luy dit la larme à l'œil , qu'il ne pouvoit exprimer lequel luy estoit le plus sensible , ou le contentement de l'avoir connu , ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de luy , & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de la , le General continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi , sans faire aucune rencontre digne d'estre ecrite , & il marcha toujourns au Nort d'Est. Neanmoins je suis obligé de dire , que sa route ne m'est pas si precisement connue , qu'un jour on ne trouve que j'ay manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'apprendre les hauteurs du pays ; mais je n'en ay pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois ; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux , qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

---

## C H A P I T R E XIII

### *Passage du Marais.*

**L**E General arrivé à Urribaracuxi où Gallego l'attendoit , apprit que le Cacique

s'en estoit fuy dans les bois ; & aussi-tôt il despescha vers luy, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre en rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui estoit sur son chemin ; il scût que le fond des bords n'en estoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Neanmoins on chercha tant qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le General s'estant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisément ; mais parce que le defilé estoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demie lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui mondoient la campagne. Sur cette nouvelle, après avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp ; il repasse le marais, & envoie chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui estoient dans un bois fondent sur Soto & sur ses gens, tirent sur eux, & regagnent aussi-tôt la forest. Les Espagnols les repoussent & en tuent, ou en prenoient toujours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis, s'offroient de les guider, & les

faisoient passer au travers des embuscades des Barbares qui les perçoient a coups de flèches. Cette malice reconnuë, on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouventez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du General en un chemin, où apres avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie estoient fêches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous des bras, & le milieu du trajet cent pieds de long n'estoit pas gayable. Les ennemis en cet endroit avoient dressé un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soutenu de quelques pieux fichez en terre, & de quelques pièces de bois en travers, avec des maniere de garde-fou.

Au mesme temps que le General vit ce pont, il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui estoient de grands navigateurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarrassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient a propos pour la commodite du passage. Ils executent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui estoient cachez parmy les roseaux sortent dans de petites nacelles, & tirent sur eux. De sorte que Moron & son camarade se jeterent en bas du pont,

pont , nagerent entre deux eaux , où ils furent legerement blesez , & se sauverent. Neanmoins les Indiens estonnez de la resolution de ces deux hommes , n'oserent plus paroistre ; & les Espagnols accommoderent le pont à deux portées de mousquet plus haut , ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le General en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp , avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée , & de luy envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépesché pour cela , eut charge d'amener les munitions , avec une escorte de trente lances , & d'estre de retour le lendemain sur le soir. Car Soto promit de l'attendre , & luy dit qu'encore que le chemin fût long & difficile , il esperoit tout de luy. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on luy tenoit prest , & rencontre Lopes Cacho , auquel il ordonne de la part du General de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué , & le supplie d'en choisir quelqu'autre ; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus , il cede , monte à cheval , & part avec luy au Soleil couchant.

## C H A P I T R E XIV.

*Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.*

**S**ilvestre & Cacho qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposèrent résolument à tout ce qu'il leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieues, parce que le chemin estoit beau, & qu'ils ne rencontrèrent point d'Indiens. Ensuite, à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de tres-fâcheux chemins, dont ils desespéroient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du pays, ils estoient contrains de marcher au hazard, & de tascher à se souvenir des lieux par où ils estoient passez la premiere fois avec leur General; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans estre guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baïssioient la teste pour sentir la piste. Cacho & son camarade qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il estoit à craindre que le bruit qu'ils fai-

soient ne découvrist les Cavaliers. Le cheval de Silvestre estoit le plus seur pour bien conduire, & il avoit de tres-excellentes marques. Il estoit bay-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho estoit alezan brulé avec les extremitez noires: mais il ne valoit pas celuy de Silvestre, qui après avoir reconnu l'action de son cheval, le laissa aller à sa fantaisie. Voilà l'estat où estoient Silvestre & Cacho, & cet estat se peut sans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainsi toute la nuit sans tenir aucune route certaine; accablez de travail, de sommeil, & tourmentez de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux estoient d'ailleurs abbattus de fatigues, à cause qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient sans relâche, & qu'on ne les avoit debridez que pour repaistre quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute sorte de difficultez. Il y avoit de l'un & de l'autre costé de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils appercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en sautant à l'entour, faisoient

tout retentir de leurs cris. On ne ſçait ſ'ils celebroyent alors quelque feſte , ou ſi c'eſtoit un ſimple regale; mais leurs cris durerent toute la nuit ; & empêcherent qu'ils n'entendiſſent le pas des chevaux , & ne priſſe garde à leurs chiens , qui aboïoient plus fort que de coutume. Car ſ'ils euſſent découvert Silveſtre & Cacho , ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Après que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine , Cacho pria Silveſtre , ou de le tuer , ou de le laiſſer dormir , & luy proteſta qu'il ne pouvoit ny paſſer outre , ny ſe tenir davantage à cheval. Silveſtre luy repliqua bruſquement qu'il dormît donc , puis qu'au milieu du danger qui les menaçoit , il n'avoit pas la force de reſiſter une heure au ſommeil. Que le paſſage du marais n'eſtoit pas loin , & qu'ils ne pouvoient éviter la mort ſ'ils ne paſſoient avant le jour. Cacho ſans écouter ce qu'on luy diſoit , ſe laiſſa tomber à terre comme ſ'il eut eſté mort. Silveſtre prit auſſi-toſt la bride du cheval , & la lance de ſon compagnon ; & en ce moment il ſe répandit une grande obſcurité accompagnée d'une tres-groſſe pluye , qui toutefois n'éveilla point Cacho , tant la force du ſommeil eſt grande. La Pluye ceſſée , le temps ſ'éclaircit , le jour

parut , & Silvestre fut au desespoir de ne s'estre pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade reposoit, il s'estoit peut-estre endormy luy-mesme à cheval. Car il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoy qu'on luy parlast, & qu'il fust mesme en danger d'estre tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eust vû le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa lance, afin de l'éveiller, & luy dit que pour s'estre trop endormy, il leur estoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop ; mais le jour les découvrit, & aussi-tôt on n'entend de costé & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens sortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rassurent par le souvenir du peril où ils venoient d'estre exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvre alors de fleches, mais comme ils vont viste & sont bien armez, ils échapent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant le

bruit que faisoient les Barbares , fut entendu des troupes qui n'estoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelque chose, il se détacha trente Cavaliers , qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la teste ; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire , car encore qu'il connust qu'il estoit mal dans l'esprit de Soto , que ses actions ne seroient pas considérées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois, cela ne le remit point dans les bonnes graces du General , il sembloit au contraire qu'il eust du chagrin de voir tant de vertu en un homme , pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que Tovar abandonnast le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent , lors qu'ils sont persuadés qu'on les a offenzés.

## C H A P I T R E X V.

### *Retour de Silvestre.*

**C**omme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols , ils apperçurent le secours , & se retirèrent de crainte d'estre maltraités. Si bien que Silvestre vint

au Camp où il fut reçu de Moscoso qui ayant  
apris l'ordre du General , fit en diligence  
chercher des vivres , & commanda trente  
Cavaliers pour les escorter. Cependant Sil-  
vestre s'arresta environ trois quarts-d'heure à  
manger un peu de millet & de fromage ; car  
on n'y trouvoit rien autre chose ; & lors que  
tout fust prest il reprit sa route accompagné de  
son escorte , & emmena avec luy deux mulets  
chargez de fromage & de biscuit. Cacho qui  
n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura  
avec Moscoso , qui commanda à ses gens de  
se tenir prests pour partir. Durant cela, Sil-  
vestre & son escorte traversèrent le marais ,  
sans que l'ennemy fist mine de les attaquer ,  
& arriverent à deux heures de nuit , où le  
General les devoit attendre. Mais comme  
ils ne l'y trouverent point , ils en eurent beau-  
coup de déplaisir , & ils se camperent en cet-  
te sorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers  
battoient l'estrade, un pareil nombre veilloit,  
& faisoit repaistre les chevaux tout scelez,  
tandis que les autres prenoient un peu de re-  
pos, afin que chacun travaillast, dormist tour  
à tour , & qu'on ne pust estre surpris de l'en-  
nemy. Si-tôt qu'il fut jour on découvrit la  
route du General dans le marais \* , que l'on  
traversa avant que les Indiens se rendissent

---

\* C'est que le marais estoit sec en quelques endroits.

maistres du passage. Si une fois ils s'en fussent faisis, les Espagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cause qu'ils eussent esté obligez de combattre dans l'eau jusqu'aux aisselles sans pouvoir se retirer, ny attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis qui avoient des bateaux qu'ils menaient fort viste, pouvoient à leur fantaisie tirer de près ou de loin. Neanmoins ils ne se servirent pas de l'occasion, & l'on n'en sçait pas la cause, si ce n'est qu'ils observent des jours heureux pour le combat. Enfin après six lieuës de marche, l'escorte trouva Soto dans des valées pleines de millet, si haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extremement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le General reçût Silvestre avec joye, & lors qu'il aprit de luy les maux qu'il avoit soufferts, il le loua hautement & luy promit de reconnoistre ses services. Il luy dit ensuite qu'il n'estoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus supporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué sur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moscoso avoit passé le marais, sans que l'ennemy si fut opposé, & qu'estant arrivé en trois jours à un autre passage qui estoit de l'autre costé, il avoit mis encores trois

jours à s'en tirer , à cause qu'il estoit long , & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut aussi nouvelle que Moscoso & ses troupes avoient faite de vivres , & il leur envoya du millet , ce qui les réjoüit beaucoup ; après quoy ils se rendirent dans la Province d'Acuera où estoit le General.

---

## C H A P I T R E X V I .

### *Province d'Acuera,*

**L**A Contrée d'Acuera est au Nord , à l'égard de celle d'Urribaracuxi , dont elle est éloignée d'environ vingt lieuës. Mais comme le Cacique d'Acuera s'en estoit fuï à l'arrivée des troupes dans sa Province , on dépescha vers luy quelques prisonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Espagnols qui estoient vaillans , & qui pourroient ruiner ses terres & ses sujets. Que toutefois jusqu'icy ils n'en estoient point venus à cette extremité , à cause que leur dessein estoit seulement de reduire par la douceur les habitans du pays , à l'obeïssance du Roy d'Espagne leur Maistre. Que pour cela ils desiroient luy parler , & l'instruire de l'ordre qu'ils avoient de traitet avec les Caciques.

Acuera répondit que les Espagnols étant déjà entrez dans le pays, il les connoissoit pour des vagabons, qui vivoient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faisoient aucun déplaisir. Qu'avec une nation si detestable, il ne vouloit ny paix, ny commerce; & quelques braves qu'ils se fissent, ils trouveroient des gens qui le feroient autant qu'eux. Que dès à present, il leur declaroit la guerre, sans toutefois en vouloir venir à une bataille; mais qu'il leur dresseroit tant d'embuscades qu'il les déferoit entièrement. Que mesme il avoit commandé qu'on luy apportast chaque semaine deux testes de Chrestiens, moyen leur pour les exterminer d'autant plus facilement qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à l'obeissance qu'ils souhaitoient qu'on rendist à leur Prince, ils devoient sçavoir qu'il estoit de la derniere bassesse, à des gens libres, de se ranger sous une domination estrangere. Que luy & tous ses sujets perdroient plutôt la vie que la liberté; & qu'on ne devoit point attendre d'autre réponse d'un Souverain. Qu'ils fortissent donc en diligence de la contrée. Qu'ils estoient des miserables qui se sacrifioient en faveur d'autrui. Qu'ainsi il les estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne vouloit ny voir leurs ordres, ny les souffrir d'avantage sur ses terres. Le General surpris.

de cette fierté, s'efforça de gagner le Cacique; mais inutilement. L'armée sejourna vingt jours dans la Province, qu'on trouva fort bonne, & l'on y prit des provisions pour passer outre. Durant ce temps-là les Indiens harcelèrent si fort les Espagnols, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuaient. Ils leur coupoient d'abord la teste à moins que l'on ne courust promptement sur eux, & la portoient à leur Cacique. Ils estoient en effet tres-animez. Ils deterroient la nuit les Chrestiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & executoient avec tant de courage les ordres de leur Seigneur, qu'ils luy porterent la teste de dix-huit soldats, sans parler de ceux qu'ils firent perir, & qu'ils blessèrent à coup de fleches. Pour eux, après avoir attaqué ils se sauvoient tres-souvent, si bien que nos gens n'en tuerent qu'environ cinquante.

---

## C H A P I T R E X V I I .

*Entree des Espagnols dans la Province d'Ocaly.*

L'Armée partit d'Acuera, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques Indiens. Elle prit la route vers la Province d'Ocaly,

esloignée de vingt lieuës de l'autre , & marcha au Nord-d'Est. Elle traversa entre les deux contrées un desert d'environ douze lieuës de longueur remply de noyers , de pins & d'arbres inconnus en Espagne ; mais arrangez avec une si égale distance , qu'ils sembloient plantez à plaisir , si bien qu'ils faisoient une agreable forest.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ny de mauvais pas , que dans les autres contrées. Comme ce pays estoit plus haut & plus esloigné de la coste , la mer n'y pouvoit aller , & les autres Province en estant plus proches & plus basses ; la mer y entroit en de certains endroits , tantôt trente , tantôt quarante , cinquante , soixante , & quelquefois cent lieuës. Elle y formoit de grands marais , & rendoit la terre tellement tremblante , qu'il estoit presque impossible de passer dessus. Les Espagnols en effet se sont rencontrez dans des chemins si fascheux , qu'au mesme temps qu'ils mettoient le pied sur la terre , elle trembloit vingt & trente pas aux environs ; toutefois il sembloit qu'un cheval y pust galopper. On n'eust jamais crû que ce n'estoit que de la vase enduree , & qu'il y eust de l'eau & de la bourbe au dessous. Neanmoins quand le dessus venoit à se rompre , les hommes avec les chevaux enfonçoient , & se noyoient sans ressource ,

source, de sorte qu'il y avoit beaucoup à souffrir, lors qu'il falloit passer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Espagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y estoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquerent aussi que plus les contrées estoient loin de la mer, & plus elles estoient peuplées & abondantes en toutes sortes de fruits

Comme les troupes eurent traversé le desert entre les deux Provinces, elles firent sept lieux. Elles rencontrerent sur leur chemin quelques maisons de çà & de là, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly où le Cacique tenoit sa cour. Mais luy & ses vassaux s'estoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly estoit de six cens maisons, où les Espagnols se logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raisins secs, & autres fruits. Le General au mesme temps envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec luy; mais il s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit sortir si-tost, & six jours après il vint à l'armée, où quoy qu'il fut bien reçu, & qu'il eut traité alliance, on ne laissa pas de juger qu'il avoit de mauvais desseins, qu'on dissimula de peur de l'effaroucher. Ce

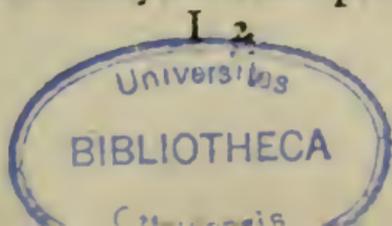
que je vais dire fera connoître qu'on ne le soupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprès d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords escarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut passer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de plusieurs Espagnols, choisirent un jour pour voir l'endroit où l'on dresseroit ce pont. Comme ils le faisoient tracer, quelque cinq ceus Barbares cachez dans des buissons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & se mirent à crier aux Espagnols; lasches voleurs vous souhaitez un pont, mais nous ne vous en bastirons point; & là dessus ils les couvrent de flèches. Ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit estre chastiée. Le Cacique pour s'excuser répondit, qu'aussi-tost que ses sujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Espagnols, ils avoient perdu l'obeissance. Qu'il n'estoit pas en son pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit sans injustice luy imputer leur faute.

Aux cris que faisoient les Barbares, un Levrier nommé Brutus, qu'un Page du General menoit en laisse, s'estant échapé, il se lança dans l'eau. Les Espagnols se mirent à l'ap-

peller , mais cela l'encourageoit à nager , droit aux Indiens qui luy percerent la teste & les épaules de plus de cinquante flèches. Il passa pourtant à l'autre rive , & tomba mort à la sortie de l'eau. Les Chrestiens en furent sensiblement touchez , parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service , comme je vay raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes , leurs armes , & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui scût leur dessein , & qu'ils estoient des plus remarquables de leur Province , les reçût avec civilité , il leur fit quelques presens , & commanda de les regaler dans une chambre a part. Comme ils eurent bien mangé , & qu'ils ne se virent observez de personne , ils s'enfuirent avec une telle viffesse , que les Espagnols desesperans de les attraper , ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus , il se met aux trouffes des Indiens qui fuyoient à la file , & après les avoir atteint , il en passe trois sans les attaquer , & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celuy qui suivoit , il le terrasse , & en fait autant aux autres , lors qu'ils furent près de luy ; si bien que les tenant tous en un mesme endroit , il se lançoit sur le premier qui



faisoit mine de se relever, & l'arrestoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent qui s'en saisirent, & les remenerent au camp. On les separe aussitost, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils répondirent qu'ils ne s'en estoient fuïs que dans la creance que ce leur seroit une chose glorieuse parmy ceux de leur Nation, de s'estre ainsi tirez des mains des Chrestiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols estoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frappa de son arc un Espagnol. Qu'ensuite l'Indien se jetta dans l'eau avec les autres Barbares, & que Brutus qui vit cela le poursuivit, s'attacha à luy, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conquête du nouveau monde les levriers ont fait des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Isle de Porto-Rico, qu'à cause de luy les Espagnols donnerent à son maistre la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnust de cinq cens escus d'or, celui à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendus dans la découverte de la mer pacifique.

## C H A P I T R E X V I I I .

*Province de Vitachuco.*

**S**Oto qui voyoit que le Cacicque demeu-  
roit inutilement au Camp, luy dit qu'il  
craignoit que s'il y estoit d'avantage, ses  
vassaux ne se revoltassent tout à fait ; ou que  
croyant qu'on le retinst prisonnier, ils ne  
s'irritassent de plus en plus. Qu'il le prioit de  
s'en retourner ; & que lors qu'il voudroit le  
venir revoir, il luy feroit toujourns beaucoup  
d'honneur. Ocaly répondit qu'il souhaitoit  
seulement d'aller vers ses sujets, pour les  
porter à se soumettre au General, & que s'il  
ne pouvoit les y obliger, il ne laisseroit pas  
de revenir témoigner son affection à toute  
l'Armée. Là-dessus il s'en alla & ne tint au-  
cunes de ses promesses. Ensuite par le moyen  
d'un Ingenieur de Génes nommé François,  
les Espagnols firent un pont de poutres avec  
des madriers \* en travers attachés avec des  
cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas,  
ils vinrent si bien à bout de leur dessein, que  
les hommes & les chevaux passerent fort à

\* Planches de bois de chênes fort épaisses.

leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le General commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en attraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieues d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent estoit dépeuplé, mais agreable, uny, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit tres fertile.

L'Armée fit huit lieues en deux jours, & au troisieme après avoir marché jusqu'à midy, Soto s'avança avec cens Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé qui estoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit près de deux cens lieues, & estoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui estoit l'ainé portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette estendue de pays, il en possedoit cinq, le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville, dont il estoit Seigneur, en avoit deux. On ne sçait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés estoient les seuls heritiers. Mais peut-estre que ces parties avoient esté jointes par quelque mariage, & depuis divisées

entre les enfans ; ou que des parens qui estoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres , à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils , afin de conserver la memoire de leurs bien-faiteurs. Tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme , & puissant mesme sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La ville d'Ochilé estoit de cinquante maisons fortifiées pour resister à leurs voisins ; car la pluspart des contrées de la Floride, sont toutes ennemis les unes des autres. Le General entra par surprise dans Ochilé , faisant sonner les trompettes & battre les tambours pour estonner les Indiens. Plusieurs en effet tout effrayez d'un bruit si peu attendu , abandonnoient leur demeure dans la pensée de se sauver , & tomboient entre les mains des Espagnols , qui après avoir fait quelques prisonniers , attaquèrent le logis du Cacique. C'étoit une maison assez belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de six vingt pas de long , sur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & plusieurs chambres à l'entour où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique qui avoit des ennemis sur les bras estoit dans cette maison avec des gens de guerre , auxquels se joignirent promptement la pluspart de ses vassaux , lors qu'ils virent

les Espagnols maistres de leur Ville. Aussi-tôt ils prennent tous les armes & se mettent en estat de se deffendre, mais inutilement. On avoit déjà gagné les portes, & l'on taschoit de les obliger à se rendre, tantost les menaçant de les brusler, & tantost leur promettant de bons traitemens. Neanmoins le Cacique demeura ferme, jusqu'à ce qu'on luy eut amené plusieurs de ses sujets qui avoient esté pris. Ils l'assurerent qu'il y avoit tant d'Espagnols, qu'il ne devoit pas songer à leur resister. Que jusqu'icy il n'avoient mal-traitté personne, & qu'il feroit prudemment de se fier à leurs promesses. Le Cacique se laissa persuader, & fut reçû civilement de Soto qui le retint, & donna la liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre costé de la ville, une vallée remplie de plusieurs maisons fort habitées, & à quelque distance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle seureté pour luy à passer la nuit à Ochilé, parce que si les Barbares de la contrée venoient se joindre avec leurs voisins, ils luy enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ses troupes qui estoient à trois lieuës de là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur tristesse se changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec luy Ochilé, accompagné de ses domestiques

& de plusieurs soldats Indiens , qui suivoient volontairement sa fortune.

---

## C H A P I T R E X I X.

*Le Frere d'Ochilé vient au Camp , & envoie vers Vitachuco.*

**L**E lendemain que Soto eut rejoint ses troupes , elles entrèrent en bataille dans le pays d'Ochilé , les tambours & les trompettes à leur teste , qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée , le General pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc sçavoir à ses freres , que les Chrestiens estoient entrés sur leurs terres. Qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples. Que lors qu'on les recevoit , ils ne faisoient nul dégât , & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister , sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à fang , & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit , qu'il remercioit Ochilé de son avis , qu'il desiroit voir & connoistre les Espagnols. Que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp , à cause qu'il souhaitoit de se mettre en estat de paroistre.

Mais qu'il pouvoit toujours les affermer de son obeissance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils luy offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours après à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salua civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut esté depuis long-temps parmy eux. Les Espagnols de leur costé le reçurent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs interests, & ne souffroient point qu'il se fît le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui estoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on luy avoit envoyez. Ses deux freres à la persuasion de Soto, luy dépécherent d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que luy offroient les Espagnols. Qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pust battre. Qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & estoient les veritables fils du Soleil & de la Lune. Qu'en un mot ils montoient certaines bestes \* si vistes qu'on ne leur pouvoit échapper. Qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur

---

\* Ce sont des Chevaux.

qui le menaçoit , & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement , qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchast de la fierté de ses paroles. Mais comme l'on ne s'en est pû souvenir , je rapporteray seulement la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs envoyez de leurs dire , que leur conduite estoit de jeunes gens, qui n'avoient ny jugement , ny experience. Qu'ils donnoient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires. Que les Espagnols n'estoient ny les fils du Soleil , ny si vaillans qu'ils se le persuadoient. Que ses freres estoient des lâches de se mettre entre leurs mains. Que depuis qu'ils avoient preferé la servitude à la liberté ils parloient en esclaves , & louïoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris. Qu'ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la mesme nation que l'on avoit vûs dans le pays. Que c'estoient tous des traistres , des meurtriers , des voleurs , enfin des enfans du diable. Qu'ils enlevoient les femmes , ravissoient les biens , s'emparoit des contrées habitables , & le maintenoient lâchement par le travail d'autrui. Que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit , ils n'eussent point abandonné leur

pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé , & ne se feroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes. Qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entraissent point sur ses terres ; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais. Qu'ils y perdroient tous , & qu'il les feroit cruellement bruler.

Après cette réponse , Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il y en venoit tantost deux & tantost quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premières. Car ce Barbare pensoit estonner nos gens par les différentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois , que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province, il commanderoit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marcheroient , de se joindre & de les écraser ; aux vents de déraciner les forests par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec, & de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux , les herbes , les arbres , & l'air même , que ny les hommes , ny les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort. Et qu'ainsi les Espagnols serviroient d'exemple à ceux  
qui

qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces rêveries qui marquoient assez le caractère de Vitachuco, obligerent les Chrestiens à se mocquer de luy. Cependant elles ne laisserent pas de les arrester huit jours dans le pays des deux freres qui les regaloient, & leur témoignoient à l'envy la passion qu'ils avoient de les servir. Mais comme ceux qu'ils avoient envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolerent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au General, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la présence de ses freres qui luy disoient, que les troupes s'avançoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine. Qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure il ne s'estoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de merite. Qu'ensuy, puis qu'il en estoit persuadé il recevoit avec joye leur alliance; mais qu'au paravant il souhaitoit de sçavoir combien ils demeureroient sur les ter-

res, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en sortiroient. Les deux freres, dépêcherent promptement au camp pour faire sçavoir cette réponse. Si-tost que le General la sçût, il les pria d'asseurer leur aîné, que les troupes, ne sejourneroient dans sa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Espagnols ne desiroient que l'honneur de son amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choses en abondance.

## C H A P I T R E X X.

### *Arrivée de Vitachuco.*

**V**Itachuco fut content de la réponse du General; de sorte que pour cacher plus adroitement son dessein, il asseuroit qu'il sentoit augmenter en luy le desir de voir les Espagnols. Il commanda donc aux principaux de sa Province, de se tenir prests pour aller au Camp, d'amasser des vivres avec les choses necessaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honorablement les Chrestiens. Ensuite il partit accompagné de ses freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais après deux

lieuës de marche il rencontra Soto, qui s'estoit avancé pour le recevoir, & il luy rendit ses civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le supplia aussi de pardonner ce que la passion l'avoit obligé de dire contre les Espagnols. Qu'il avoit esté mal-informé de leur conduite. Qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur estoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offense qu'il avoit commise, il reconnoissoit le General pour son Seigneur, & que ses sujets estoient prests de luy obeir aveuglement. A ces mots Soto l'embrassa, & luy repartit qu'il ne se souvenoit plus de tout ce qui s'estoit passé. Qu'il ne songeoit qu'à la faveur qu'il luy faisoit de l'aymer, & qu'en reconnoissance de cette grace, il desiroit de luy rendre toutes sortes de services. Le Mestre de camp & les Capitaines vinrent ensuite le saluer, & se réjouir de sa venuë, & après quelques complimens de part & d'autre; les troupes entrerent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelque deux cens grandes maisons bien fermées, & quelques autres plus petites qui composoient les Faux-bourgs. L'armée se logea dans les maisons les plus fortes. Les Caciques & le General avec ses gardes, & son train prirent pour eux le logis du Seigneur où lors qu'ils eurent demeuré trois jours ensemble &

fait bonne chere , les deux freres demanderent permission de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques presens ; si bien qu'ils se retirerent tres-satisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Espagnols, afin qu'ils se tinssent moins sur leurs gardes ; & qu'il pust mieux faire réüssir ce qu'il meditoit contre eux. Ce dessein le préoccupoit tellement qu'il en estoit aveuglé. De sorte qu'au lieu de prendre conseil de ses fidelles amis , il les fuyoit , & ne communiquoit sa pensée qu'à des personnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui se fient trop à eux-mesmes , & qui aussi ne manquent presque jamais de s'attirer la peine que merite leur imprudence.

Enfin , Vitachuco qui ne pouvoit plus resister à la passion de perdre les troupes ; assembla cinq jours après le départ de ses freres , quatre Indiens qui servoient de truchemens au General. Il leur découvrit qu'il avoit resolu de faire main basse sur les Espagnols , qu'il luy estoit fort facile d'en venir à bout. Qu'ils se reposoient sur son amitié , & ne se desioient point d'aucune chose. Qu'il avoit assemblé plus de dix mille de ses sujets , tous gens de main & d'execution. Et qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la forest voisine , d'entrer dans la ville chargé de bois

& de provisions ; & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis , afin que ne se doutant de rien , il ne fussent point sur leur garde. Il adjoustoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille. Qu'il prieroit le General de les venir voir. Qu'après il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de luy rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon , quand ils en verroient une occasion favorable. Que cependant les autres feroient sur les Espagnols , qui surpris d'une action si hardie n'auroient ny le temps de se rasseurer , ny de se mettre en estat de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déjà reüissi , il continuoit qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains , tous les supplices dont il les avoit menacez , & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures. Qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisast pour les tourmenter.

Après que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de luy dire leur avis , avec deffense de découvrir son secret , & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance , il leur donneroit des charges considerables, & des femmes tres-riches , s'ils vouloient demeurer sur ses terres ; sinon qu'il

les feroit escorter jusques dans leur contrée , & les combleroit de faveurs. Qu'ils considérassent que les Espagnols les tenoient comme des esclaves. Qu'ils les traîneroient en des regions si éloignées , qu'ils devoient perdre toute esperance de revoir leur patrie: Que non seulement ils leur faisoient tort, mais à tout le pays. Qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir la liberté ; les biens , leurs femmes , & leurs enfans , & de les charger tous les jours de quelque nouvel impost. Qu'il falloit donc s'opposer courageusement à leur tyrannie. Qu'enfin , puisque ses desseins ne regardoient que la gloire & l'intérêt des peuples , il les supplioit par tout ce qu'ils avoient de plus cher , de l'ayder de leur conseil.

Les truchemens répondirent , que son entreprise estoit haute & digne d'un grand cœur. Que ses mesures paroissoient bien prises. Qu'infaliblement il ne feroit point trompé dans son esperance. Que le pays luy devoit sa conservation , & les peuples l'honneur, les biens & la vie. Que dans cette vûë ils luy juroient de ne point divulguer son secret , & d'exécuter aveuglement ses ordres. Qu'en un mot , puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réussir une action si glorieuse , ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriser.

## C H A P I T R E X X I .

*Suite de l'entreprise de Vitachuco.*

**V**itachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-cy esperoient d'estre bientost libres , élevez aux honneurs , & mariez avec des femmes tres-riches , & Vitachuco s'imaginoit qu'il estoit glorieusement venu à bout de ses desseins. Que ses voisins l'adoreroient , & que tous les peuples du pays le reconnoistroient pour leur Libérateur. Il pensoit mesme oïr les loüanges qu'on luy devoit donner en faveur d'une action si illustre , & voir les femmes avec les enfans , danser & chanter devant luy selon la coûtume du país , des chansons , qui publioient sa valeur & l'heureux succez de son entreprise. Enflé de ces vaines imaginations , il fit venir ses Capitaines , non pas pour prendre leur avis sur quoy que ce fust ; mais pour leur faire executer ses ordres. Il leur dit qu'il alloit estre couronné d'une gloire immortelle , Que mesme il en jouïssoit déjà par avance ; mais qu'il dépendoit de leur courage de le combler d'honneur. Qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrestiens , &

d'en faire un carnage tel qu'il se l'estoit imaginé. Ses Capitaines luy repartirent, qu'ils avoient tant de respect pour luy, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils luy obéiroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse, les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens à qui Vitachuco s'étoit découvert, considerant que son entreprise ne pouvoit réussir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'esperance d'estre recompensez, ils crurent que leur interest particulier les obligeoit de violer leur foy. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel il declarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au General qui assemblea aussi-tost son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une negligence apparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut mesme que pour s'asseurer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit resolu de se servir pour prendre le General. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprès du General, lors qu'à la priere de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut tou-

jour à l'erte, pour observer finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout se devoit executer, le Cacique pria Soto de venir voir ses sujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille. Que sa presence les obligeroit à bien faire. Qu'il verroit leur nombre avec leur adresse, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto dissimuloit & feignoit de ne se pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens sous les armes, & que pour rendre la revue plus belle, & contribuer à leur satisfaction, il feroit sortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole, afin que les uns & les autres fissent l'exercice, & s'escarmouchassent par plaisir. Vitachuco ne souhaitoit pas qu'on luy fist tant d'honneur, mais sa passion le préoccupoit si fort qu'il consentit à tout. Il se reposoit sur la valeur de ses sujets & croyoit que sans peine il viendrait à bout de son entreprise.

## C H A P I T R E XXII.

### *Déroute des Indiens.*

**L**ors que de part & d'autre les troupes furent sous les armes, la Cavalerie &

L'Infanterie Espagnole sortirent en ordre de bataille , & le General marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit près de la ville une grande plaine qui aboutissoit d'un costé à une forest, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais estoit une espece d'étang , dont le fond estoit tres-bon ; mais l'eau si profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le second estoit large de trois quarts de lieuës , & long à perte de veuë. Les Indiens se vinrent camper entre cette forest & ces marais ; il avoient ces eaux à la droite , & le bois à la gauche. Il estoient prests de dix mille, tous gens d'elite & fort lestes , avec des plumes disposées de telle façon sur leur teste , qu'ils en paroissoient plus grands que d'ordinaire. Estant campez , il cachent leurs armes sous terre , pour faire voir qu'ils n'ont aucun mauvais dessein , & forme un tres beau bataillon en Croissant. Là ils attendent leur Seigneur , & le General qui venoient dans la resolution de se saisir l'un de l'autre , accompagné chacun de douze personnes. L'Infanterie Espagnole marchoit du costé de la forest , & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du General , qui ne fut plustost arrivé , où Vitachuco le devoit faire prendre , qu'il le prevint & fit tirer un coup de mousquet qui estoit le signal , Les douze Espa-

gnols se faisoient incontinent du Cacique, les Indiens tâchent à le sauver ; mais leurs efforts ne réussirent pas.

Le General qui estoit armé sous ses habits, avoit commandé qu'on luy tint prests d'eux de ses meilleurs chevaux. De sorte qu'après la prise du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'estoit sa coustume d'encourager les autres par son exemple, & d'aller premier teste baissée dans le danger. Car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut gagné au peril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales ; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçurent courageusement, & l'empêcherent de rompre leur bataillon. Au mesme temps qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur luy, & percerent Azeituno de huit flèches. Ce cheval tomba mort ; car c'estoit à quoy ils visoient principalement, & mesme dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si près le

General, qu'elle le secourut avant qu'il fust blessé. Mais *Vinta* qui estoit un de ses Pages, voyant que le Cheval de son Maistre estoit tué, il met pied à terre & luy donne le sien. Le General se lance aussi-tost sur les Barbares, qui sans piques ne purent resister à 300. chevaux, & se mirent tous à fuir, eux qui s'estoient vantez d'exterminer tous les Espagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens sur les dix heures du matin se sauverent les uns dans les bois & les autres dans l'estang. Ceux de l'arriere garde se répandirent par la plaine; c'est pourquoy on en tua plus de trois cens, & l'on fit plusieurs prisonniers. Neanmoins, ceux de l'avant-garde qui estoient les plus vaillans furent encore plus mal-traitez. Car fuyant après avoir soutenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ny le bois ny le marais, qui estoient les meilleures retraites; si bien que plus de neuf cens se jetterent dans l'estang. Cependant les Espagnols poursuivirent les autres jusqu'à la forest, mais inutilement, & ils revinrent sur leur pas à l'estang harceler le reste de la journée les Barbares qui s'y estoient sauvez. Ils leur tiroient tantost des fléches, & tantost des coups de mousquets, pour les obliger seule-  
ment

ment à se rendre : car puis qu'ils ne pouvoient échaper , nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur costé se deffendirent vaillamment , & épuiserent sur les Espagnols toutes leurs flèches. Mais comme ils n'avoient pas pied , il y en avoit plusieurs qui nageoient trois ou quatre de front , serrez l'un contre l'autre , & qui portoient sur leurs dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de flèches. Ils se battirent de la sorte tout le jour , sans qu'aucun se voulût rendre. La nuit venuë , nos gens investirent l'estang. Les Cavaliers se poserent deux à deux d'espace en espace , & les fantassins six à six , à fort peu de distance des uns des autres; de crainte qu'à la faveur de l'obscurité ils ne leur échapassent. Et lors qu'ils les entendoient approcher du bord , outre qu'ils leur promettoient toutes sortes de bons traitemens , ils les menaçoient & tiroient sur eux pour les faire reculer , & les fatiguant à force de nager, les contraindre de se rendre promptement.

---

## C H A P I T R E X X I I I .

*Resolution des Indiens , & leur sortie  
de l'estang.*

**O**N fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens , qui sans avoir au-

cune esperance de secours témoignoient vouloir plutôt mourir que de se rendre. Toutefois à la persuasion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à sortir de l'estang à la file; mais si lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, se rendirent en plus grand nombre. Ils venoient néanmoins si à contre-cœur, que la plupart estant sur le bord, se rejettoient dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'extrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs qui nagerent vingt-quatre heures. Et le lendemain que le jour estoit déjà un peu avancé, environ deux cens se rendirent; mais si enfliez de l'eau qu'ils avoient avallée, si accablez de faim, de fatigue, & de sommeil, qu'ils estoient à demy-morts. Enfin les autres sortiront à la reserve de sept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans leau, si avant le soir le General n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jettent donc dans l'estang, & les prennent par la jambe, par le bras, & par les cheveux, & les menent à bord. Mais les pauvres Indiens faisoient pitié, estendus sur le sable, plus morts que vifs; & dans un estat où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens tou-

chés de compassion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les secoururent, & furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Ensuite lors qu'on les vit un peu remis, le General les fit appeller; & sous pretexte d'estre en colere, il leur demanda pourquoy dans le déplorable estat où ils s'estoient vûs, ils n'avoient pas suivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit. Mais qu'en reconnoissance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ses troupes & de l'estime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient este obligez de montrer qu'ils n'estoient pas entierement indignes de ses graces, & qu'il ne s'estoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs personnes. Qu'outre cela ils avoient voulu laisser à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage; & instruire par leur valeur tous les autres Capitaines. Qu'ils estoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compassion qu'on avoit eüe pour eux estoit cruelle à leur honneur. Que toutefois ils ne laissoient pas d'avoir beaucoup de ressentiment du bien qu'on avoit pretendu leur faire: mais que l'on augmenteroit les graces

qu'ils avoient reçûës , si on leur ostoit la vie. Que n'estant point morts pour le service de Vitachuco , ils n'oseroient jamais paroistre ny dans le monde , ny devant luy.

Le General qui admiroit cette réponse , se tourna vers les autres Indiens , qui estoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contrains de demeurer avec tant d'opiniastreté dans l'eau , eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils luy répondirent qui n'estoient sortis de leurs maisons , ny dans la vûë de ruiner ses troupes , ny dans l'esperance de faire butin , ny de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses ; mais pour acquerir de la reputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrestiens. Qu'on leur avoit toûjours enseigné , que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles, estoit grande & solide. Qu'à cette consideration ils s'estoient exposez au danger où il les avoit vûs ; & dont il les avoit si genereusement tirez , qu'aujourd'huy ils se sacrifieroient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'estant declarée pour luy , & leur ayant ravy une victoire qui les eut comblez d'honneur ; ils s'estoient vûs dans le triste estat , où sont ordinairement les vaincus. Que toutefois ils avoient appris que

s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables ; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne merite pas moins de loüange que celuy qui se gouverne sagement dans la victoire. Qu'ainfi il ne se falloit pas estonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroistre autant de cœur que les Capitaines. Ils souûtenoient au contraire qu'ils estoient plus obligez qu'eux à combattre vaillamment ; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts employs que ces officiers. Que dans cette veüë ils avoient pretendu de faire voir qu'ils pretendoient succeder à leurs peres ; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de generosité qu'ils leur avoient donnez. Que mesme ils leur avoient voulu montrer qu'ils estoient dignes d'estre leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse. Qu'enfin si ces considerations les pouvoient excuser auprès de luy, ils imploroient sa clemence ; sinon qu'ils luy presentoient leur teste, & qu'il estoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes Seigneurs, tira des larmes de la pluspart des Espagnols qui estoient presens. Le General mesme sentit de la pitié en leur faveur, & les embrassant

il leur dit qu'il jugeoit de leur naissance par leurs actions. Que les hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroître, meritoient de commander aux autres hommes. Que pour cette raison il avoit une joye particuliere de leur avoir conservé la vie; mais qu'ils ne s'affligeassent point, & que le comble de sa satisfaction estoit de les mettre en liberté. Le General en effet après les avoir retenus seulement deux ou trois jours pour leur témoigner son affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domestiques qui estoient prisonniers, il leur donna diverses presens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens après beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contens du General, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines prisonniers. Il leur dit que leur conduite estoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes. Qu'une telle trahison devoit estre punie de mort, afin que leur exemple empêchast les autres Indiens de la Province de se soulever. Que néanmoins pour montrer qu'il preferoit la paix a la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'af-

fection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrestiens ; parce qu'infaliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, il tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revinst manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçûe contre les Espagnols. De forte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin luy-mesme avec la pluspart de ses sujets.

---

## C H A P I T R E   X X I V .

### *Mort de Vitachuco.*

**L**Es Indiens qui sortirent de l'estang, furent faits prisonniers & distribuez pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le General l'ordonna de la sorte pour chastier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit resolu qu'au ser-

tir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté. Mais le Cacique qui ne sçavoit pas ce dessein, & qui voyoit ses sujets esclaves, medita de nouveaux moyens de perdre les Espagnols. Il se flatta que les neuf cens prisonniers qui estoient les plus courageux de ses troupes executeroient seuls ce qu'ils n'avoient pu faire tous ensemble. Qu'estant en aussi grand nombre que les Chrestiens, ils tueroient chacun leur Maistre, & que prenant l'heure du dîner son dessein réussiroit d'autant plus infalliblement, que les Espagnols ne se douteroient de rien. Cette entreprise qui meritoit d'estre conduite avec beaucoup de prudence, fut précipitée; & il crut que ses sujets avec leurs bras seulement déferoient ses ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on luy avoit laissez pour son service particulier, d'avertir de sa resolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement sçavoir aux autres, & de se tenir prests dans trois jours sur le midy, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire aussi qu'à la mesme heure il osteroit la vie au Commandant, & que pour signal il feroit un cry si haut, quand il seroit aux prises avec luy, que toute la ville l'entendrait. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le mesme jour que Soto oubliant son crime, le fit manger à

fa table. Mais c'est ordinairement de la sorte que les traistres & les ingrats reconnoissent les faveurs qu'on leur fait.

Les sujets du Barbare avertis de cette seconde entreprise, virent clairement qu'elle ne seroit pas plus heureuse que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous. Car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de veneration pour leur Prince, qu'ils le considerent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le desirent, ils se jettent aussi librement dans le feu que dans l'eau, & sans considerer le danger où ils se mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obeïssance qu'ils leur ont vouëe.

Enfin, sept jour après la premiere déroute des Indiens, lors que le General & le Cacique eurent achevé le disner, le Barbare se plie tout le corps, se tourne de costé & d'autre, ferme les poings, estend & retire ses bras jusqu'à les renverser sur les épaules, & les secouë avec tant de violence, que ses os en craquerent; coustume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une chose où il faut de la vigueur. Ensuite il se leve sur ses pieds avec une fierté qui ne scauroit s'imaginer, il se serre contre le General, luy passe le bras gauche autour du cou, & luy applique de

la main droite un si rude coup de poing sur le visage qu'il le jette par terre, se laisse tomber dessus, & fait un si haut cry, qu'on l'entend d'un grand quart de lieuë. Les Officiers qui s'estoient rencontrés au disner, voyant l'insolence du Barbare le percerent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blasphème dans la bouche, à cause qu'il n'estoit pas venu à bout de son entreprise. Mais sans les Officiers il eut achevé le General par un autre coup. Car celuy qu'il luy avoit donné estoit déjà si grand, qu'il demeura demy-heure qu'il ne revinst point à luy. Le sang luy couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut mesme des dents rompuës, & les autres si mal-traités qu'il fut vingt jours sans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, son nez & son visage s'enflerent si fort, qu'il fallut les couvrir d'emplastres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare estoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuste, la taille belle, & l'air sombre, fier, & cruel tout ensemble.

---

## C H A P I T R E XXV.

*Suite de la mort de Vitachuco.*

**L**E cry de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Espagnol qu'il servoit, &

tâcha de le tuër, les uns avec les tisons du feu, & les autres avec tout ce qu'ils rencontroient; parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Neanmoins ils ne laisserent pas de faire un fort grand desordre, les uns frapperent les Espagnols au visage, & les autres à la teste; tantôt avec des marmites où cuisoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantost avec des pots & des assiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tisons, qu'avec tout le reste. Comme la plus part en avoient, ils mal-traiterent plusieurs de nos gens. Les uns eurent le bras cassé, les autres les paupieres brûlées, le visage defiguré & le nez écrasé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un estant jetté par terre d'un coup de tison, il vint trois Barbares qui le chargerent si cruellement qu'ils luy firent sauter la cervelle. Il arriva aussi dans ce desordre, qu'après qu'un Indien eust battu un Espagnol à coups de bastons, & luy eust cassé les dents à coups de poings, il se sauva de quelques-uns de nos gens qui fondoient sur luy, monta à une chambre qui donnoit sur une cour, prit une lance qui estoit contre la muraille, & deffendit avec tant de courage la porte, que personne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui estoit parent du General, & qui se mit à

tirer de la cour avec une arbaleste. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemy, il se plaça au droit de la porte, & résolu de vendre chèrement sa vie, il jeta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épau.e du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demy-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemy à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répand, que le General avoit esté mal-traité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irrités de plus en plus, & principalement ceux qui avoient esté bleffez, se vengent sur les Barbares qu'ils rencontrent. Il se trouva néanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avoüer qu'ils eussent esté battus, crurent qu'il estoit indigne d'eux d'oster la vie à des esclaves. C'est pourquoy ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens mêmes qui les servoient dans l'armée, & les mirent pour la pluspart entre les mains des Archers de la garde du General, qui les perçoient à coup de pertuisanne au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna qui ne voulut pas faire mourir luy-même son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage

le

le saisit , qu'il prend d'une main son maistre par le cou , & de l'autre par dessous la cuisse , il le souleve , luy met la teste en bas , & le laisse si rudement tomber qu'il l'estourdit. Il luy monte incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de furie qu'il l'eust crevé , si quelque cinquante Espagnols l'épée à la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'estonne point , & il les reçoit si courageusement , qu'il fut long-temps sans estre ny pris ny blessé. Il attrape l'épée de Saldagna , en fait le moulinet , & écarte ses ennemis de telle sorte , que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voilà une partie des desordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le General , & sans doute ils auroient esté plus grands , si la plûpart des Indiens n'eussent esté enchainez. Ainsi il y eut peu d'Espagnols de tuez , mais plusieurs de blesez. Quant aux Indiens , parce qu'ils estoient braves , qu'ils attaquèrent & se deffendirent avec vigueur ; il en mourut plus de neuf cens qui estoient la fleur des sujets de Vitachuco , que ce Barbare precipita malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retiréz de l'estang , & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les temeraires perdent les sages qui les

croient, ou qui executent leurs ordes.

## C H A P I T R E   X X V I .

### *Province d'Offachilé*

**A** Prés la deffaite des Prisonniers , le General demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco , à se faire panser luy & les autres blesez , & le cinquième il prit la route d'Offachilé. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée , & camperent sur le bord d'un grand fleuve , qui separe la Province d'Offachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'estoit pas gayable , il fallut dresser un pont. Les Espagnols amasserent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre , lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour deffendre le passage. Si bien qu'on l'abandonna , & l'on fit six grands traîneaux de plusieurs pieces de bois ; sur lesquels passerent cent fuseliers & arbalestriers , avec cinquante Cavaliers qui portoient les selles de leurs chevaux. Ensuite Soto commanda de faire traverser cinquante chevaux à la nage , avec ordre de les seller sitôt qu'ils feroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine , & les

Indiens quittant leur poste donnerent le temps de dresser un pont, qui fut fait en un jour & demy. Les troupes passerent dessus, après elles trouverent des terres semées de gros millet, & d'autres sortes de legumes, & commencerent à voir des maisons qui estoient de çà & de là dans la campagne, & qui alloient à quatre lieuës de là jusqu'à la Capitale. Cette place estoit composée de deux cens feux, & s'appelloit Offachilé du nom du Cacique qui y demeuroit. De la ville de Vitachuco à celle-là, il y a dix lieuës de plaine fort agreable.

Les Indiens d'abord n'avoient ose faire teste aux Espagnols; mais lors qu'ils les virent dans les terres ensemencées, ils retournerent sur eux, & se cachant derriere les millets, ils leur tirerent quantite de flèches, & tâcherent à les mettre en déroute. Ils en biesserent aulli plusieurs; mais les Chrestiens irritez de se voir attaquez, les pousterent, en firent quelques-uns prisonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les battirent quatre lieuës durant.

Comme les Espagnols trouverent la Capitale d'Offachilé abandonnée, & que le Cacique avec tous ses gens s'estoit sauvé; le General luy dépécha des Indiens de ses sujets, pour le prier de faire amitié avec les Chrestiens. Mais il ne fit aucune réponse, &

mesme ceux qu'on luy avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui sejournerent deux jours dans le pays, se mirent en embuscade, attraperent plusieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons services, & qui estant pris leur témoignèrent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'aversion. Voilà ce qui arriva de plus considerable dans la Province d'Ossachilé.

---

## C H A P I T R E XXVII.

*De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces.*

**L**A ville & la maison du Cacique Ossachilé, sont semblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'est pourquoy sans faire une description particuliere de cette place & de cette maison, il semble à propos de donner seulement une idee generale de toutes les Capitales, & de toutes les maisons des Seigneurs du pays. Je diray donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes sur des endroits élevez; mais à cause que dans la Floride, il se rencontre rarement de ces sortes de lieux, où l'on puisse trouver les

commoditez nécessaires pour bastir , ils élevent eux-mêmes des éminences en cette manière. ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre , qu'ils élevent en une espee de plate-forme haute de deux ou trois piques , & dont le dessus est capable de tenir dix ou douze , quinze ou vingt maisons pour loger le Cacique , avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent après au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire , & autour de cette place les plus considerables bastissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la mesme sorte ; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas , chacun de 15. ou vingt pieds de large , & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre , & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, qu'ils assemblent & qu'ils esquarent, afin que l'ouvrage soit plus uny. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds des uns des autres ; de sorte que les chevaux les montent & les descendent sans peine. Du reste , à la reserve des escaliers , les Indiens escarpent les autres costez de la plate-forme ; aussi l'on n'y

peut monter, & le logis du Seigneur est assez fort.

---

## C H A P I T R E XXVIII.

*L'Auteur prévient quelques difficultez.*

**A**vant que de passer outre, il est à propos de prevenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ay raportées. Que mesme on croit communément, que ces peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre. Qu'ainsi, ou que j'ay particulièrement eu dessein de louer les Indiens, parmy lesquels j'ay pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroistre de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les Indiens ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sçauroient se gouverner dans les affaires importantes, est mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acoſta \* Auteur tres-digne de foy. D'ailleurs je n'avance rien que sur le ra-

---

\* V. l'Histoire des Indes, l. 7. c. 11.

port d'un témoin oculaire & exact, qui revit avec soin sa relation, qui y adjousta ce qu'il avoit oublié, & retrancha les choses dont il n'avoit pas vû toutes les particularitez; si bien que le copiant seulement, je puis assurez que dans cette histoire, il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemy des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je loue avec passion ceux de mon pays, c'est une erreur. Car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent icy en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacité sur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes durant ma jeunesse; les lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnay à cette exercice avec quelques-uns de mes compagnons, qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de tres-bons hommes de cheval. Mais depuis, comme les choses ont changé de face, les lettres fleurissent aujourd huy dans les Indes, & les Jesuites y ont établi tant de Colleges, que l'on s'y passe facilement des Universitez d'Espagne.

Du reste, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne soit veritablement arri-

vé. Je diray que parlant un jour des réponses pleines de bon sens, que les Indiens avoient faites au General ; je temoignay à celuy qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit, qu'il importoit de défabufer le monde touchant les peuples des Indes Occidentales ; & que je sçavois moy-mesme, qu'il y avoit dans ces pays, des personnes d'un jugement solide, & d'un excellent esprit, qui se conduisoient sagement dans la guerre & dans la paix, & qui raisoient tres-bien sur toutes sortes d'affaires. Que je pouvois donc écrire hardiment les choses dont il m'avoit assuré ; & que quand je parlerois avec autant d'eloquence que les Orateurs les plus fameux ; mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ny la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois sans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaisance leur valeur à la posterité. Mon auteur me répondit ces choses-là ; & je les raporte pour faire connoistre aux honnestes gens, que jusqu'icy j'ay écrit avec beaucoup de sincerité, & que dans la suite de cette histoire, je n'avanceray rien que de veritable.



# HISTOIRE

## DE LA

# FLORIDE.

### LIVRE III.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les  
Indiens dans la Province d'Apalaché.

---

### CHAPITRE I.

*Arrivée des Troupes en Apalaché.*



UR l'assurance qu'eurent les  
Espagnols, qu'ils n'estoient pas  
loin de la Province d'Apalaché,  
dont on leur avoit conté tant  
de merveilles ; que la terre en  
estoit admirable pour sa fertilité & le peuple  
tres-vaillant ; ils supplierent le General de les  
mener en quartier d'hiver dans cette contrée ;

ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalaché, & après avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatrième sur le midy près d'un marais large d'une demy-lieuë, & long à perte de vûë. Il estoit outre cela bordé des deux costez d'une forest, où les ronces & les buissons se joignant aux troncs des grands arbres, en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin si estroit, que deux hommes avoient de la peine à y passer de front. Avant que d'y arriver, les troupes se camperent dans une plaine; mais comme il estoit de bonne heure, le General commanda deux cens fantassins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoistre le passage. Il ordonna aussi à douze excellens nageurs de sonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pust exposer le lendemain avec assurance. Tous ces soldats obeïrent aussi-tôt; mais à peine furent-ils dans la forest, que les Indiens leur disputerent le passage; & comme le lieu estoit ferré, il n'y eut que les deux premiers de chaque party qui pussent combattre. Les deux Espagnols les mieux armez mettant donc l'épée à la main, passent à la teste des autres, & se faisant soutenir par deux fuseliers, & deux arbalestriers, ils donnent avec vi-

gueur sur les Barbares, les pouffent le long de la forest, & les obligerent de sauter dans l'eau. Là les Indiens font ferme, ils combattent courageusement; de sorte qu'il y en eut de part & d'autre plusieurs de bleffez & de tuez; ce qui empêcha qu'on ne pust reconnoistre le marais. On en avertit le General, qui vint avec les meilleures de ses troupes. Les ennemis recoururent aussi, & le combat s'opiniastra; les Indiens & les Espagnols dans l'eau jusqu'à la ceinture, & parmy les ronces, les buissons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoistre le passage, prirent cœur de plus en plus, & surmontant tout obstacle, ils poufferent les Barbares jusqu'à l'autre costé de l'eau, & trouverent qu'il estoit aisé de la passer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traversoit sur des poutres. Ils virent aussi de l'autre costé de l'eau, une forest tres-épaisse, que l'on ne pouvoit passer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les forests qui estoient de çà & de là, une lieuë & demie de traversé. Comme le General eut reconnu le chemin, il retourna vers ses troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui se presentoient. Il prit le conseil de ses Capitaines, sur la maniere dont

il se devoit conduire , & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre , de prendre tous des rondaches , & de marcher devant avec ordre à deux cens hommes , tant arbalestriers que fuseliers de les soutenir , & d'avoir chacun des haches , afin d'ouvrir un endroit du bois qui estoit de l'autre costé du marais. Car les Espagnols estant obligés de défilier par un lieu, où on leur pouvoit aisément fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forests. C'est pourquoy il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embusches des Barbares.

---

## C H A P I T R E II.

### *Passage du Marais.*

**A** Ussi-tost que le General eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusques au pont, qu'ils passerent sans resistance. Les Indiens n'avoient pas eu soin de s'en rendre maistres,

maistres, dans la creance que les Espagnols ne s'exposeroient point de nuit parmy les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis passez, ils s'avancent avec de grands cris; & au desespoir de ne s'estre pas plûtôt saisis du passage, ils fondent de furie sur eux, pour deffendre un quart de lieuë de marais qui restoit à traverser. Les Chrestiens de leur costé les reçoivent avec courage, & se battant & les uns & les autres dans leau, nos gens les pressent si vertement qu'ils les poussent dehors, & les enferment dans le défilé de la forest qui estoit au de là.

Les Espagnols qui virent les Indiens embarrassez, resolurent que cent cinquante soldats feroient une esplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce défilé, les autres cinquante en deffendroient le passage, & empêcheroient que les Barbares ne vinssent charger les travailleurs. On executa aussitost cette resolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer sur les soldats, taschoient de les effrayer à force de cris. Mais les Espagnols ne laisserent pas de faire leur devoir, les uns deffendoient le passage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns brusloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant surpris dans ce travail, ils demeurèrent

chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares. Comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que l'ennemy s'y opposast. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient, les incommodoient de telle façon, qu'estant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & sur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui deffendoient le passage, auxquels on avoit soin de faire tenir des vivres de main en main. Au mesme temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forest, & chasserent devant eux les Indiens, qui après avoir tiré, se reculoient peu à peu, & ne laissoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Espagnols traverserent de la sorte cette seconde forest, après quoy ils entrent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant liberté de s'estendre, les incommoderent extrêmement; car ils les prenoient de tous costez. Les uns attaquoient, les autres se preparent au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne fussent retirez, afin de ne se pas blesser les uns les autres par la

multitude des flèches qu'ils faisoient pleu-  
voir.

Mais encore que les arbres de cette der-  
niere forest , où les Indiens & les Espagnols  
estoyent venus aux mains , ne fussent pas si  
pressez que ceux de la première ; les chevaux  
pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains  
endroits , & cela rendoit les ennemis plus har-  
dis. Ce qui leur augmentoit aussi le courage,  
estoit la vifesse presque incroyable avec la-  
quelle ils laschoient leurs flèches. Un Indien  
avoit tiré six ou sept fois, avant qu'un Espagnol  
eut tiré & rechargé. Les Indiens en effet sont  
si adroits à manier l'arc , qu'à peine ont-ils ti-  
ré qu'ils sont prests à recommencer.

Les endroits de la forest , où les chevaux  
pouvoient courir estoient de petites éminen-  
ces. Mais les Barbares les avoient embar-  
rassées de longues pieces de bois , & avoient  
fait aux lieux où il leur estoit impossible d'aller,  
des entrées & des sorties, afin de donner sur les  
Espagnols sans en pouvoir estre mal-traitez.  
Les Indiens avoient quelques jours aupara-  
vant songé à toutes ces choses. Ils sçavoient  
que la forest du marais estoit serrée , & qu'ils  
n'y pourroient beaucoup incommoder les  
Espagnols. De plus ils consideroient que dans  
le bois où ils se trouvoient ils remportoient  
quelque avantage sur les Chrestiens ; & dans

cette vûë ils avoient recours aux ruses pour les bleſſer , ou pour les tuer tous. Nos gens de leur coſté tâchoient d'éviter les embuſches qu'on leur dreſſoit , & voyant que les chevaux leur eſtoient inutiles , ils penſoient ſeulement à ſe deffendre. Les Indiens qui reconnoiſſoient cela , s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le ſouvenir de ce qui s'eſtoit paſſé dix ou douze années auparavant. Ils avoient deſſait dans le même endroit Narbaez , & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette ſorte là pendant deux lieuës , & arriverent après en raſe campagne ; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger , ils ſe battirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur. Car en deux autres lieuës de marche dans le pays découvert juſqu'aux terres ſemées, ils ne rencontrerent aucun Indien qui ne fuſt pris ou tué. Ils ne donnoient ſur tout nul quartier à ceux qui faiſoient mine de leur reſiſter ; de ſorte que ce jour-là , il mourut pluſieurs des ennemis ; & les Eſpagnols vangerent glorieuſement la déſaite des gens de Narbaez.

## C H A P I T R E III.

*Marche des Espagnols jusques à la Capitale.*

**A** Prés toutes ces choses, le General avec ses troupes campa dans une plaine, près d'un village où commençoient les habitations, & les terres cultivées d'Apalaché. Mais les Barbares qui ne pensoient qu'à tourmenter les Chrestiens, ne firent toute la nuit que tirer & jeter des cris; de sorte que les uns & les autres furent continuellement sur leurs gardes. Le jour venu, les Espagnols marcherent par des terres semées de gros millet, qui avoient deux lieuës d'étenduë où l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui estoient dans ces maisons, fortoient de furie sur les Chrestiens, & taschoient de les tuer. Mais nos gens irritez de la hardiesse des Barbares, les repouffoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils en venoient à cette extremité, afin de les reduire; mais fort inutilement. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, après deux lieuës de marche à

travers les terres cultivées, nos gens arrivèrent à un ruisseau tres-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort espais. Les ennemis qui s'estoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'il ne se l'estoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnèrent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de haches les palissades qui couvroient les Barbares, & empêchoient que les chevaux n'avancassent.

Les Indiens alors chargerent rudement nos gens, dont plusieurs furent blesez, & quelques-uns tuez. Le passage estoit falcheux, & les ennemis qui esperoient vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur, les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquèrent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos. Toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les Indiens à la faveur de l'obscurité, leur

donnerent sans cesse l'alarme ; afin de soustenir leur reputation , & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoiẽt , on fut averty par les prisonniers que l'on n'estoit qu'à deux lieuës de la Capitale & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets , y attendoit les Chrestiens pour les combattre. Le General au mesme temps détâcha deux cens chevaux avec cent fantassins , il s'avance vers la ville , & commande que sur la route on fasse main basse par tout. Il arrive dans cette place , il la trouve abandonnée , & que le Seigneur s'en estoit fuy. Mais sur la nouvelle qu'il n'estoit pas loin , il se met à le chercher , court deux lieuës aux environs de la ville , tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens , sans qu'on pust attraper Capasi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalaché s'appelloit , & c'est le premier qui jusqu'icy n'ait pas porté le nom de sa Province. Le General desesperant de prendre ce Barbare , il rejoint l'Armée qui estoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons , Soto prit pour luy celle de Capasi au bout de la ville , & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalaché a outre un grand nombre d'habitations éparſes çà & là dans la campagne , plusieurs villages de cinquante &

soixante feux chacun , dont les uns sont éloignez des autres d'une lieuë , & quelquefois de deux ou de trois , la situation du pays est agréable. On y trouve plusieurs estangs. On y pesche toute l'année , & les habitans font provision de poisson pour leur nourriture. La contrée ne laisse pas d'estre fertile en toute autre chose. Soto & ses gens eurent aussi une sensible joye d'y estre arrivez. Car sans parler des vivres qu'ils y trouverent , ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les rapporteray pour faire connoistre la hardiesse des Indiens & la valeur des Espagnols.

#### C H A P I T R E . I V .

*On va reconnoistre le pays.*

**A** Prés que l'Armée se fut rafraischie quelques jours , Soto envoya des troupes sous la conduite de Tinoco, de Vasconcelo, & d'Aniasco , pour reconnoistre la Province d'Apalaché avec les contrées voisines. Deux de ces Capitaines allerent par diverses routes quinze ou vingt lieuës vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours , & l'autre de neuf ; & dirent qu'ils avoient vû

plusieurs villages fort peuplés. Que la terre estoit fertile, & qu'il n'y avoit ny bois ny marais. Aniasco raporta tout le contraire, qu'il estoit tres-mal-aisé de marcher dans le pays. Qu'il n'y avoit que des forests & des lieux marécageux; & que plus on avançoit, plus les chemins estoient difficiles. Nugnez dans ses Commentaires dit presque la mesme chose. Que la Province d'Apalaché est pleine de marais, couverte de bois, sterile & mal-peuplée. Cela effectivement est vray des lieux voisins de la mer; mais non pas des endroits que le General envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, est que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant esté donnée par les Indiens, ils ont malicieusement décrit leur contrée, comme un pays affreux & inaccessible, pour oster aux Espagnols l'envie d'en faire la conquête. J'ajouste que les gens de Narbaez, desquels Nugnez raconte les aventures, ayant esté battus en Apalaché; & mesme la pluspart y estant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'est pourquoy je n'avance rien que de certain de l'endroit d'Apalaché où a esté Soto; & ce que Nugnez raporte des lieux de cette contrée, qui sont aux environs de la mer, est aussi tres-veritable.

## C H A P I T R E V,

*Découverte de la coste.*

**L** Ors qu'Aniasco alla découvrir la coste de la mer, qui n'estoit pas à trente lieuës d'Apalaché, il prit cinquante fantassins & quarante Cavaliers. Il mena aussi Arias Gomes, soldat vaillant & expérimenté, qui donnoit de bons conseils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire réussir les entreprises que l'on tentoit sur mer & sur terre. Arias avoit esté esclave en Barbarie, & avoit si bien appris la langue du pays, que s'échappant d'entre les mains des infideles, il se rendit à une frontiere où estoient les Chrestiens, sans que les Maures qu'il rencontroit, & auxquels il parloit, s'apperceussent qu'il fust estranger. Ce Cavalier & ses compagnons tirèrent vers le Midy, guidez d'un Indien qui s'estoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beaucoup d'affectoin. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils passerent deux petites rivieres, & arriverent heureusement au Bourg d'Auté \*, qu'ils trouverent

---

\* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage est bien aussi croyable que les Cartes.

abandonné & remply de toutes sortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'estoit mal fait à luy de les mener fidelement, il les égara dans les forests où il y avoit plusieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit aussi aller par de certains lieux qui estoient sans bois & si pleins de fange, que ny les chevaux ny les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus, estoit une grande quantité de grosses ronces qui traînoient par terre, & qui leur faisoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils souffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route. Et sur le chemin ils essuyèrent des travaux qui ne se peuvent décrire, à cause que repassant par les mesmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y estant déjà foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reste, tandis qu'ils estoient égarés parmy les bois, ils se trouvoient de fois à autre si près de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais aussi-tost leur guide les éloignoit, & taschoit de les engager dans des endroits,

d'où ne pouvant se tirer ils mourussent tous de faim. Pour luy, il ne se soucioit point de perir, au cas qu'il les envelopast dans sa ruine. Neanmoins, malgré sa malice, ils retournerent à Auté, accablés de lassitude & de faim, n'ayant vescu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraischirent donc un peu, ils prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les Espagnols reposoient une nuit dans les bois près d'un grand feu, l'Indien qui les menoit, ennuyé d'estre si long-temps à les faire perir, prit un tison, & en frappa un soldat au visage. Les autres qui virent cette insolence, l'eussent sans doute tué sans Aniasco, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celuy-cy. Ensuite ils se rendormirent, & l'Indien eut encore la hardiesse de mal-traiter un autre soldat; mais on chastia sa temerité à coups de bastons. Neanmoins il ne rentra pas dans son devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette derniere insolence luy attira de facheux coups, & le fit enchaîner: Après quoy, on le donna en garde à un des plus robustes de la troupe, avec ordre de l'observer soigneusement. Le jour venu, ils se mirent à marcher, talchez  
de

de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare se voyant hors d'estat de les perdre & de s'enfuir, se jetta en desesperé sur celuy qui le gardoit, & le saisissant par derriere, il le terrassa & le mal-traitta à grands coups de pieds. Les Espagnols enfin irritez de cete rage, luy donnerent plusieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le blessèrent pas plus qu'une houssine, & l'on eut dit qu'il estoit charmé. Aniasco surpris de cela se levè sur ses estriers, prend sa lance à deux mains, & luy en porte un coup de toute sa force; Cependant encore qu'il fust tres-robuste, il ne le blessa que legèrement. Desesperant donc de luy pouvoir oster la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'est de la sorte que ce perfide meritoit d'estre traité. A peine fut-on à cinquante pas de luy, que l'on oüit le chien qui hurloit comme si on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ses pouces les deux costez de la gueule du levrier, & la luy déchiroit sans que le chien s'en pust deffendre. Un des soldats aussi-tost donna au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un cousteau luy coupa les mains, qui estant separées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Après nos gens continuerent leur route, & commande-

rent sur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris ; lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidèlement. Ce Barbare tandis que le premier vivoit ne les avoit jamais voulu servir : il faisoit le sourd quand ils luy parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il se vit delivré de son compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par signe qu'il conduiroit les Espagnols à la mer, au mesme endroit où Narbacz avoit construit ses navires. Que toute fois il estoit auparavant necessaire de rebrouffer chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Espagnols luy faisoient connoistre qu'ils estoient près de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il estoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où ils arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs estoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le General avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silvestre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, ausquels ayant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignèrent qu'en cela ils les serviroient avec fi-

delité , & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de reüssir dans leur découverte , passerent tranquillement la nuit ; & lors que le jour fut venu , ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un tres-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas , mais ils s'en tirerent facilement. De sorte qu'au bout de douze lieuës , ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils cottoyerent , & arriyerent enfin où Narbaez avoit débarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires , & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusees , qui avoient servy de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tue dix soldats de Narbaez , & firent connoistre par signes & par paroles les principales aventures de ce Capitaine. Car les habitans de cette coste avoient retenu quelques mots d'Espagnol , ils tâchoient même chaque jour d'en apprendre davantage. Cependant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres , & sur leurs écorces , s'il ne se trouvoit point quelque memoire , ou quelque écriture ; ç'a toujours esté la coustume de ceux qui les premiers ont découvert un pays,

de laisser des instructions qui quelquefois ont esté de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la coste du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en estoit qu'à trois lieuës.

Après, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrèrent dans des batteaux à demy-échoüez; ils sonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laisserent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le General fut tres-aisé de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

## • C H A P I T R E VI.

*Party de trente lances pour la Province d'Hirriga.*

**T**Andis que l'on estoit occupé à découvrir la coste, le General qui voyoit approcher l'hyver mit ses soldats en garnison. Et comme il sçavoit que Calderon ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il luy envoya ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour lo-

ger plus commodement ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'Apalaché, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il dépêcha vers Capasi avec des presents pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forest tres-difficile. Comme Soto perdit la pensée de le gagner, il ordonna à Aniasco qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude; car le voyage estoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit passer parmy des peuples hardis, vaillans & ennemis declarez; & franchir des fleuves avec des marais tres-facheux. Toutefois, malgré toutes ces considerations les trente Espagnols entreprirent courageusement le voyage, & firent de tres-belles actions. Mais je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter. Neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je rapporteray les noms de ceux qui sont venus à ma connoissance. Juan de Soto, Aniasco, Arias, Cacho, Atienza, Cordero, Silvestre, Espinosa, Fernande, Carillo, Atanasio, Abadia; Cadena, Segredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez si fin, qu'il eventoit mieux qu'un chien de chasse. Car allant plusieurs fois dans

l'isle de Cuba chercher avec ses compagnons des Indiens qui s'estoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les suivoit à la trace dans les buissons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'estoient cachez. Il sentoit aussi le feu de plus d'une lieuë, parce que souvent sans avoir vû ny clarté, ny fumée, il disoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il y avoit du feu près d'eux, & il le trouvoient à demy-lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtième d'Octobre de l'année mil cinq cens trente-neuf. Ils estoient bien montez, & avoient le casque en teste, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leur valises. En cet estat ils sortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les apperçussent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent mesme fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'estre découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Après ils marcherent douze lieuës par le pays desert, depuis le marais d'Apalaché

jusqu'à la ville d'Ossachilé.

Mais dans la crainte d'estre vûs , & qu'on ne leur gagnast les passages , ils firent alte vers le soir , & traverserent sur le minuit Ossachilé au petit galop. Une lieuë au de là , ils s'eloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos , & se tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour , ils se remirent au petit galop , à cause qu'il y avoit du monde par les champs , & qu'ils craignoient d'estre découverts. Ils coururent cinq lieuës , de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachilé , & fatiguerent extrêmement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve , Silvestre prit les devans , & comme il vit que l'eau n'estoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent , il se jetta dedans , & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent , & dès qu'ils furent passez ils repurent. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas , & firent quatre lieuës depuis cette riviere jusqu'à Vitachuco , où apprehendant d'estre obligez de se battre contre les Indiens , ils resolerent de piquer à toute bride ; mais lors qu'ils furent dans cette ville , l'estat , où ils la trouverent les rassura. Elle estoit abandonnee , les maisons ruinées entierement , & les ruës jonchees

de Barbares tuez \*. Les Indiens détruisirent de la sorte cette place, dans la pensée qu'elle estoit malheureuse. Ils laisserent aussi les morts sans sepulture, parce qu'ils les regardoient comme des misérables qui n'avoient pû exécuter leur dessein, & qui devoient estre la proye des bestes; chastiment dont ils punissoient ceux qui ont mal-réussi à la guerre.

Le party estoit à peine hors de Vitachuco; qu'il rencontra deux Indiens qui chassoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chrestiens, ils se retirèrent sous un noyer; mais l'un d'eux ne croyant pas estre en seureté, s'enfuit vers une forest du costé du chemin, deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favorisa. Car tenant la flèche posée sur son arc, il fit teste aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils l'approchoient. Quelques-uns irrités de sa hardiesse, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Anialco leur dit qu'il estoit indigne d'eux de vouloir oster la vie à ce teméraire; & qu'au lieu où ils se trouvoient, ils ne devoient point s'exposer à se faire bleffer ny tuer. Ainsi il les détourna du chemin qui

---

\*. C'estoit ceux qu'on massaça, lors que Vitachuco fut tué.

estoit 'près du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur presentoit son arc à mesure qu'ils défiloyent ; puis il commença à leur crier qu'ils estoient des lasches de ne l'avoir osé attaquer, & ils leur dit plusieurs autres injures accompagnées d'orgueil & de menaces. A sa voix les Indiens de costé & d'autre de la route accoururent, & se mirent à s'appeller pour leur couper le passage. Toutefois les trente Espagnols se tirèrent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là qui estoit le troisième de leur marche dix-sept lieuës, & le quatrième autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'estoit passé, tascherent à vanger sur eux la défaite de leurs gens. Ils dépêcherent du monde pour avertir de la route des Chrestiens, afin qu'on se saisist des avenues. Les Cavaliers qui découvrent cela, piquent à toute bride, attrapent les Messagers & en tuent sept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là sur le soir dans une tres-belle plaine ; où n'entendant aucun bruit ils reposerent quelque-temps. Ils partirent de là après minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieuës, & estoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de coustume ; mais

ils trouverent l'eau débordée, rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. Les ennemis d'ailleurs accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en deffendre le passage.

Les Espagnols alors considerant le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriser lors qu'ils passeroient. Ils ordonnerent aussi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traîneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres resisteroient aux Barbares qui accouroient pour empêcher qu'on ne traversast. Cet ordre donné, les douze Cavaliers resolurent de mourir, ou de venir à bout de leur dessein. Ils poussent leurs chevaux dans le fleuve, le casque en teste, la cotte de maille sur la chemise, avec la lance en main, & onze gagnent heureusement une ouverture à l'autre bord. Cacho seul n'y put arriver, à cause que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque sortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de

ses compagnons qui coupoient du bois. Quatre se jetterent dans l'eau & le sauverent. Mais laissons ces Cavaliers, & considerons ce que fait le General en Apalaché.

---

## C H A P I T R E VII.

*Prise de Capasi.*

**S**Oto ennuyé de voir ces Barbares à ses trouffes, crut que s'il pouvoit avoir Capasi, il les reduiroit sans peine. Il s'enquit donc avec soin de sa retraite, & il apprit qu'il estoit à huit lieuës de l'armée dans une épaisse forest, où il pensoit estre en seureté, tant à cause de la situation du lieu que des marais, & des gens qu'il avoit pour le deffendre. Sur cette nouvelle le General prit des soldats autant qu'il luy en falloit, il alla en personne pour se saisir du Cacique; après beaucoup de travail il se rendit en trois jours à l'endroit de la forest, que les Indiens avoient fortifié. C'estoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenue fort estroite, & de demy-lieuë de long. Mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes palissades avec des pieux, & chaque palissade estoit bien deffenduë. Voilà le lieu

où Capasi s'estoit retiré avec un grand nombre de ses sujets, qui avoient resolu de perdre plustost la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des ennemis. Enfin Soto estant arrivé à l'avenüe qui menoit au retranchement où estoit le Cacique, il trouva des gens determinez à luy deffendre l'entrée; & au mesme temps il fit donner. Mais comme le chemin estoit ferré, il n'y eut que les premiers qui se battirent, & qui après avoir effuyé quelques coups de flèches, gagnerent l'épée à la main, la premiere & la seconde passade. Ils en arrachent les pieux & coupent les liens qui les attachoient. Les Barbates tirent & en blessent quelques-uns. Les Espagnols s'encouragent de plus en plus, avancent teste baissée jusqu'à la troisieme baricade qu'ils forcent, gagnent ainsi toutes les autres, & viennent pied à pied malgré la resistance des ennemis, jusqu'au lieu où estoit Capasi.

Les Indiens alors qui voyent leur Cacique en danger redoublent leurs efforts, se jettent à travers les épées & les lances, & se battent en desesperés. Nos gens de leur costé donnent avec vigueur, & ne perdent point de vüe Capasi, de crainte qu'il ne leur échape. Le General sur tout fait paroistre son courage, combat en veritable Capitaine à la teste des siens, & les anime par son exemple & par

ses paroles. Enfin les Barbares manquant d'armes deffensives plient, les Espagnols font un dernier effort, & les taillent presque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait de ses sujets, & que ceux qui restent ne le peuvent plus deffendre, leur commande de mettre bas les armes, & au mesme moment ils viennent embrasser les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur oste plutôt la vie que de luy faire aucun déplaisir. Le General touché de cette generosité se laissa flechir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obeissance.

Capasi vint saluer Soto, qui le reçut fort civilement, tres-aisé de le tenir en son pouvoir. Ce Cacique estoit appuyé de quelques Indiens qui l'aidoient à marcher, parce qu'il estoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ny faire un pas, ny se tenir sur ses pieds; de sorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans sa maison il marchoit à quatre pattes. Cette pelanteur fut cause qu'il ne put se retirer fort loin.

## C H A P I T R E V I I I .

*Capasi va pour reduire ses sujets & se sauver.*

**A** Prés la prise de Capasi , le General retourna au quartier , dans l'esperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes , mais il en arriva tout autrement. Irritez de la prison de leur Cacique , & n'estant plus occupez à le garder , ils faisoient plus de desordre que de coustume. Soto-en colere de cela , se plaignit à Capasi , que ses sujets méconnoissoient le bon traitement qu'on luy faisoit. Que mesme à leur égard ils estoient obligez d'en user d'une autre sorte. Qu'il n'avoit ny ravy leurs biens , ny ravagé leurs terres ; & que s'ils ne l'avoient attaqué il n'auroit jamais permis qu'on eut blessé , ou tue personne. Qu'ainsi il leur commandast de ne plus dresser d'embusches aux troupes. Qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte , & mettroit tout à feu & à sang. Qu'il considerast enfin que dans l'estat où la fortune l'avoit réduit , les Indiens traitoient si cruellement les Espagnols , qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers luy , & porter la desolation dans sa Province.

Capasi-repliqua avec respect, & apparemment avec reconnoissance, que la conduite de ses Sujets luy déplaisoit d'autant plus, que depuis sa prison, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune insulte aux Espagnols; mais que tout le soin qu'il s'estoit donné pour cela avoit esté inutile. Qu'ils tenoient pour suspects les messagers qu'il leur dépéchoit, & ne pouvoient croire les bons traitemens qu'on luy faisoit. Qu'au contraire ils se l'imaginoient plutôt chargé de chaînes, & exposé à toutes sortes d'injures. Qu'il prioit donc le General de commander à quelques-uns de ses soldats, de l'accompagner jusqu'à six lieues du Camp, en une forest où il trouveroit tous les plus braves de ses vassaux. Que là il les appelleroit par leur nom. Qu'ils viendroient à sa voix. Que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçues, ils cesseroient tout acte d'hostilité, & que c'estoit l'unique moyen de les reduire.

Le General touché de ces raisons, fit escorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, jusqu'au lieu où il asseuroit qu'estoient ses Sujets, & il ordonna sur tout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Ensuite ils partirent avant le jour, & après six lieues de marche vers le midy, ils arriverent au bois où les Indiens s'estoient re-

tirez. Le Cacique y fit aller aussi-tost trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, auxquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets, de se joindre & de se presenter le lendemain devant luy, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interest. Les Indiens entrèrent aussi-tost dans la forest avec cet ordre. Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, ils reposèrent la nuit, satisfaits de la conduite de Capasi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse; ils ne trouverent plus le Cacique, ny pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette aventure, ils se demandoient les uns aux autres la maniere dont la chose s'estoit passée; & comme l'on répondit qu'il estoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles asseuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit; on crut que Capasi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit esté emporté. Ce qu'il-y a de certain est, que les Espagnols estant fatigués s'endormirent, & que le Barbare qui vit une belle occasion de s'échaper, se traîna sans bruit à quatre pattes; & que tandis qu'il se fauvoit, il

trouva en embuscade quelques-uns de ses sujets qui l'enleverent. Le Ciel sans doute favorisa en cette rencontre les Espagnols. Car si dans le temps qu'ils reposoient, les Indiens fussent venus fondre sur eux, ils les eussent égorgez. Mais tous transpottez de joye, ils ne songerent qu'à mettre leur Seigneur en secreté; aussi ils le cachoient tres-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reste ils se contenterent de se moquer des Espagnols, & de leur dire quelques injures, de sorte qu'on retourna au Camp sans peril; Mais dans la plus grande confusion du monde, d'avoir laissé échaper le prisonnier. On s'excusoit sur ce que la nuit qu'il s'estoit sauvé, l'on avoit ouï un bruit extraordinaire, & qu'ayant esté gardé avec tant de soin, il falloit qu'un Demon l'eut emporté.

Le General qui voyoit que la faute ne se pouvoit reparer, ne voulut faire affront à personne. Il feignit d'ajouster foy à tout ce qu'on luy disoit; que les Indiens estoient de grands Sorciers, & qu'ils faisoient des choses tres-surprenantes. Neanmoins quelques bonne mine qu'il fit, il fut sensiblement touché de la negligence de ses officiers.

## C H A P I T R E IX.

*Suite de la marche des trente lances.*

**L**ors que le traîneau fut fait, les soldats le jetterent dans l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent l'une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris; mais ceux qui estoient passés leur resisterent vigoureusement; & après avoir percé à coups de lances les plus avancez, les autres n'oserent les attendre; si bien que les Espagnols furent maistres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'estoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Cavaliers\* qui leur firent teste. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux costez.

Ces Cavaliers les amuserent si adroitement, qu'on eut le temps de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La premiere, on porta les habits de ceux qui estoient à l'autre bord; car n'ayant que leur cotte de maille

---

\* L'Auteur repete que les autres soupoient du bois, mais cela est dit au ch. 6.

sur leurs chemises, il souffloit un vent de Nord qui les geloit : La seconde fois ; on passa les harnois & les valises avec ceux qui ne pouvoient nager. La plupart des autres impatiens de se battre traverserent l'Ocaly à la nage ; & à mesure qu'ils passoient, ils se joignoient à ceux qui estoient aux mains avec les Indiens. Si bien qu'il y demeura seulement au deça du fleuve deux Cavaliers des quatre qui soustenoient l'ennemy, & qui passerent en cette sorte. Tandis que l'un faisoit entrer son cheval dans le fleuve, & s'accommodoit sur le traîneau, l'autre repouffoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chassés assez loin, il retourne à toute bride, delie la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traverse l'Ocaly avec son compagnon. Les Indiens fondent de furie sur eux, mais inutilement, tout conspiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures après-midy, que les Espagnols eurent tous achevé de passer ; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour soulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les appercurent, se preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne resisterent que pour favoriser la retraite de leurs gens, & lors qu'ils scurent qu'ils s'estoient sauvez dans la forest, ils se retirerent.

Les Cavaliers aussitôt entrèrent dans la ville, & se mirent au milieu d'une grande-place de crainte de surprise, s'ils se logeoient dans les maisons. Après ils allumerent quatre grands feux à quelque distance des uns des autres, & dans cet espace ils placèrent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils luy donnerent une chemise dont il reçut beaucoup de soulagement, & demeurèrent là le reste du jour. Mais comme Cacho n'estoit pas encore en estat de suivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrester plus long-temps, à cause que les Barbarès se pouvoient assembler pour leur couper chemin, ils redoublèrent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaître leurs chevaux, ils reparerent les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite, lors qu'il fut nuit, ils posèrent des vedetes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers ouïrent un bruit, comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe. Cependant l'autre demeure pour reconnoître plus assurément ce que c'estoit, & apercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit inconti-

nent Cacho-à-cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la selle avec ordre à un Cavalier d'en prendre soin. Là-dessus ils partent & marchent avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils avoient déjà fait six grandes lieuës.

Ils allerent de la sorte lors qu'ils trayeroient des endroits fort peuplez, ils tuoient mesme ceux qu'ils trouvoient pour ne point découvrir leur route, mais par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui estoit le sixième de leur voyage, ils firent près de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atienfa fut frappé de maladie, & quelques heures après il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'estoient point arrestez pour le soulager, ne croyant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchez que dans une conjoncture si fascheuse, la mort leur eust ravy ce Cavalier. Comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrent Atienfa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent au Soleil couchant au grand marais. Ce sont sans doute des choses

surprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas esté presens à la conquête de la Floride auront peine à les croire. Néanmoins il n'y a rien de plus véritable, les Cavaliers firent en sept jours cent six lieuës, qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent si enflé que les eaux qui y entroient & en sortoient avec impetuosité sembloient des bras de mer. Pour moy je me trouve si surpris toutes les fois que je considere le travail des chevaux à passer ces sortes de lieux, que je croy qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, si l'on ne les eust nourris de gros millet. L'usage effectivement en est excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'est pourquoy les peuples du Perou qui se servent de moutons pour bêtes de charge, ne les nourrissent que de cette sorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la pesanteur d'un homme.

Les Cavaliers passerent donc la nuit sur le bord du marais, & eurent si froid qu'ils furent contraints d'allumer plusieurs feux, & cela leur fit craindre que les Indiens ne les apperçussent; car vingt seulement les eussent empêchez de traverser. Ils les auroient même tuez aisément, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer sur eux sans danger. Nos gens d'ailleurs n'avoient ny pistolets, ny ar-

balestes, & il leur estoit impossible de s'ayder de leurs chevaux. Ainsi ils passerent la nuit dans une continuelle apprehension, & se preparerent au travail du jour suivant.

## C H A P I T R E X.

*Continuation du voyage des trente  
Lances jusqu'a Hirriga.*

**L**A nuit que les Cavaliers estoient sur le bord du marais, Juan de Soto un de leurs compagnons mourut de mort subite. Un autre à l'instant mesme s'enfuit, disant, que puis qu'ils mouroient si promptement la peste estoit parmy eux. Mais comme il quittoit on luy cria qu'il portoit cette maladie avec luy, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allast. Que d'ailleurs il estoit éloigné de son pays, qu'il ne pouvoit où s'arrester, & feroit bien mieux de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de se rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la creance qu'il estoit mort de peste, il n'osa ayder à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers se mirent en estat de traverser le marais, & virent avec joye que l'eau estoit abaissée. Huit d'en-

tre eux racommoderent le pont qui estoit estroit & méchant, & passerent dessus portant les selles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient passer sur ce pont, tous se dépouillèrent & les menerent dans l'eau, jusqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de pied. Mais à cause qu'elle estoit trop froide, les chevaux ne vouloient point se mettre à la nage. Pour les y obliger, on attachâ à leurs licous de longues cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient jusqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappaient avec des houssines. Toutefois c'estoit inutilement, car ils reculoient, & ils se fussent plustost laissé tuer que d'avancer. Quelques-uns neanmoins à force de coups se jettoient à la nage, mais ils rebroussioient promptement & entraînoient les nageurs; sans pouvoir estre arrestez par Arias, & les autres qui estoient derriere. A la fin le cheval d Aniasco passa avec celui de Silvestre. Et comme ceux auxquels ils appartennoient estoient de l'autre costé, ils les sellerent & monterent dessus, pour estre en estat de s'opposer à l'ennemy s'il venoit escarmoucher. Il y avoit deja quatre heures qu'Arias & ses camarades estoient dans l'eau à souffrir le froid, & à faire des efforts inutiles. Si bien qu'ils se trouvoient extraordinairement abbatuz, & commençoient

commençoient à desesperer de leur vie.

Aniasco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprès du pont , & mal-traite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoissoit que ce n'estoit ny sa faute , ny celle de ses compagnons , & qui trouvoit fort estrange qu'après les maux qu'ils avoient soufferts on en usast ainsi , répondit que c'estoit mal agir que de parler de la sorte. Qu'Aniasco devoit considerer qu'ils geloient malheureusement dans l'eau sans pouvoir rien faire avec tous leurs efforts. Qu'il mist luy-même pied à terre , & qu'on verroit les merveilles qu'il feroit. Arias poussa encore plus loin son ressentiment ; car lors qu'on est une fois en colere on a peine à se moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniasco en luy-même , & l'obligea de condamner son humeur brusque , qui contraignit plusieurs fois à perdre le respect qu'on luy devoit. Cela instruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées , & leur fait connoistre qu'il faut gagner le soldat par la douceur. Qu'en matiere de commandement l'exemple est plus puissant que tous les discours. Et que si l'on est force de reprendre les personnes , on le fasse en des termes qui ne sont point offensans.

Aniasco & Arias estant donc remis

continua de harceler les chevaux ; & sur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure , ils commencerent à passer , mais si lentement qu'il estoit plus de trois heures après-midy avant qu'ils fussent de l'autre costé. Les Espagnols alors faisoient pitié, fatiguez , languissans, depourvûs généralement de toutes choses. Neanmoins ils prirent cœur en consideration du peril qu'ils avoient passé , & dont ils avoient eu tant de crainte. Car si l'ennemy les eut attaqués dans le passage , & qu'ils eussent esté obligez de combattre , ils estoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point , à cause qu'allant presque tout nus l'hyver , ils ne sortent que tres-rarement de leurs maisons. Enfin , comme nos gens furent hors du marais , ils camperent tout proche dans une plaine , ils firent de grands feux , à cause qu'ils avoient extrêmement froid , ils reprirent leurs forces peu à peu , & se réjoüissant , parce que de là jusqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils reposerent , & avant le jour ils continuerent leur route , sur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances , de crainte d'en estre decouverts , ils firent ce jour-là treize lieues , & s'arresterent la nuit dans une belle plaine.

Mais le lendemain avant que le Soleil fut levé ils délogerent, & passerent qu'il estoit matin près d'Uribaracuxi, où de peur des habitans ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui estoit le dixième de leur voyage; & repolerent une partie de la nuit à trois lieuës de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher; & au bout de deux lieuës, ils virent du feu dans un bois à costé de leur route. Moron qui avoit senti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, mesme depuis leur en ayant encore parlé, ils l'apperçurent presque aussi-tost.

Les Espagnols surpris d'une chose si extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faisoient rostir du poisson. C'estoit des sujets de Mucoço; neanmoins on les prit pour sçavoir si leur Seigneur avoient entretenu la paix. Car il fut resolu que s'il se trouvoit des plaintes contre luy, l'on envoyeroit ses sujets aux Havanes. On fondit donc à toute bride sur eux; on en attrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la forest, & se sauverent à la faveur de l'obscurité. Les prisonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire ressouvenir les Espagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en la personne, ce qui ne servit de rien.

Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, ils se mirent à déjeuner du poisson qui estoit là, & que la faim dont ils estoient pressez leur fit trouver excellent, quoy qu'il fust couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieuës, Cacho avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on estoit à Ocaly, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva guerry du mal que le froid & la fatigue luy avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres. Mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré après luy avoir osté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque Indien s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il falloit pour monter dessus.

Après on continua à marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers, de voir qu'ils ne rencontroient ny trace d'homme, ny de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon qui estoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la garnison avoit esté

égorgée , ou qu'elle s'estoit retirée sur les brigantins qu'on luy avoit laissez. Dans cette creance ils avoient de la crainte & de la tristesse , se consideroient éloignez de l'Armée, dépourvus de vivres & de vaisseaux pour se retirer par mer. Ils repassoient sur les maux qu'ils avoient soufferts dans leur voyage , & desespéroient de retourner jamais à Apalaché. Cependant parmy de si fâcheuses inquietudes il resolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga , ils camperoient dans un lieu de la forest la plus proche où il y auroit de l'herbe. Que tandis qu'ils se delasseroient, ils tueroient les chevaux moins utiles , & qu'après les avoir mis par morceaux pour vivre sur le chemin , ils tenteroient leur retour. Ils se flatoient que si on les tuoit , ils auroient du moins en mourant la consolation de s'estre mis en estat de faire leur devoir ; & que si la fortune les favorisoit ils auroient de la satisfaction & de l'honneur. Là-dessus ils continuerent hardiment leur route , & se rendirent à Hirriga.

---

## C H A P I T R E X I.

### *Arrivée du party à Hirriga.*

**L** Es Cavaliers arrivez à un petit marais à demy-lieuë d'Hirriga , trouverent quel-

ques passées de cheval, & ils en furent extrêmement rejouis. Leurs chevaux mesme qui ne se pouvoient presque soustenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'escurie. Ainsi les Espagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûe d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les apperçurent se mirent dans le meime ordre; & comme si c'ent esté pour courre en des rejouissances publiques, ils piquerent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut très-agreable. Au bruit qu'ils faisoient, Calderon & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courtes d'Aniasco & de ses gens, & les reçurent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniasco & ses compagnons leur témoignèrent aussi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informast de la santé de Soto, ou de l'estat de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalache. Tant le desir de ce

métal a de puissance sur l'esprit des hommes , & leur fait facilement oublier leur devoir.

Le voyage d'Aniasco & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'Ocaly & le grand marais , si bien qu'en neuf on fit plus de cent cinquante lieues , qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont soufferts , on peut aisément juger des peines des autres Espagnols , qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étendue , & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui jouissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes , & qui se moquent des fatigues qu'ils ont eues à les subjuguier. Comme ils en possèdent les biens sans peine , ils pensent qu'on les a gagez de mesme , & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga , s'enquit si les Indiens de la Province de Mucōço & de celle où il estoit n'avoient point rompu la paix. Et au mesme temps qu'il eut appris , qu'on estoit satisfait de leur conduite , il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier , & d'y amener des gens pour enlever les vivres , & les autres choses dont on luy vouloit faire present. Il les chargea

aussi d'avoir soin du cheval qu'on avoit laissé dans leur contrée ; & là-dessus ils prirent la route de leur pays , pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucoço trois jours après arriva avec le cheval , dont quelques Indiens portoient la bride & la selle , parce qu'ils ne lez luy avoient pû mettre. Il embrassa avec affection Aniasco & ceux de la suite , il s'enquit civilement de la santé du General , & les supplia de luy raconter le succez de la conquête , les circonstances de leur voyage , les combats qu'il avoit fallu donner , les rencontres qu'ils avoient eües , avec la faim & les travaux qu'ils avoient soufferts. Qu'il seroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obeissance aux Espagnols , à cause qu'ils ne pouvoient jamais vivre sous une domination plus douce ny plus illustre que celle d'une nation si belliqueuse.

Aniasco ayant remarqué cette maniere obligeante , dont Mucoço les avoit reçüs en comparaison de leurs compagnons , qui d'abord ne s'estoient informez que des richesses que l'on avoit découvertes , il le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Espagnols , & luy fit compliment sur le sujet de la paix qu'il avoit conservée. Mais le Cacique répondit à ces civilitez avec tant d'esprit , qu'il s'acquit l'estime , l'amitié & l'admi-

ration de tout le monde. Mucoço possedoit aussi de tres-belles qualitez. Car sans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generosité, & une certaine conduite qui charmoit les Espagnols. C'est pourquoy il en estoit aymé tendrement, & ils devoient à mon avis l'obliger avec adresse à se faire bâtir. Selon les lumieres naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foy, & c'eut esté un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas precher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'eussent auparavant toute conquise.

Ensuite de cela, & durant quatre jours que Mucoço fut avec les Espagnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Caçavé, qui est le pain qui se fait à Cuba de la racine de manioque, plusieurs manteaux, sacs, caleçons, haut de chausses, souliers de cordes, & autres avec des cuirasses, des lances; en un mot toutes sortes d'armes. On luy donna de plus, des voiles, des cordages, des ancres, des cables, & autres choses pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils estoient bien-aïses d'en laisser à Mucoço & à ses sujets.

## C H A P I T R E XII.

*On exécute les ordres du General.*

**L**ors que Mucoco eut fait enlever ce qu'on luy laissoit, on vit les ordres du General. Ils portoient qu'Aniasco prit les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razast la coste vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit luy-même decouvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en estat, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donne l'ordre du General à Calderon touchant son chemin, il fit les adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias exécute ce qu'il devoit faire. On luy avoit commande de prendre la caravelle, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire sçavoir le detail de la decouverte. Il estoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parleray point. Arias donc pour satisfaire à ce qui luy estoit prescrit, fait radou-

ber la catavele , il l'équipe , se met sur mer , & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fut reçû avec beaucoup de joye de la femme de Soto , & de tous les habitans de l'Isle , qui firent de grandes réjouïssances , à cause des nouvelles qu'on leur apportoit , & de la santé du General qu'ils comblèrent de benedictions & de louanges.

### C H A P I T R E X I I I .

*Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en  
-l'absence de Soto.*

**D**urant le sejour de Calderon à Hirriga , ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves , laitues & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins , au cas qu'ils s'establiissent dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols , ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mesmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint-Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches , pour la pesche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits , lors que la marée estoit haute , & qui lors qu'elle se retiroit , y demouroient presque à sec. Cette

pesche estoit grande , & les soldats de Calderon en jouïssoit avec les Indiens. C'est pourquoy il prit un jour fantaisie à Lopés & à Galvan d'aller pescher sans l'ordre du Capitaine. Ils se mirent dans un batteau , & menèrent avec eux Mugnos , page de leur Commandant. Comme ils peschoient il arriva dans de petites naceles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en Indien , & partie en Espagnol , qu'il falloit que la pesche fut commune. Lopés qui estoit brutal leur répondit , qu'ils allaient servir de proye aux chiens , qu'ils n'avoient rien à partager avec eux ; & aussitôt il mit l'épée à la main , & blessa un indien qui s'étoit approché de luy. Les autres irrités de cette insolence , se jetèrent sur les trois Espagnols , assommèrent Lopez à coups de rames , laissèrent Galvan pour mort , & emmenèrent Mugnos , auquel ils ne firent rien en considération de sa jeunesse. Quelques soldats de la garnison qui n'estoient pas loin de là , attirés par le bruit , & se doutant du desordre qui estoit arrivé vinrent au batteau , pour donner secours à Lopez & à Galvan : mais ils les trouverent morts , & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enterrent Lopez sur l'heure , & comme Galvan respiroit encore ils le secoururent si à propos , qu'ils le firent revenir à luy. Cependant il fut

plus

plus de trente jours à guerir , & mesme il demeuratout hébeté de les blessures à la teste. Car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit quand les Indiens nous tuerent Lopez & moy, nous fisines telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses réveries , luy repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué , & que pour luy il n'estoit point mort , mais il s'opiniastroit avec chaleur qu'il estoit tué & vivant tout ensemble , parce que Dieu luy avoit rendu la vie.

Quelque temps après , les Indiens prirent encore un soldat que l'on appelloit Vintimilla comme il peschoit des escrevisses de mer dans la basse marée , au pied d'une forest , entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Esprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant seul s'approcherent, & luy dirent doucement qu'il falloit partager la pesche. Vintimilla qui les pensoit effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offensez qu'un homme seul osast leur parler avec tant d'orgueil, à eux , qui estoient dix ou douze , l'enleverent & ne luy firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmy eux , avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien poursuivy par des sujets d'Hirriga fut surpris de la

tempeste, & pour en éviter la furie il se retira à la Baye du Saint Esprit. L'orage cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à luy donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient estoient seuls en un batteau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à s'augmenter, il ne les poust trop en mer, s'efforcent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrestent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent. Mais lors qu'ils virent les Indiens éloignez, ils tournent la prouë de leur vaisseau vers le navire, ramment à force de bras, & crient qu'on les attende. Les Chrétiens à leur voix, calent les voiles & reçoivent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

---

## C H A P I T R E X I V.

### *Départ de la Ville d'Hirriga.*

**A** Prés qu'Aniasco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre

pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantassins & soixante-dix lances, & arriva le second jour à Mucoço. Le Cacique sortit au devant de luy, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'-chere, & les accompagna le lendemain jusques hors de ses terres. Et comme il fut prest à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'esperance de revoir le General. Que tandis qu'ils avoient esté à Hirriga, il s'estoit flatté qu'il reviendrait un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de luy offrir son service. Mais qu'aujourd huy qu'il se voyoit condamné à pleurer son absence, il les supplioit de luy témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embrassant après ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucoço. Cependant les Espagnols continuerent leur route, ils vinrent jusqu'au grand marais; & ne rencontrèrent aucune chose, si ce n'est qu'il arriva une nuit que s'estant campez en une plaine près d'un bois, il en sortit plusieurs Indiens qui les tinrent sans cesse en allarme. Car on ne les avoit pas plûtôt recognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux sur tout qui faisoit paroistre beaucoup de hardiesse fut attaqué par Silvestre. L'Indien fait ferme d'abord, toutefois il lâche ensuite le pied, l'Espagnol le

pouffe, mais le Barbare qui se voit en estat d'estre percé, fait-teste, & au moment que le Cavalier luy porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il tire une flèche qui perce & renverse le cheval de Silvestre, de sorte que le Barbare, le cheval & celuy qui estoit dessus tomberent l'un sur l'autre. Les Espagnols surpris qu'un seul coup de flèche tiré de si près, eust tué un cheval tres-vigoureux, eurent la curiosité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la flèche estoit entrée par le poitral, & qu'après avoir percé le cœur elle s'estoit arrestée dans les boyaux, tant les Indiens tirent fortement. Aussi dès leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres; Ils manient des flèches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refusent, ils en font eux-mesmes avec de petits bâtons, & déclarent la guerre aux souris du logis. Mais ne rencontrant rien sur quoy ils puissent tirer, ils chassent aux mouches, & hors de la maison ils cherchent des lezards; & lors que ces animaux sont dans leurs trous, ils les attendent cinq & six heures, jusqu'à ce qu'ils en sortent.

Ainsi par un exercice continnel ils tirent avec une adresse surprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordi-

naires des Indiens , j'en raportéray un exemple. Moscoso dans l'une des premieres escarmouches contre les Apalachites , receut au costé droit un coup de fléche qui perça son busté & sa cotte de maille sans le tuer , parce que le coup alla de travers. Les Officiers Espagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un seul coup , voulurent éprouver les leurs afin de sçavoir si l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché , ceux qui portoient des cottes de maille , prirent un panier de roseaux fort tissu , & ajusterent autour une des plus belles cottes. Ils deslièrent ensuite un des prisonniers Indiens , ils luy donnerent un arc avec une fléche , & luy commanderent de tirer de cent cinquante pas sur cette cotte de maille. Au mesme temps le Barbare ayant serré les poings , lecoüé , estendu & plié les bras pour reveiller ses forces , il tira & traversa la cotte & le panier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne resistoit point au trait , en mirent deux sur le panier, ils donnerent une fléche à l'Indien qu'ils firent tirer , & il les perça toutes deux. Neanmoins la fléche demeurant attachée & passant autant d'un costé que d'autre , a cause qu'elle n'avoit point

este tirée avec assez d'adresse , le Barbare demanda qu'il luy fut permis d'en tirer un autre à condition que si elle ne perçoit les deux cottes avec autant de vigueur que la première , il se soumettoit à perdre la vie.

Les Espagnols ne luy voulurent point accorder sa demande , & depuis ils ne tinrent compte de leurs cottes de maille , qu'ils appelloient par raillerie des toilles d'Hollande. Ainsi ils firent avec de gros draps des juste-au-corps de quatre doigts d'épaisseur qui couvroient le poitral avec la croupe des chevaux , & résistoient mieux au trait qu'aucune autre chose. Mais comme dans cette relation je parleray encore de quelques coups de flèches surprenans , je viens à Calderon.

## C H A P I T R E XV.

*Suite de la marche de Calderon & son arrivée au Camp.*

**L**Es Indiens voyant un des leurs tué , ne revinrent plus harceler les Espagnols qui arriverent le jour suivant au bord du grand marais , où ils demeurèrent toute la nuit. Ils le traversèrent le lendemain sans estre attaqués des ennemis , & marcherent à grandes

journées par la Province d'Aeuera. Pour se  
 soulager les uns les autres, les Cavaliers mi-  
 rent pied à terre aimant mieux de crainte de  
 fatiguer leurs chevaux les donner aux fantai-  
 sins, que de les porter en trouffe. Ils arri-  
 verent enfin à Ocaly qu'ils trouverent aban-  
 donné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres,  
 ils traverserent sur des traîneaux la riviere,  
 qui passe près de cette ville. Ensuite ils entre-  
 rent dans Ochilé; delà, ils se rendirent a  
 Vitachuco, puis au fleuve d'Ossachile, & a  
 la ville du même nom, d'où les habitans s'e-  
 stoient retirez. Ils y prirent des vivres, &  
 continuerent leur voyage par un pays desert,  
 entre Ossachilé & le marais d'Apalaché, &  
 sans que les Barbares les attaquaient qu'une  
 seule fois, ils firent plus de cent & trente-  
 cinq lieues depuis le commencement de leur  
 route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient.  
 Estant arrivez au bois qui borde le marais, ils  
 camperent toute la nuit en une plaine voisine  
 & a la pointe du jour, comme ils eurent mar-  
 ché par le défilé se mirent dans l'eau, ils avan-  
 cerent jusqu'au pont & le racommoderent.  
 Les gens de pied passerent dessus sans que  
 l'ennemy s'y opposast, & ceux de che-  
 val traverserent heureusement à la nage le  
 plus profond de l'eau. Ensuite Calderon don-  
 na ses ordres pour franchir ce qui restoit du

marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbalétriers, avec autant d'hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui estoit de l'autre côté. Ils se mettent donc en estat de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord. Les Indiens en embuscade sortent au mesme temps, ils les attaquent avec de grands cris, les couvrent de flèches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mors aux dents, rebrousse & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trouffe, & qui estoient presque tous bleffez. Car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choissoient. Ils se mirent mesme en estat de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les ayder, & pour estre témoins de leur victoire. Cette attaque estonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il se falloit battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemy fendoit sur eux; tout cela leur fit apprehender d'estre tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublèrent leurs efforts contre ceux qui estoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Villabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons , & faisant teste aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrestiens estoient en déroute , accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais , venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingts pas devant marchoit un Indien avec des grandes plumes sur sa teste, vestu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient , voulut se saisir d'un gros arbre , qui estoit également distant d'eux & de luy, d'où il les auroit fort incommodez. Comme Silvestre eut reconnu son dessein , il appelle Galvan qui accourt , ils gagnent l'arbre avant le Barbare , qui de rage leur lâcha trois flèches ; le bouclier de Silvestre le reçût , & resista à la violence des coups , parce qu'il estoit mouillé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien , attendit qu'il fut à la portée de son arbaleste , il prit de telle sorte son temps, qu'il luy donna au milieu de la poitrine & le perça , à cause qu'il n'estoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup , il fit seulement la piroüette , & s'écria que ces traitres de Chre-

tiens l'avoient tué. On entend aussi-tôt un grand bruit, ce ne sont que cris & hurlemens parmy les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils estoient venus.

A la droite de nos gens'avaçoit tout en furie, une foule d'Indiens vers lesquels Manassés, accompagné de dix autres-marcha pour leur faire teste. Les Barbares les chargerent verement, & blessèrent Manassés aux cuisses au défaut de son bouclier, & les quatres coups de flèches qu'il luy tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renversèrent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le mesme malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols alors reduits à la necessité de combattre pour leur vie se deffendoient en liors. Cependant le bruit court parmy les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en tres-bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils poussèrent l'ennemy, le jetterent dans le défilé qui estoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans

peine maistres de l'endroit de la forest, que les troupes avoient ouvert en passant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y estoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la blessure de leur Chef. Les Espagnols se logerent dans ce lieu qui estoit d'un abord tres-difficile & fort aisé à garder. Ils y passerent la nuit à panser les blesez qui estoient en fort grand nombre, & furent toujours à l'erte à cause des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils se mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, jusqu'à une autre forest d'environ deux lieuës de traverse. Dans ce bois qui n'estoit pas si serré que celui que l'on avoit passé, les Barbares avoient fait de costé & d'autre du chemin de bonnes palissades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les Espagnols traverserent courageusement cette forest, & eurent vingt blesez, sans que jamais ils pussent tuer aucun Indien. Ils croyoient mesme beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Après ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la Cavalerie, n'oserent ny les attaquer, ny les attendre. Et au bout de cinq lieuës, comme les blesez se trouverent ordinairement fati-

guez , nos gens camperent dans une plaine , & la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avançoient pour leur faire teste , & donnoient vigourement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite , & tâchoient de percer les chevaux , toutefois ils n'en blessèrent qu'un seul. Presque toute la nuit, ils ne firent que crier aux Espagnols , qu'ils avoient égorgé les autres , qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres , qu'ils feroient d'eux , la mesme chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient. Qu'ils n'estoient pas assez lâches pour souffrir leur tyrannie , & s'ils ne sortoient du pays , qu'ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route , & arriverent à un ruisseau profond , & d'autant plus difficile à traverser qu'il estoit à l'autre bord fortifié de palissades. Calderon envoya reconnoistre le passage , & s'appresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui estoient le moins en estat de combattre se missent au milieu avec l'attirail , & les mieux armez à la queue , afin que de tous costés on püst soutenir l'ennemy. Ils entrerent en cet ordre dans le bois , qui estoit au de-

vant

vant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pieces. Nos gens résolus de passer, ou de mourir arriverent teste baillée aux tranchemens. Le combat fut opiniasté; néanmoins malgré la résistance des Indiens, ils gagnèrent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eut quelques blesez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite par la plaine, sans que les ennemis les attaquaissent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons. Car les Indiens estant en embuscade ils fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Espagnols commencerent à s'estonner de ces menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en sortoit nul secours; & mesme ils ne voyoient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours après il y mourut douze de leurs blesez, entre autres Manassés qui estoit un très-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçus de tou-

te l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts. Car les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin , ce qui paroissoit vray-semblable , parce que le General s'estant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces passages , il estoit aisé de croire, que Calderon avec six vingts s'y estoit perdu. Mais comme le General se vit heureusement trompé , l'on ne peut s'imaginer la satisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ses compagnons. Il les embrassa tous plusieurs fois , & s'informa obligeamment des particularités de leur route. Il louïa avec affection , il parla de leur fatigues & de leur courage , & commanda que l'on eust grand soin des blesez.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Découverte de la coste.*

**L**Ors que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit six jours qu'Aniasco y étoit, ayant débarqué à Auté sans avoir fait aucune rencontre digne d'estre écrite. Il estoit heureusement abordé à ce port, parce que pour le luy assurer , on y avoit envoyé

douze jours avant son arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & lautre d'Infanterie. Elles estoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur sejour au port elles arboroiert leurs drapeaux, afin qu'on les découvrist de plus loin.

Aniasco qui les apperçût vint aborder à Auté, cù après avoir mis en seureté deux vaisseaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'escorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Espagnols se virent tous ensemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne surmontassent. Ils furent donc toujors dans la joye, & passerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeller Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien servy dans toutes les rencontres. Il luy commanda de laisser le soin de sa compagnie à Gusman & d'aller au Golfe d'Auté. Que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez. Qu'après il suivroit la coste cent lieuës vers l'Occident. Qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit estre extrêmement importante, & qu'il luy donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eut rasé la coste, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi. Que ce port estoit tres-beau, à l'abry de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il estoit aisé de s'approcher de terre, & d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui estoient parens, & dont l'un estoit Cacique. Mais il les prit d'une maniere fort mal-honneste. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçurent civilement, ils le prièrent de descendre, & qu'on luy donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point en eux, n'osa accepter leurs offres. Mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premières démarches pour luy ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre luy rendre visite, ils luy apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rassurerent & sonderent le port. Ensuite après avoir pris tout ce qui leur estoit necessaire, ils haussèrent les voiles, & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'estoit données de part & d'autre, furent lâchement trahis.

## C H A P I T R E X V I I .

*On envoie aux Havanes une relation  
de la découverte.*

**L**es Espagnols apprirent avec ioyè la découverte du port d'Achuffi & de toute la coste. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituer dans la Floride. Que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses nécessaires à un établissement. C'est pourquoy Maldonado reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla, luy raconter le détail de ce qui s'estoit passé, & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On luy commanda aussi qu'au mois d'Octobre<sup>\*</sup> prochain de l'année mil cinq cens quarante & un, il se rendit au port d'Achuffi avec les brigantins, la caravele d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de plomb, de poudre, & de toutes sortes de munitions. On luy avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conseil & de

---

\* On estoit alors sur la fin de Février 1540.

grande conduite dans la guerre. Le General avoit donné ces ordres , parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado , il auroit de son costé découvert le dedans de la contrée , & pris toutes ses mesures pour s'y établir , & qu'après il se rendroit au port d'Achusi. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port ; car dans la pensée de s'habituer dans la Floride , c'estoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'Auté , & se rendit aux Havanes ; où pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit , & son bonheur dans toutes ses entreprises , il fut bien reçu de la femme du General & de toute l'Isle. Après on envoya donner avis du succez de la découverte , ce ne furent que réjouissances & que vœux en faveur de Soto. Les riches mesmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoyoit , ou ils apportoit ce qu'ils avoient de plus précieux , parce qu'ils en esperoient quelque recompense ; & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interests de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Isle font leurs preparatifs , revenons au peuple d'Apalaché.

## C H A P I T R E XVIII.

*Hardiesse d'un Indien.*

**A**Niascô monta un jour à cheval luy septiesme, & s'estant promené par les ruës d'Apalaché avec ses compagnons, il leur prit à tous fantaisie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas dessein de s'en éloigner beaucoup, à cause que les Barbares se mettoient en embuscade derriere les buissons; & que la campagne n'estoit pas sure, ils sortirent sans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agreablement de diverses choses, ils apperçurent un Indien avec sa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine près d'un bois. Ils piquerent aussi-tost droit à eux, & la femme tout éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la forest, la jette contre le premier buisson, & la pousse de force plus avant. Après au lieu de se sauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laissé son arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de resolution, que s'il n'en eut qu'un à combattre.

Les Espagnols surpris de cette action , & croyant qu'il y auroit de la honte à sept hommes d'en tuer un , voulurent seulement le prendre. Ils fondent sur luy si promptement , qu'il n'eut pas le temps de tirer une seule fois ; ils le renversent, le tiennent à terre, luy crient quartier & qu'il se rende. Mais plus ils le pressent , & plus il fait paroistre de cœur. Car tout abbatu qu'il est , il les blesse tous aux jambes , & pique avec ses flèches le ventre de leurs chevaux. Enfin il s'échape une fois d'entre leurs pieds , se releve , prend son arc à deux mains , & en donne un si rude coup sur le front de Pegado , que le sang luy en coula le long du visage, & en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de se voir ainsi traité, pousse son cheval sur le Barbare , luy porte quelques coups de lances, l'atrape à la poitrine , & le renverse mort à ses pieds. Les Espagnols visiterent au mesme temps leurs chevaux , & trouvant qu'ils estoient tous blessez legerement , ils reprirent le chemin d'Apalaché, honteux qu'un seul homme leur eust donné tant de peine.

## C H A P I T R E X I X .

*On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.*

**D**urant le quartier d'hyver des Espagnols dans Apalaché , Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoy il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée , & de ceux que l'on prenoit tous les jours , s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on luy amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit esté à des Indiens , qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'estant point en usage parmy les peuples de ces contrées , ils ne font que des échanges. Le General réjoüi de cette rencontre , fit interroger ce jeune garçon , touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir ; & il luy répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit accompagné les maîtres ; & qu'en douze ou treize-jours, il y conduiroit les troupes. Le General le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre

garde qu'il n'échapast. Mais bien loin de s'enfuir, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrestiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmy eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru un veritable Espagnol.

Peu de jours après la prise de cet Indien, on en atrapa un autre qui le connoissoit ; & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit mesme de mener nos gens aux Provinces où il avoit esté, qu'il assureoit estre d'une tres-vaste étendue. Mais comme on luy demandoit si dans ces quartiers il se trouvoit de l'or, & de l'argent, & des pierreries, & qu'on luy monroit de toutes ces choses pour luy faire comprendre ce qu'on vouloit sçavoir de luy, il témoigna qu'en Cofaciqui, il y avoit un métal semblable au jaune, & au blanc qu'on luy faisoit voir. Que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées. Que mesme on rencontroit en Cofaciqui une tres-grande quantité de perles ; & là-dessus il en montra une parmy les pierreries qu'on luy presentoit. Les Espagnols pleins de joye de ces nouvelles, ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui, & de se rendre maistres des richesses de cette Province.

## C H A P I T R E XX.

*De quelques combats particuliers , & de la  
fertilité d'Apalaché.*

**U**N jour , un party de cinquante fantâsins , & de vingt Cavaliers sortit du Camp , pour chercher du gros millet à une lieuë de là , où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils avoient besoin. Ils se mirent après en embuscade pour prendre quelques Barbares , & poserent une sentinelle en un endroit élevé. Elle l'avertit presque aussi-tôt qu'il paroïsoit un Indien , qui jettoit la vûë d'un costé & d'autre, comme s'il eut eu dessein de découvrir quelque chose. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée , piqua pour attraper le Barbare , qui d'abord tenta de s'enfuir. Neanmoins venant à considerer que le cheval luy couperoit chemin , il gagna un arbre , refuge ordinaire des Indiens ; il appreste son arc , & attend de pied ferme que son ennemy fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer jusques sous l'arbre , il passe auprès , & porte un coup de lance à l'Indien , qui ne l'eut pas plûtôt paré , qu'il tira & perça le cheval de

l'Espagnol avec tant de violence , que depuis il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant , & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velasques qui suivoit au petit galop pour secourir Soto ; & lors qu'il apperçût le cheval de son compagnon tué , il presse le sien , avance droit au Barbare & luy pousse un coup de lance. L'Indien après l'avoir encore paré , tire & tué le cheval de Velasques. Ces deux Espagnols aussitôt courent la lance en main sur le Barbare qui gagne le bois , tourne quelquefois la teste en se retirant , leur dit avec une fierté mespriante qu'il se falloit battre à pied ; & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échappa ainsi des Cavaliers à son honneur, & les laissa au desespoir d'estre malheureusement démontez. Le party reprit ensuite le chemin du Camp , fâché de ce qui estoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps après cette action Rodriguez & Yelves sortirent à cheval d'Apalaché , pour cueillir du fruit en une forest près de cette ville. Estant arrivez , ils mirent pied a terre , & monterent au haut des arbres ; dans la pensée que le fruit y estoit meilleur qu'aux branches d'en-bas. Les Indiens en embuscade les apperçurent & coulerent doucement pour les surprendre. Yelves qui les vit se jetta en  
bas

bas de l'arbre , où il s'estoit mis , & ils luy tirerent une flèche qui le renversa tandis qu'il couroit a son cheval. Le coup prenoit à l'épaule , & passoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez , ils le tirerent sur l'arbre comme un oiseau , & l'ayant fait tomber du troisième coup , ils luy enleverent le test , qu'ils emporterent pour marque de ce qui s'estoit passé. Yelves ne fut point traité ainsi , il vint des Cavaliers à son secours , auxquels après avoir raconté en peu de paroles sa disgrâce , il demanda un Confesseur , & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez , estant épouvantez du bruit des Barbares , ils prirent la fuite vers le Camp. Les soldats qui avançoient , & qui les rencontrèrent , s'aperçurent qu'il y en avoit un de blessé à une jambe de derriere. Toutefois , parce que la blessure n'estoit pas plus grande que celle d'une lancette , ils negligerent de la faire panser , & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Espagnols surpris qu'un coup si leger eut produit un tel effet , firent ouvrir le cheval par l'endroit où il estoit blessé ; & suivant la trace de la flèche ils rencontrèrent qu'elle avoit entierement percé la cuisse , & estoit passée au foye. Je raporte ces particularités , pour faire connoistre que durant le séjour des troupes dans Apalaché , les Barbares les atta-

querent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toujours à l'erte, & toujours prests à combattre. On raconte encore cecy de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goust; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçus de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant près d'eux, firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tueroient. Les Cavaliers qui se moquoient de ces menaces avancerent; & aussi-tôt les Indiens leur tirèrent quelques flèches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blesez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuir & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'estoient pas contens d'écarmoucher contre ceux qui s'écartoient. Mais ils attaquoient jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille, ils se cachoient dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils s'efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citrouïles, & autres legumes. On y trouve

aussi diverses sortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il se perd au pied des arbres, à cause que les Indiens ne nourrissent point de troupeaux. En un mot, le pays est si fertile, que les troupes durant cinq mois d'hiver y eurent des vivres en abondance; & mesme pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Neanmoins, outre quelque 350. chevaux ils faisoient près de quinze cens hommes sans conter les Indiens de service. Il y a d'ailleurs dans la contrée plusieurs meuriers blancs, des pasturages fort bons, des eaux excellentes, des estangs pleins de poisson, des marests remplis d'herbes, dont la fleur est bonne pour le bestail, & seule capable de le nourrir.

*Fin du troisiéme Livre de la Floride.*





# HISTOIRE

DE LA

# FLORIDE.

LIVRE IV.

Avantures des Espagnols en diverses  
Provinces.

---

## CHAPITRE I.

*Départ d'Apalacké.*



PRE's qu'on eut dépéché Maldo-  
nado aux Havanes, pour les vivres  
& d'autres choses nécessaires aux  
troupes ; le General partit de la ville d'Apa-  
lache sur la fin de Mars de l'année mille cinq  
cens quarante, & prit sa route vers le Nord.  
Il marcha trois jours sans estre attaqué des en-  
nemis, & logea dans un village presque fer-

mé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large ; & où on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers, on le passoit aisément ; & de là sans peine, on abordoit au Bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une vallée agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui estoit encore de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps cinq gardes du General sortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoître les villages de la contrée. Les Gardes portoient chacun une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit aussi une rondache, & Moreno une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrèrent dans une plaine semée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient aussitôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le passage, & court en haste au secours. Neanmoins quelque diligence que l'on fist, on trouva les gardes tuez de dix ou douze flèches, chacun au travers du corps, & les deux autres tres-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui luy passoit à l'épaule, & il expira.

lors qu'on le pansoit. Aguilera qui s'estoit courageusement battu , avoit les cuisses percées de deux flèches , le corps noir de coups & la teste blessée. Car les Barbares qui n'avoient plus de quoy tirer, prirent sa rondache, & luy en déchargèrent de si rudes coups , qu'ils luy découvrirent le test jusqu'aux sourcils. Mais comme il estoit jeune & robuste il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçoivent le secours , & se sauvent si promptement , que l'on ne peut connoître leur nombre. On scût tourefois d'Aguilera qu'il y avoit plus de cinquante hommes , & quelque temps ensuite on apprit en cette sorte la maniere dont la chose s'estoit passée.

Des Espagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera , s'il avoit conté les coups de bastons qu'il avoit recûs ; & si pour s'en van-ger avec honneur , il ne vouloit pas défier les Barbares de se battre seul à seul contre luy , il leur répondit , que les coups estoient tombez si drus sur ces espauls , qu'il ne les avoit pu compter. Qu'à l'égard du mal qu'ils luy avoient fait , ils en pourroient dire un jour des nouvelles , quand ils seroient entre les mains des ennemis. Que neanmoins pour leur faire connoître de quelle maniere son malheur estoit arrivé ; ils scauroient que plusieurs Indiens les avoient rencontrez dans une plai-

ne ses camarades & luy, & que les ayant vû seulement sept à pied, ils s'estoient detâchez du gros en pareil nombre, s'estoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureuſement; tandis que les autres demeuroient ſpectateurs du combat. Que ſes compagnons non plus que luy, n'ayant ny arbaleſte ny mouſquet pour les repouſſer, les ſept Indiens, les avoient approchez à leur aïſe, & avoient tiré ſur eux comme ſur des beſtes priſes dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un eſtat pitoyable. Que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils luy avoient faits; & que de crainte d'une autre diſgrace il ne ſongeoit point à les deſier, leur conſeillant meſme à eux qui le railloient, de ne point ſortir du Camp ſans armes, de peur d'eſtre mal-traitez, & de ſervir à leur tour de divertiffement aux autres. Ceux qui écouſtoient Aguilera demeurèrent ſurpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens euſſent oſé ſe battre en nombre égal contre les Eſpagnols. Mais cette rencontre leur fit connoiſtre la hardieſſe de ces peuples, qui n'appercevant point de chevaux, ſe fient ſi fort en leur courage, qu'ils ſ'imaginent ne le ceder ny en valeur, ny en adreſſe aux plus braves des Chreſtiens.

## C H A P I T R E II.

*Arrivée dans la Province d'Altamaha  
& d'Achalaqué.*

**L**E General partit d'Apalaché, & se rendit sur la frontiere de la Province d'Altamaha. Il fut la reconnoistre luy-mesme avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La pluspart des habitans s'estoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui estoient demeurez; afin de faire fuir les derniers.

On les mena au General pour avoir quelque connoissance du pays. Mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs Indiens luy demanderent hardiment s'il venoit faire guerre, ou traiter alliance; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrester, que la demande qu'on faisoit estant raisonnable, elle seroit accordé sans difficulté, & que mesme par toute la Province on recevroit favorable-

ment les troupes. Ils dépêcherent deux de leurs gens vers le Cacique , pour l'avertir de tout ce qui se passoit , & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols , & de se faire sçavoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire dégast. Le General qui se fit interpreter cette ordre , commença à esperer que tout reüssiroit selon son desir ; & commanda qu'on mist les deux Officiers en liberté. & qu'on les regalast. Cependant les Indiens avec le General , luy conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il estoit , & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoya ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes , & y est recû avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averty de ces choses vint saluer le General, qui parut fort réjoui de sa venue ; & les habitans qui s'en estoient fuis retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva , une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y séjourna , ils vécutent paisiblement avec les Barbares. Après , ils marcherent dix jours , en montant le long de la riviere , où ils virent de beaux

meuriers, & remarquerent que la contrée estoit fertile, & le peuple doux & sociable. Si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçurent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit nécessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrèrent en Achalalaqué Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plupart avoient la vûë basse, ou estoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celuy de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent qu'elle s'estoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais après qu'ils s'en furent informez avec soin, ils apprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en Achalalaqué; ce qui les surprit encore d'avantage. Néanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en sçavoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à Cofaciqui, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le pays est beau, sans riviere, ny forest, ils le traverserent en cinq jours. Lors que le General partit d'Achalalaqué, il donna au Cacique entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le mesme present au Seigneur d'Altapaha,

& à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance ; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux , qui durant tout le voyage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'escartotent quelquesfois sur le chemin , & que le General donnoit toujours autant de mâles que de femelles , il est vraisemblable que si les Barbares ne les ont tuéz en haine des Chrétiens , il en doit avoir aujourd'huy beaucoup dans la Floride , qui est un pays tres-propre pour les nourrir.

---

### C H A P I T R E III.

#### *Du Cacique de Cofa. & de sa Province.*

**L**ors que le General passoit d'une Province à l'autre , il avoit accoustumé d'aller luy-mesme à la découverte , ou d'envoyer avertir de sa venuë. C'est pourquoy il depêcha vers le Cacique de Cofa , pour le porter à faire alliance , & il l'assura que son dessein estoit de gagner les peuples par douceur. Qu'il en usoit genereusement envers ceux qui vouloient la paix ; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voisins , à qui les Espagnols avoient fait toutes sortes de bons traitemens ; & que pour luy , s'il acceptoit leur

amitié , il n'en seroit pas moins satisfait que les autres. Cofa & ses lujets répondirent, que le General leur faisoit beaucoup d'honneur, que luy & ses troupes seroient reçûs avec joye ; & qu'on ne pouvoit jamais ny le voir assez tôt, ny luy assez tôt entrer dans le pays. Les Espagnols ravis de cette réponse , doublerent leur marche ; & le quatrieme jour après leur départ d'Achalaqué , ils arriverent à la premiere ville de Cofa, où le Cacique pour paroistre en grand Seigneur , les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il apprit que les Chrestiens approchoient , il sortit au devant un quart de lieuë , ou après avoir salüé Soto, luy avoir confirmé sa parole, & s'estre enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en tres-bon ordre. Le Cacique logea Soto , il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les Espagnols réjouis de cet accueil , demeurèrent cinq jours dans la contrée ; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la seule piece de canon qu'ils avoient. Et pour luy montrer l'estime qu'ils faisoient de luy par l'importance de la chose qu'ils luy connoient, le General commanda de tirer ce canon

canon à un grand cheſne, qui fut renverſé du ſecond coup. Le Cacique & ſes ſujets ſurpris d'un effet qui leur paroifſoit ſi extraordinaire, temoignerent que c'eſtoit véritablement une grande marque d'eſtime & de confiance, que de leur laiſſer un depoſt ſi important. Enſuite les troupes prirent la route de la Province de Cofaciqui, & le Cacique avec ſes gens les accompagna. Mais après un jour de marche, on le ſupplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Eſpagnols, avec mille proteſtations de ſervice; il commanda à ceux de ſa ſuite de les embraffer, & dépêcha vers ſon frere Cofaqui, pour luy faire ſçavoir que l'Armée approchoit de ſa contrée, & qu'elle meritoit d'eſtre favorablement reçüe. Soto envoya en meſme temps rechercher l'alliance de Cofaqui, & après ſix jours de chemin, il ſortit de la Province de Cofa, qui eſt un pays propre pour le beſtail, tres-fertile en gros millet, & tres-charmant. On y rencontre de grandes foreſts, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & ſur tout des peuples fort ſociables.

---

#### C H A P I T R E I V.

*Cofaqui reçoit les Eſpagnols.*

**C**Oſaqui ayant appris que les Chreſtiens venoient ſur ſes terres, fait preparer

toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépêche vers le General quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'asseurer de son obeïssance. Soto réjouï de les voir, leur fit de grandes carresses, & vint avec eux jusqu'à la premiere ville, qui s'appelloit Cofaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'approchoit de cette place, le Cacique qui estoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de luy, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'arcs, de plumes & de mantes de martre. Cofaqui le salua avec respect, & après quelques complimens il luy confirma ce qu'on luy avoit dit de sa part. Le General de son costé le reçût d'une maniere fort obligeante, & luy promit toute sorte d'amitié, en reconnaissance de l'accueil qu'il luy faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilités, & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cofaqui au même temps distribua les logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le General de luy dire s'il sejourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour luy rendre toute sorte de service. Soto repondit

qu'il prendroit la route de Cofaciqui , & ne s'arresteroit point qu'il n'eut auparavant esté dans cette contrée. Là-dessus le Cacique luy repartit qu'elle n'estoit separée de la Province de Cofaqui , que par un desert de sept jours de marche. Que pour cela il luy offroit des vivres avec des gens de guerre , & que s'il luy plaisoit de donner ses ordres , il les feroit ponctuellement executer. Le General témoigna qu'il luy avoit obligation , & le conjura de faire en cette rencontre , ce qu'il jugeoit necessaire pour la marche , & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien , & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le General se confioit en luy , ordonna de lever promptement des troupes , & dans quatre jours il se trouva quatre mille hommes pour escorter l'armée , avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions. \* Cependant de peur de quelque surprise , à cause du nombre des Indiens , le General commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire , mais les Barbares estoient bien éloignez de rien entreprendre ; ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols , afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui ;

---

\* Gros millet , pruneaux , noix , raisins secs.

avec lesquels ils estoient en guerre. C'est pourquoy un jour avant le départ des Chrestiens, le Cacique fit appeller Patofa son Lieutenant General, & luy dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous. Que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols. Qu'il estoit de sa prudence d'en menager l'amitié par toutes sortes de services, à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vangeroit hautement de ses ennemis. Que cela d'ailleurs luy donneroit lieu de meriter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation. Que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour la patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne luy en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de luy.

Après que Patofa qui estoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut reçu cet ordre, il osta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que luy portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & plusieurs sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacique la branche de

palmier en main, il le salua d'une maniere peu differente de la nostre, & l'assura qu'il se sacrifieroit pour son service. Que puitque son bras estoit secondé des Espagnols, il luy engageoit la foy qu'il le vengeroit de ses ennemis. Que mesme la vengeance en seroit illustre & capable de luy oster le souvenir des injures qu'il avoit reçûës; ajoustant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûë de luy, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & luy dit, que sur l'assurance du succès de son entreprise, il l'en vouloit recompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il l'en revestit Patofa; ce qui est parmy ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

## C H A P I T R E V.

### *Avanture d'un Indien.*

**L**A nuit avant que les Espagnols partissent pour Cofaciqui leur guide qui estoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalache,

& qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussi-tost les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'estant enquis du sujet de l'alarme, ils conurent que c'estoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presque à demy-mort. Comme le General luy demanda ce qui l'avoit obligé à jeter de si grands cris, il repondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'estoit présenté à luy, qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrestiens en Cofaciqui. Que là-dessus il luy avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & luy avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer. Que s'il n'eut esté secouru par deux Espagnols, le Diable luy eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit apperçus, il s'en estoit fuy avec toute sa suite. Qu'aini, puisque les Demons craignoient les Chrétiens, il supplioit qu'on le baptizast sur l'heure, afin que le Diable ne vinst plus le mal-traiter. Le General & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par des coups, envoyerent querir des Prestres, qui après avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit,

ny le jour suivant. Il estoit en un si pitoyable estat, qu'il fut obligé de se refaire ; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montast à cheval. Cofaqui accompagna le General deux lieues, & luy fit ensuite quelques complimens, sur le déplaisir qu'il avoit de le quitter, il commanda de nouveau à Patofa d'obeir en tout aux Espagnols, & il le fit souvenir qu'il s'estoit engagé à de grandes choses, & que l'on ne jugeoit du mérite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirèrent vers Cofaqui, où elles souhaitoient passionnément d'arriver.

## CHAPITRE VI.

### *Marche des troupes.*

**L**Es Indiens & les Espagnols formerent deux corps d'armée séparés, & marcherent tout le jour en cette sorte ; Patofa & le General chacun à la teste de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de service. Comme la nuit approcha les Indiens distribuèrent des vivres aux Espagnols ; les armées se camperent, elles poserent des sentinelles, & se mirent de telle façon sur leurs gardes les

unes contre les autres, qu'on les eust cru ennemies. Les Chrestiens sur tout estoient toujours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient seulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Espagnols se piquant aussi de la mesme chose, chacun observa à l'envy la discipline; & au bout de deux journées, on arriva en tres-bon ordre à un desert, entre la Province de Cofaqui & de Cofaciqui. Les Espagnols marcherent six jours sans grand'-peine par ce desert, à cause que les bois & les chemins en estoient faciles. Outre quelques ruisseaux ils traverserent deux fleuves sans profondeur, mais fort étendus, & si violens que l'on fut contraint de mettre plusieurs chevaux de file pour rompre l'impetuosité de l'eau, & favoriser le passage aux gens de pied qui ne se pouvoient tenir de bout, que les chevaux ne les soustinsissent. Au septieme jour sur le midy, ils se trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient suivi jusqu'à lors, & ne rencontrerent que des sentiers qui alloient çà & là dans la forest, & qui se perdoient presque aussi-tost. Si bien que ne sçachant plus quelle route prendre, le General commença d'avoir quelques soupçons des Barbares. Il dit à Patofa que sous apparence d'amitié il les avoit voulu faire perir; qu'il n'estoit pas croyable qu'entre huit mille In-

diens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui sçût le chemin, veu qu'ils avoient toujours eu guerre avec les peuples de Cofaciqui, & fait des courses les uns sur les autres. Patofa répondit qu'il n'estoit jamais venu si loin, ny pas un de ceux qui l'accompagnoient. Que l'on ne pouvoit appeller guerre, les escarmouches qu'il y avoit eües entre eux & les ennemis. Que dans le desert on s'estoit seulement battus en diverses rencontres de chasse & de pesche, où l'on s'estoit tué & fait des prisonniers de part & d'autre. Que comme les habitans de Cofaciqui avoient toujours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient osé entrer dans leur contrée. Qu'ainsi puisque luy, ny ses gens ne connoissoient point où ils estoient; il supplioit que l'on prist en leur faveur d'autres sentimens que ceux qu'on témoignoit avoir. Que les peuples de Cofaciqui n'estoient capables d'aucune lâcheté, D'ailleurs, le Cacique & luy avoient trop de cœur pour démentir par une honteuse trahison, le bon accueil qu'ils avoient fait aux Espagnols. Que pour assurance de sa parole on pouvoit prendre tels ostages, & en si grand nombre que l'on voudroit. Qu'il offroit mesme sa teste avec celle de ses soldats, qui se sacrifieroient tous aveuglément pour soustenir l'honneur de leur Ca-

cique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit que ce Commandant n'en vint à quelque extrémité, pour montrer l'innocence de sa conduite, & luy repartit, que bien loin de croire qu'il eust malicieusement égaré les Espagnols, il estoit maintenant persuadé du contraire; & que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez. On appella ensuite l'Indien Pierre, qui les avoit si seurement guidez, que la veille il marquoit le chemin du jour suivant. Mais il avoua qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excusa sur ce qu'il y avoit long-temps qu'il n'estoit venu à Cofaciqui. Les Espagnols alors qui s'imaginoient qu'il apprehendoit encore d'être mal-traité du Demon, & qu'ils le prioient inutilement, continuerent le reste de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forest, & arriverent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'estoit pas guéyable. Comme ils n'avoient rien pour le traverser, & qu'ils avoient consumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils furent toute la nuit dans une grande consternation. A la pointe du jour le General pour les rassurer leur promit de ne point continuer la marche, que l'on n'eût auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à Gusman, à Vascon-

vello , Aniasco & Tinoco , Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie , de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de costoyer le fleuve en montant , à quelques autres en descendant, & à tout le reste d'avancer une lieuë dans le pays , & de retourner dans cinq jours au camp , pour y rapporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniasco alla vers le haut du fleuve avec le General Barbare , le guide Pierre , & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de se répandre à travers le bois , & de pouvoir plus facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit sur le bord de la riviere , & endura de la faim ce qu'on en peut souffrir. Luy & ses soldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choses que les quatre mille Barbares qui estoient demeurez luy apportoient. Ces Indiens partoient du quartier dès le matin pour chercher des provisions, & ne retournoient que la nuit , les uns avec des herbes, des racines , & quelques oiseaux qu'ils tuoient , & les autres avec du poisson ; en un mot , avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Espagnols , qui furent trois jours à ne se nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fournissoient. Mais comme nos gens leur en laissoient la meilleure part , & que Soto vit que l'on ne

pouvoit plus subsister, il fit tuer quelques cochons, & distribuer une demie livre de viande à chaque Espagnol ; ce qui irritoit plutôt la faim qu'il ne l'appaisoit. Néanmoins pour faire voir leur reconnaissance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le General qui les sollicitoit à cela, souffroit comme le plus simple des fantassins, il dissimuloit ses maux, il carressoit les soldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faisoit oublier une partie de leurs peines ; de sorte qu'ils témoignoit à leur tour un visage aussi content, que s'ils eussent eu toutes choses en abondance.

---

## CHAPITRE VII.

*Suite de ce qui se passa dans le desert.*

**L**E cinquième jour que l'Armée marcha dans le desert, un Indien \* de ceux qui avoient le soin des vivres s'enfuit, soit qu'il desirast revoir sa femme, ou qu'il craignist de mourir de faim. Patofa qui-en fut averty, envoya à ses trousses quatre de ses gens, qui après l'avoir atteint, le ramenerent au quar-

---

\* On les appelle Tameme.

tier les mains liées , & le luy presenterent. Alors il commença à luy faire des reproches de sa lâcheté, il luy remontra le tort que sa fuite faisoit aux Indiens , le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son Cacique, & luy jura que son crime ne demeureroit pas impuny ; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mene à un ruisseau , & là il luy fait oster ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long ; il fait troubler l'eau , & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes Indiens eurent charge de prendre les verges , & de frapper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre Indien but d'abord autant qu'il luy fut possible ; mais comme il vint à reprendre haleine , on luy donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ses amis courent trouver Soto , se jettent à ses pieds & le conjurent avec larmes de demander à Patofa la grace du malheureux.

Soto qui sçavoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eust perdu la vie , pria Patofa de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte ; il y consentit,

& l'on tira incontinent du ruisseau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demy-mort.

Il arriva aussi que l'un des jours qu'on souffrit le plus de faim dans le desert, quatre soldats des plus courageux ; & des plus honnestes gens de l'armée résolurent de partager ce qui leur restoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils la firent cuire pour la renfler, ils se la partagerent, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois \* mangerent leur part, & il n'y eut que Silvestre qui envelopa la sienne dans un mouchoir. Ensuite un autre soldat qu'on appelloit Troche, luy demanda s'il n'avoit rien à manger, & il luy repartit assez plaisamment, qu'on luy avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche se prit à rire, & sur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les supplie de luy donner quelques vivres. Silvestre luy répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gasteau, & qu'il estoit prest à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silvestre reprit qu'il n'avoit rien qui ne fust vray, & tira son mouchoir où estoient les dix-huit grains de millet.

---

\* Carillo, Meron, Pechado.

Il en donne six à chacun de ses camarades, & garde le reste pour luy. Ils se regalerent aussitôt de cela avant qu'il survinst quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comme les autres soldats enduroient la faim, & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du Perou que viennent ces richesses aux Espagnols; J'estime qu'il m'est fort glorieux d'estre fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

---

## C H A P I T R E V I I I .

*Succes des Capitaines envoyez à la découverte.*

**D**urant ces choses, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne souffrirent pas moins de faim que le General. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois sans avoir rien à manger. Ils ne réussirent pas mesme dans leur découverte, à la réserve d'Aniasco, qui rencontra un village sur le bord du fleuve qu'il costoyoit. Il y avoit peu de monde

dans ce village , mais tant de provisions , que dans un seul logis on trouva cinq cens mesures de farine de gros millet , outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Aniasco réjouis de ce bonheur , visiterent le reste des maisons , monterent aux plus hautes , virent deçà & delà le fleuve , plusieurs habitations , & des terres cultivées. Ensuite ils repurent & sur le minuit les Espagnols depécherent vers Soto quatre Cavaliers , qui pour l'assûrer des choses qu'ils luy diroient , prirent des montres de gros millet , & quelques cornes de vaches. Jusques alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride , encore qu'ils en eussent trouvé de la chaire fraîche. Ce qui les avoit souvent obligez à presser les Indiens , de leur dire où ils rencontreroient de ce bestail ; mais ny par prieres , ny par menaces , ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit mesme que les Cavaliers furent envoyez vers le General , les gens de Patofa aprirent qu'ils estoient dans un village de la Province de Cofaciqui , & ils le saccagerent. Ils pillerent le temple où estoient les richesses du lieu , & sans consideration de sexe ny d'âge , ils tuerent ceux qu'ils purent prendre , & leur enleverent le rest pour les porter à leur Cacique , & luy montrer la vengeance qu'ils

avoient prise de ses ennemis. Ce desordre dura jusqu'au jour, & sur le midy Aniasco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, apprehendant que s'ils demeuroient plus long-temps au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils resolurent de descamper, & d'aller rejoindre Soto.

## C H A P I T R E IX.

*Arrivée du General en Cofaciqui, avec la découverte du Pays.*

**L**E General ayant scû les particularitez de la découverte d'Aniasco, il décampa, & prit pour guide les Cavaliers qu'on luy avoit dépéchez. Mais à cause que les troupes qui l'accompagnoient, enduroient beaucoup de faim, elles ne songeoient qu'à se rendre où il y avoit des vivres. De sorte que sans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'après avoir fait en un jour & demy plus de douze lieuës, ils arriverent où estoient leur compagnons. Ils s'y rafraischirent sept jours; & durant ce temps, les trois autres Capitaines que l'on avoit en-

voyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils estoient partis, sans avoir rencontré un seul village, ny pris aucun Indien, quoy qu'ils en eussent vû plusieurs passer. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils suivirent la route qu'il avoit tenuë, & se rendirent au village où ils s'estoit avancé. Là ils luy racontèrent le détail de leur course, ils se rétablirent, & ils en avoient grand besoin; car ils estoient abatus de fatigues, & depuis huit jours ils n'avoient mangé que des racines. Cependant Patofa & ses gens se répandent quatre lieuës aux environs du quartier, tuent indifferemment hommes & femmes, saccagent les villages, & pillent les Temples où ils peuvent entrer. Le General averty de cela & que ces Barbares alloient encore pousser leur ressentiment plus loin, crut qu'il estoit de son interest d'empêcher le desordre, à cause qu'estant contraire au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il luy feroit à l'avenir de cruels & puissans ennemis. Il envoye donc prier Patofa de faire arrester ses gens. Ce Capitaine obeit, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, Soto luy donna pour son Cacique & pour luy quelques étoffes de soye, du linge, des coûteaux, des miroirs, & autres choses semblables; & après l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de

ne pas aller plus loin , & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravy des presens qu'on luy avoit faits , s'en retourna avec d'autant plus de joye , qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. Soto ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp. Mais si-tôt qu'il vit ses gens en estat , il prit sa marche en montant le long du fleuve , où il trouva force vivres , & plusieurs Indiens massacrez , ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forests ; & au bout de trois journées il campa dans un endroit remply de meuriers , & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits , il commanda à Aniasco de suivre avec trente fantassins , la route qu'on avoit tenuë jusques alors , & de tascher à prendre quelque Indien , pour avoir connoissance du pays & du Cacique de la Province. Qu'en tout cas il prit grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit , afin que l'Armée continuast sa marche avec assurance. Qu'il se reposoit sur sa conduite , & esperoit que le bonheur qui l'avoit toujours accompagné , ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniasco & ses compagnons sortirent secrettement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit , & qui s'élargissoit peu à peu. Mais après

deux lieues, ils ouïrent un bruit confus & semblable à celuy que l'on fait dans un village. Là-dessus continuant leur route jusques hors une forest où ils se trouvenant, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des personnes parler, & connurent qu'ils n'estoient pas loin de quelque bourg. Ils se preparerent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce dessein ils se courent doucement droit au village, chacun à l'envy l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils aperçurent le Bourg au de là du fleuve, le long duquel ils estoient venus. Ils tournent & courent çà & là pour découvrir un passage. Mais n'en trouvant point, ils s'arresterent dans un lieu découvert sur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps; puis ils se rendirent avant le jour. Ils racontèrent au General leur découverte, & si-tôt que le Soleil fut levé il prit cent chevaux avec autant de fantassins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au passage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Caci-que, & que les gens qu'ils appercevoient, estoient la suite de l'Ambassadeur. Les Barbares surpris de ce qu'ils voyoient se retirerent

promptement dans le village y porter cette nouvelle.

---

## C H A P I T R E X.

### *Conduite de la Dame de Cofaciqui,*

**L'**Arrivée des Espagnols estant répandue dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez environ de 45, ans chacun, entrèrent dans un batteau avec d'autres Indiens ; & passèrent à l'autre bord. Comme ils furent en présence du General, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui estoit assis avec gravité sur un siege qu'on luy tenoit toujours prest, pour recevoir les Ambassadeur qu'on luy dépechoit. Ils luy demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre ; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des bateaux pour traverser le fleuve. Qu'il les supplioit aussi de luy livrer passage sur leurs tetres, & de luy donner quelques vivres pour aller plus loin. Qu'il estoit marry de les importuner ; mais que la necessité l'y contraignoit. Qu'ainsi la faveur qu'ils luy accorderoient

luy feroit extrêmement sensible. Qu'il tâcherait de la reconnoître, & feroit qu'ils auroient autant de sujet de se louer de sa conduite, que luy de leur generosité. Les Indiens luy repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais qu'il y avoit peu de vivres au pays. Que la peste à la reserve de leur bourg avoit desolé la Province. Que la plupart des habitans avoient esté emportez de cette maladie; & que les autres s'estant retirez dans les forests n'avoient point semé. Que mesme depuis la peste cessée, il n'estoient pas encore retournez dans leurs maisons. Neanmoins qu'il devoit tout esperer, parce qu'ils estoient sujets d'une jeune Dame, qui n'estoit pas moins prudente que genereuse. Qu'ils luy alloient rendre compte de toutes choses, & qu'ils viendroient apporter sa réponse, qui selon toutes les apparences ne manqueroit pas d'estre favorable. Là-dessus, ils prirent congé du General, ils retournerent au village, & firent à leur Princesse un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de luy dire. A peine eurent-ils parlé, & dit leur avis touchant les mesures qu'on devoit prendre dans cette rencontre; que leur Dame commanda que l'on tint prest un batteau, & qu'on le parast le mieux qu'il seroit possible. Elle y entra ensuite avec huit femmes des plus considerables de la Province.

Ce batteau estoit remorqué par un autre, où se mirent les six Indiens qui retournoient d'auprés des Espagnols, & avec eux plusieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les passerent au bord où estoit le General.

Au mesme temps que la jeune Dame s'approcha du General elle luy fit ses complimens; & s'estant assise sur un siege qu'on luy avoit apporté, elle raconta les choses que les gens luy avoient dites. Elle ajouta qu'encore que le malheur de l'année luy ôtaist le moyen d'assister Soto comme elle l'eust souhaité, elle luy offroit pourtant six cens mesures de gros millet. Que dans deux maisons du bourg qui estoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune. Qu'elle avoit amassé ces vivres pour secourir ceux de ses sujets qui avoient esté preservez de la peste. Et pourveu que le General luy laissast la moitié de ses provisions, à cause de la pauvreté du pays, qu'elle abandonneroit l'autre de tout son cœur. Que s'il desiroit quelque chose de plus, elle ordonneroit qu'on ouvrist les greniers d'un bourg tout proche. Qu'elle y avoit deux mille mesures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit nécessaire. Que pour loger plus commodément le General & ses Officiers, elle quitteroit sa propre maison, & elle leur abandonneroit la moitié du bourg. Que

pour les soldats elle feroit bastir des huttes. Que mesme si tout cela ne suffisoit pas , elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voisin. Qu'enfin pour faciliter le passage du fleuve à son armée, elle auroit soin que le lendemain il y eust des traîneaux & des batteaux tout prests , afin de montrer au General avec quelle ardeur elle tâchoit de luy rendre de bons offices.

Soto fit réponse qu'il luy avoit les dernières obligations. Que les offres qu'elle faisoit estoient au de là de son merite. Qu'elles luy sembloient d'autant plus considerables que ses sujets souffroient , à cause de la misere de l'année , & qu'elle se retranchoit de plusieurs choses pour l'obliger. Qu'à cette consideration il feroit loigneusement menager les vivres , & incommoderoit le moins qu'il pourroit. Que touchant les logemens, tout estoit réglé avec prudence, & qu'il estoit si charmé de sa generosité, qu'il ne desiroit d'estre favorisé de la fortune, que pour luy témoigner un jour sa reconnoissance des graces qu'elle faisoit aux Espagnols. Ensuite Soto la mit adroitement sur le discours de la Province de Cofaciqui, & des contrées voisines , & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'esprit & de sagesse. On observa aussi que les peuples de Cofaciqui & des deux dernières Provinces,

vinces, avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honneste que les habitans des autres pays. Car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que mesme il l'entretinssent, on remarquoit néanmoins dans leur conduite je ne sçay quoy de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cofaciqui & de leurs voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeissoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageast leur amitié avec beaucoup d'adresse.

## C H A P I T R E X I.

*L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.*

**P**endant que la Dame de Cofaciqui parloit à Soto, elle défila l'une après l'autre une chaîne de grosses perles, qui luy faisoit trois tours au cou, & luy descendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au General. Mais comme il luy témoignoit que les offrant elle-

mesme, ses perles recevroient un nouveau lustre; elle luy dit que la retenuë des personnes de son sexe luy deffendoit cette liberté. Soto qui scût ce qu'elle disoit, luy fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles; & que puis qu'elle ne les presentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ny contre la bien-seance ny contre son honneur. Ces paroles luy inspirerent une honneste hardiesse, elle se leve aussi-tôt & donne des perles au General, qui s'approche tres-civilement pour les recevoir. Il s'osta mesme du doigt un tres-beau rubis, dont il luy fit present en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du General, & se retira dans le bourg, après avoir remply les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient de telle sorte occupés, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le General demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent estre le mesme que celuy qui sur la coste est appellé Sainte Heleine, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprès de luy.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & ame-

nerent plusieurs batteaux si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de noyez, & les autres sept. Ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur estoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les poufferent si inconsidérément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres estant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé; & l'autre sous des huttes de rameaux; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fructiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'icy.

## C H A P I T R E XII.

*On envoie vers la mere de la Dame  
de Cofaciqui.*

**L**E lendemain du passage des troupes, Soto s'informa avec soin de la Province de Cofaciqui, & il scût que le terroir estoit tres-bon pour semer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la

Dame du pays, estoit une veuve qui demouroit à douze lieues du quartier; C'est pourquoy il supplia sa fille de la mander. Et incontinent elle luy dépécha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & mesme des animaux\* inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma sa fille de legereté, & témoigna beaucoup de ressentiment de sa conduite. Elle trouva fort mauvais aussi que les Envoyez ne se fussent pas opposez à leur Dame; & fit connoître par ses manieres un grand mépris pour les Espagnols. Le General sur cette nouvelle commande à Aniasco de descendre avec trente fantassins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages. Que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cofaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le pays par cette sorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. Aniasco part avec ses camarades; & mene un jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province luy avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien estoit suivi de quelques uns de ses domestiques, & avoit charge lors

---

\* Ce sont les chevaux.

qu'on seroit près du lieu où l'on alloit, de marcher devant, pour donner avis de la venue des Espagnols, & de conjurer la bonne merc au nom de sa fille & des habitans du pays de se rendre au Camp. Qu'elle y auroit du plaisir & de l'honneur. Qu'en un mot elle y seroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépêché ce jeune Seigneur, à cause qu'ayant esté élevé par sa mere, il en estoit aymé tendrement, & qu'à cette consideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Espagnols. Il estoit d'ailleurs capable de faire reüssir ce dessein luy seul. Car il avoit de l'adresse; du reste la taille & la mine avantageuses, fort leste à la maniere du pays, des plumes de diverses couleurs sur la teste, une belle mante\* de peaux, un arc peint en la main, avec un carquois plein de flèches sur l'épaule. C'est l'estat où marchoit ce jeune Indien, qui ne songeoit qu'à gagner l'amitié des Espagnols, & qui leur témoignoit en toutes choses, que sa plus grande satisfaction seroit de les obliger.

---

\* Cela estoit contre la coûtume. Les Indiens portent seulement des peaux l'Esté.

## C H A P I T R E . XIII.

*Mort du Seigneur Indien avec le retour  
des Envoyez.*

**A** Prés qu'Amiasco & les compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils se reposèrent sous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui estoit au milieu de la troupe, & qui jusqu'alors les avoit agreablement entretenus de Cofaciqui & des contrées voisines, commença tout d'un coup à rêver; il apuye negligemment sa teste sur son coude, & jette de fois à autres de profonds soupirs. Neanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'osa luy en demander la cause. Ensuite comme il cessa un peu de soupirer, il prit son carquois, & mit dehors presque toutes les fleches l'une après l'autre. Elles estoient extrêmement belles, parce que les plus considerables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces sortes d'armes; sur tout en celles qui leur servent d'ornement. Comme on aura du plaisir d'apprendre la maniere dont elles sont faites, je parleray des fleches de l'Indien, qui accompagnoit les Espagnols.

Les flèches de ce Seigneur, estoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs estoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier, éguisées par le bout, & dentelées par les costez avec tant de propreté, qu'on n'eust pu rien faire de plus juste avec l'acier.

Aussi les Espagnols les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de près, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une flèche, dont la pointe estoit de pierre à fusil, & semblable à celle d'un poignard, il s'en frappe a la gorge & tombe mort. Et les Espagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prevenir un coup si funeste, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maistre s'estoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrestiens, seroit tres-desagréable à la Dame vers qui il les conduisoit. Que puis qu'elle n'estoit pas venuë la premiere fois, il estoit à croire qu'elle s'en offenseroit. Qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle luy portoit, & les soins

qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoutoient qu'il s'estoit ainsi persuadé, que s'il n'exécutoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprès d'elle. Qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu genereusement témoigner qu'il preferoit la mort au malheur de leur déplaire. Les Espagnols trouverent ces conjectures assez vray-semblables, & continuerent leur route. Mais après trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en estoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maistre seul la sçavoit; & que néanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçurent quelques Indiens, ils se mirent aussi-tost en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplierent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de Cofaciqui; & ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle estoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit. Que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien

loin , elle se trouveroit peut-estre fort près. Sur cette reponse , comme les Espagnols balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre , l'un de leurs compagnons dit , que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succès de leur entreprise , il n'y avoit point d'apparence qu'ils deussent estre plus heureux. Que la Dame qu'ils alloient chercher , témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols. Que s'estant opiniastrée à ne pas venir , elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces , au cas qu'ils la voulussent enlever , & que sans avoir des chevaux , ils ne pouvoient ny se deffendre , ny rien tenter. Qu'après tout , cette bonne femme leur estoit fort inutile pour leur conqueste , & qu'il suffisoit d'avoir sa fille , avec laquelle il falloit faire une paix solide. Que du reste il ne sçavoient quelle route prendre pour aller à la demeure de la mere , parce qu'ils manquoient de guides fideles , & que sans parler du jeune Seigneur , dont la mort estoit d'un mauvais presage , leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à cet avis , & reprirent le chemin du Camp ; où ils rendirent compte de leur aventure. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau , où estoit la mere

de la Dame de Cofaciqui & Aniasco prit deux batteaux avec vingt de ses camarades , & suivit son guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui se noyerent au passage du fleuve de Cofaciqui , & cela renouvela le déplaisir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage , ils ne firent aucune rencontre , & après beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle , que la Dame qu'ils alloient chercher , ayant sçû qu'on retournoit à elle , s'estoit cachée dans une forest , d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le General alors desesperant de l'avoir , tourna toutes ses pensées ailleurs.

#### C H A P I T R E X I V.

*Metal qu'on trouva en Cofaciqui.*

**D**Urant les courses d'Aniasco , les autres Espagnols qui esperoient tous de faire fortune en Cofaciqui , s'informerent avec soin des richesses qui s'y rencontroient , & le General commanda d'appeller les deux jeunes Indiens que l'on avoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui , la

Supplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les Marchands qu'ils avoient servis ; l'assurant que si elle obligeoit les Espagnols en cela, elle acheveroit de les combler de ses graces. Cette Dame dépécha aussi-tôt de ses sujets querir de ce métal ; & ils raporterent du cuivre d'une couleur tres-dorée, avec de certains aix blancs, comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois à quatre doigts, & toutesfois tres-legers. Mais quand on les manioit ils se reduisoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort seiche. Ensuite elle fit dire aux Espagnols, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus considerables du lieu, il y avoit de toutes sortes de perles en abondance. Qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos ; que s'ils en vouloient d'avantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée, Que cette ville, le séjour de ses ancestres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la discretion du General & de ses troupes ; & que même s'ils n'estoient pas satisfaits de tout cela, ils en pourroient encore avoir par le moyen de la pesche qui se faisoit au pays. Ces nouvelles consolerent les Espagnols de

n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent, dont on les avoit flattez. Ils se réjouirent aussi de voir que plusieurs croyoient qu'il y eust de l'or dans le cuivre; mais comme ils n'avoient ny eau forte, ny pierre de touche, ils n'en purent faire l'essay.

## C H A P I T R E X V.

*Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.*

**L**ors que l'on scût les richesses du Temple, où estoient enterrez les plus considerables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniasco-le General & ses Capitaines s'y transporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des serures, & ils s'estonnerent que sans outils les Indiens les eussent pu si bien faire. Ces coffres estoient autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient les morts embaumez de telle sorte, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau tres-bien faites. Ces derniers coffres estoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, &  
les

les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Espagnols furent rejouis de tant de richesses ; car il y avoit plus de mille mesures de perles. Ils en peserent vingt mesures, & en prirent deux seulement avec autant de semence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en sçauroit le prix. Le General en effet ne voulut point qu'on s'embarassast de beaucoup de choses ; & mesme il eut fait remettre dans les corbeilles le reste des perles, si on ne l'eust supplié d'en distribuer. Il en donna donc à pleines mains aux soldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoy elles estoient propres. Ensuite les Espagnols sortirent de ce Temple, & Soto deux jours après, prit trois cens hommes des principaux de ses troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp jusqu'à cette ville estoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il sembloit qu'on se promenaist dans un verger. Ainsi nos gens arriverent avec plaisir & sans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonné à cause de la peste. Talomeco est une belle ville, & marque assez qu'elle a este le sejour des Caciques. Elle est sur une petite éminence près de la riviere, & consiste en cinq cens maisons bien basties. Celle des Seigneurs s'éleve par dessus la ville & se voit de loin.

Elle est aussi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maison est le Temple où sont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il est rempli de richesses, & basti d'une maniere magnifique. Mais comme je desespere de le bien décrire, je conjure les honnestes gens qui liront cette histoire, de suppléer au défaut de mon expression, en se formant une grande idée des choses dont je les vais entretenir.

---

## C H A P I T R E X V I.

### *Description du Temple de Talomeco.*

**L**E Temple de Talomeco, où est la sepulture des Caciques, a plus de cent pas de long sur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toit fort élevé, pour suppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures; ce qui est tres-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis mis l'un sur l'autre servent pour empêcher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrées & leurs

voisins imitent dans leurs maisons.

Sur le toit de ce Temple il y a plusieurs coquilles de différente grandeur, & de divers poissons rangées dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples estant si éloignez de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivières qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toujours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervalles d'une piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverse grosseur en forme de festons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles qui vont depuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des coquilles, font un tres-bel effet, lors que le Soleil donne dessus.

Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On void à l'entrée douze statues de geant faites de bois. Ils sont representez d'un air si farouche & si menaçant; que les Espagnols s'arrestèrent long-temps à considerer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans soient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils sont en haye des deux costez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont

huit pieds , & les autres un peu moins à proportion , en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque costé, des massuës garnies de cuivre qu'ils tiennent eslevées, & semblent tout prests à les rabattre avec fureur, sur ceux qui se hazardent d'entrer. Les seconds ont des marteaux d'armes, & les troisièmes, une espece de rame; les quatrièmes, des haches de cuivre, dont les tranchans sont de pierre à fusil. Les cinquièmes tiennent l'arc bandé, & la flèche preste à partir. Rien n'est plus curieux à voir que ces flèches, dont le bout d'enbas est d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fusil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en posture menaçante, ainsi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans, est orné conformément au dehors du toict; car il y a une espece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des festons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des perles, on aperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverses cou-

leurs tres-bien disposées. Outre cet ordre qui regne au dessus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toit plusieurs plumes & plusieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas, en sorte qu'il semble que ces ouvrages soient prests à tomber.

Au dessous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre costez, deux rangs de statuës, l'un au dessus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du pays. Chacun a sa niche joignant l'une de l'autre, & seulement pour orner la muraille qui eust esté trop nuë sans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où sont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil tres-délié, & de diverses couleurs. Pour les statuës des femmes, elles ne portent rien en leur main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où sont posées les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au dessus de ces cercueils en des niches dans le mur, se voyent les statuës des personnes qui sont là ensevelies. Elles les representent si naturellement, que l'on juge comme elles estoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main,

mais les hommes y ont des armes.

L'espace qui est entre les Images des morts, & les deux rangs de statuës, qui commencent sous la corniche est semé de boucliers de diverses grandeurs, faits de roseaux si fortement tissus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleste, ny mesme de coup de fusil qui les puisse percer. Ces boucliers sont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribüe beaucoup à leur beauté.

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaißes sur des bancs separez. Les plus grandes de ces quaißes servent de base aux mediocres, & celles-cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides sont composéee de cinq ou six quaißes. Comme il y a des espaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de costé & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces quaißes sont remplies de perles, de sorte que les plus grandes renferment les plus grosses perles, & ainsi en continuant jusqu'aux plus petites, qui ne sont pleines que de semence de perles. Au reste la quantité des perles estoit telle, que les Espagnols avoüerent qu'encore qu'ils fussent plus de neuf cens hommes, & eussent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous ensemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne

doit pourtant pas s'en trop étonner, si l'on considère que les Indiens de la Province apportoient dans ces quaiſſes depuis plusieurs ſiecles toutes les perles qu'ils trouvoient ſans en retenir une ſeule. Et de là on peut juger par comparaiſon, que ſi tout l'or & tout l'argent qu'on a amené du Perou en Eſpagne, ne s'eſtoit pas transporté ailleurs, les Eſpagnols pourroient aujourd'huy couvrir d'or & d'argent pluſieurs Eglises.

Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, ſans compter pluſieurs habits de peaux avec le poil teintes différemment, pluſieurs veſtemens de chats, de martres, & d'autres peaux auſſi bien paſſées qu'au meilleur endroit d'Allemagne & de Moſcovie.

Autour de ce Temple, qui par tout eſtoit fort propre, il y a un grand magaſin diviſé en huit ſalles de meſme grandeur, ce qui luy apporte beaucoup d'ornement. Les Eſpagnols entrèrent dans ces ſalles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la première de longues piques ferrées d'un tres-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eſt enrichi de chamois de couleur, & aux extremitéz il

Il y a des houpes , avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la seconde salle des massiës semblables à celles des geans , garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverses couleurs , avec des perles alentour. Dans la troisième on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres ; dans la quatrième , des épieux parez de houpes , près du fer & a la poignée ; dans la cinquième des especes de rames ornées de perles & de franges ; dans la sixième des arcs & des flèches tres-belles. Quelques unes sont armées de pierre à fusil , éguilées par le bout en forme de poinçon , d'épée, de fer de picques , ou de pointe de poignard , avec deux tranchans. Les arcs sont émailléz de diverses couleurs , luisans & embellis de perles en divers endroits. Dans la septième salle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de yache apporté de loïn , garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitième , des bouchiers de roseaux tissus fort adroitement , & parez de houpes & de semences de perles. Voilà la description du Temple & du magasin de Talomeco , que les Espagno's qui avoient esté au Perou , & dans les autres parties de l'Amérique , admirerent comme la merveille du nouveau monde. Ensuite ils demanderent aux Indiens ce

qui les avoit portez à amasser tant de richesses , & ils répondirent que tous les Seigneurs du pais , & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse , & aussi-tost les Intendans de l'Empereur qui estoient à la suite de l'armée , pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit , delibererent de prendre les droits de leur Maistre. Mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger de rien. Que l'on estoit assez embarrassé des armes & des provisions que l'on portoit. Qu'après la conquête de la Floride on le partageroit , & que celui auquel arriveroit la Province de Cofaciqui , payeroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de Talomeco. Tout le monde approuva ce sentiment , & l'on reprit la tonte du quartier.

---

## C H A P I T R E X V I I .

*Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.*

**S**I-tôt que le General fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines , & sur l'assurance qu'elles é-

toient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prest pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de Cofaciqui & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obligeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit euës pour les Espagnols. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se diviserent. Le General ordonna à trois de ses Capitaines\*, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantassins, & d'avancer douze lieues dans le pays, à costé de la route de Chovala où on alloit. Qu'ils rencontreroient dans un bourg six cens mesures de gros millet; & qu'après en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reste de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le General prit le chemin qu'il avoit resolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Cofaciqui, & ses Officiers au village, où ils avoient ordre de se rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils enleverent deux cens mesures, & vinrent reprendre la route du General qui estoit passé. La

---

\* Gallego, Tinoco, Silvestre.

pluſpart d'entre eux qui ne ſçavoient à combien ils eſtoient de luy , & qui dans cette incertitude , craignirent de manquer de vivres ſur le chemin , ſe mutinerent , & ſans vouloir obeir ils doublèrent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement , à cauſe de trois chevaux malades , tâcherent à retenir ces mutins , par la conſideration des ſervices que l'on tiroit des animaux. Mais ils leur répondirent fierement , que l'on ne devoit point preferer trois chevaux à la vie de trois cens hommes , & ils ſe remirent à marcher plus fort & plus en deſordre qu'au paravant. Là-deſſus un des Capitaines qui ſe trouvoit à la teſte , leur dit , qu'il ſ'eſtonnoit de la precipitation avec laquelle ils alloient. Que dans deux jours au plus tard , ils joindroient le General à Chovala. Qu'il avoit trop d'honneur , & ſçavoit trop bien la guerre pour les laiſſer dans un pays ennemy. Qu'il ne falloit donc pas ſur une crainte ridicule de manquer de proviſions , abandonner des chevaux qui ſervoient ſi utilement contre les Barbares. Que ſans doute leur conduite les couvriroit de honte , & donneroit un ſenſible déplaiſir à Soto qui les ayroit. Qu'ainſi ils devoient plûtôt ſonger à rentrer dans leur devoir , & à mourir en braves ſoldats , que d'eſtre dans la deſobeiſſance , & vivre ſans gloire.

Ces paroles les arresterent un peu , & le lendemain comme ils marchaient , il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents , de tonnerre , & d'une gresle si funeste , que sans la rencontre de quelques grands arbres , ils fussent tous peris. Car la gresle estoit fort grosse , mais par bonheur elle ne dura pas long-temps. De sorte qu'ils continuerent leur chemin , & arriverent le troisieme jour de leur marche à de petits villages , que l'on appelloit Chalaques, d'où les habitans s'estoient retirez , hormis quelques vieillards, dont la pluspart avoient perdu la vie.

A trois journées de là , ils rejoignirent le General qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de Chovala , éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës , par la route qu'ils avoient tenuë , & qu'ils trouverent assez belle. Car ils marcherent presque toujourns par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës , de petites rivières qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce , couvertes d'herbes tres-propres pour le bestail ; & virent durant leur traite de tres bonnes terres.

Au reste depuis Apalache jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante-sept journées ,

jours, & presque toujours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pêche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit tres-maltraitez pour les empêcher de fuir. Aux uns on avoit coupé les nerfs du coup de pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'auray encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'auray raconté ce qui s'est vû ou passé de plus considerable dans ses Provinces.

---

## C H A P I T R E X V I I I .

### *Generosité de la Dame de Cofaciqui.*

**L**Es Espagnols sejournerent quinze jours dans la Capitale de Chovala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent tres-bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils delcamperent, & marcherent le premier jour par des terres semées, & cinq autres sur des montagnes. inhabitées, & de

vingt lieuë de traverse. Elles estoient pleines, de chesnes, de meuriers, de bons pasturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmy des vallées tres-fresches & tres-agréables.

Pour revenir à la Dame de Cofaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Espagnols jusques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & mesme de leur donner des Indiens pour les servir durant les vingt lieuës de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut soin aussi, afin que tout allast mieux, que les Indiens de service fussent commandez par quatre des principaux du pays, & fit garder cet ordre, tandis que les Espagnols marcherent sur ses terres. Mais voicy comme elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obeïssance. Elle ordonna aux quatre Commandans Indiens, que dés qu'ils arrivèrent au pays de Guachoulé qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le Cacique de recevoir favorablement les Espagnols dans son estat. Qu'en cas de refus, ils luy declarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne scût rien de cet ordre, qu'a.

prés que l'on eust passé les montagnes. Alors comme les quatre Indiens luy eurent demandé permission de s'avancer, ils luy decouvrirent les choses dont on les avoit chargez. Nos gens surpris de cette genereuse conduite, demurerent dans le sentiment où ils estoient, que la Dame de Cofaciqui desiroit de les servir ardemment. En effet, lors que dans sa Province elle les obligeoit avec chaleur, elle les prioit toûjours de luy pardonner, si elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle souhaitoit. Les Espagnols pour la persuader du contraire, luy faisoient compliment sur la maniere dont elle agissoit. Cette Dame estoit non seulement liberale envers nos gens, mais encore envers ses sujets qu'elle combloit de ses graces. Elle meritoit aussi de commander à des Royaumes entiers, & pour estre une Princesse accomplie, il ne luy manquoit que d'estre éclairée des lumieres de la foy.

## C H A P I T R E X I X .

*Ce qui arriva aux troupes dans le desert.*

**L**E jour que les Espagnols sortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois esclaves, dont deux estoient Negres & l'autre

Maure. L'amour des femmes plûtôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obligez à fuir & à demeurer parmy les Indiens , si ravis de les avoir qu'on ne put jamais les retrouver quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aymoient leurs Maitres , & passoient pour bons Chrestiens , on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'estonna de la conduite du Maure , qui estoit fin & méchant.

Deux jours après cette fuite , lors que les troupes marchoit à travers le desert , Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armée tira de son Alforge \* sur le midy, environ six livres de perles , & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia , & luy dit qui les devoit garder , ou plûtost puisque le bruit couroit , que le General dépéchoit aux Havanes , les y envoyer pour en achepter des chevaux , & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse , repartit , que ces perles ne passeroient donc pas outre , & là-dessus il les répandit de costé & d'autre sur l'herbe , & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie ; car les perles estoient grosses comme des noisettes , d'une tres-belle eau , & à cause qu'elles n'estoient

---

\* Espèce de grande fauconniere,

pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regretter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles, qui passerent en proverbe parmy eux, ce ne sont pas des perles pour Juan Terron.

Terron ne voulut jamais découvrir où il avoit rencontré tant de grosses perles, & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner; que toutes les fois qu'il se souvenoit de sa sottise, il luy prenoit envie de se pendre. Tels sont les prodigues, ils despensent follement leurs biens, & après ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joyes secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

*Fin de la premiere Partie de l'Histoire  
de la Floride.*





HISTOIRE

DE LA

FLORIDE,

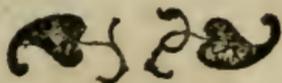
OU

RELATION

DE LA CONQUÊTE

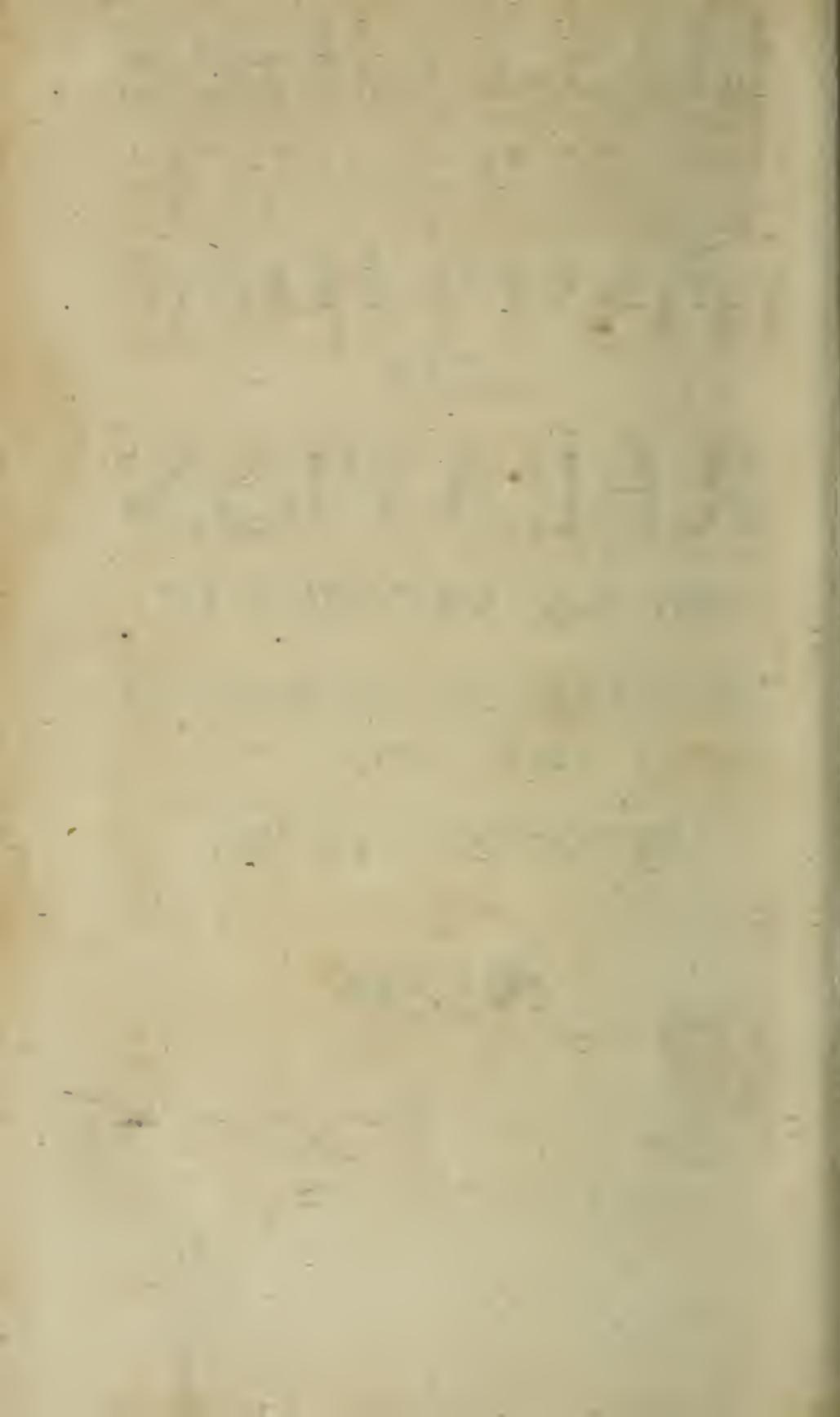
De ce Pays par FERDINAND  
DE SOTO.

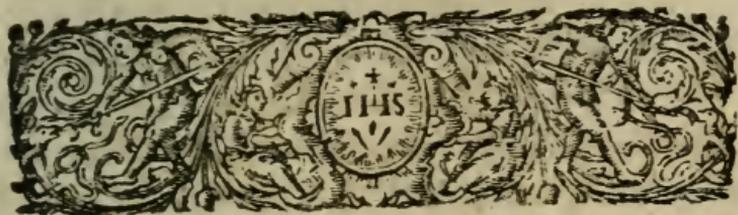
SECONDE PARTIE.



---

M. DCC. VII.





# HISTOIRE

DE LA

# FLORIDE.

## SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces  
de la Floride , avec les batailles qui  
s'y sont données.

---

### CHAPITRE I.

*Comme les Caciques de Guachoulé , & d'Ichi-ha \*  
reçurent les troupes.*



ORS que les Espagnols eurent tra-  
versé le desert , dont j'ay parlé au  
dernier chapitre de la premiere  
Partie de cette Histoire , ils entrerent dans la

---

\* ou Ichiaha.

Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de costé. & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Espagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pays. Il receut en cet estat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui estoit de trois cens feux; puis il le logea en sa maison qu'il avoit préparée pour cela à la consideration de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Espagnols de toutes les choses nécessaires. Son logis estoit sur une tertre avec une terrasse autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le General séjourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieuës, il arriva le sixième à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, qui se joignent à quelque distance de-là, & font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha éloigné de trente lieuës de l'autre, il est plus grand que le Guadalquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaba est à la pointe d'une Ile de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'arrivée du General sortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la mesme chose à l'égard des autres Espagnols, & les passerent dans des barques, & sur des traîneaux qu'ils tenoient prests pour leur rendre cet office. Ils les logerent après en leurs maisons, ils les régalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes sortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le General s'enquit à son ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à trente lieuës de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit seurement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y consentit, & ils partirent aussi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

## C H A P I T R E II.

*Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.*

**L**E lendemain le Cacique vint voir le General, & luy donna un fil de perles

d'environ deux brasses. Ce present sans doute eust passé pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles estoient toutes égales & grosses comme des avelines. Soto en reconnoissance de cette faveur, luy donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulièrement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la pesche des perles, il répondit qu'elle se faisoit dans la Province. Qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ses ancestres estoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le General repliqua qu'il luy estoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit receu son present que pour ne luy pas déplaire. Que son dessein estoit seulement de sçavoir de quelle sorte on tiroit les perles des escailes. Le Cacique repartit qu'il en feroit pescher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pesche des perles, avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut soin que l'on brûlast force bois sur le rivage, pour y faire un grand brasier, & qu'au retour des batteaux on mist les escailes dessus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres, dix ou douze perles  
de

de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui estoient presens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent après entra un soldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huîtres que les Indiens avoient peschées, il avoit rencontré sous sa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive, & qu'il le supplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refusa civilement cette perle, & assura le soldat qu'il luy estoit aussi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoistre son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme. Et que cependant il estoit d'avis qu'il conservast son present, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Espagnols qui estoient alors avec le General considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoistre en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi e'le n'avoit rien perdu de son lustre, & l'on ne s'estoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols sejournerent dans la Capitale d'Iciahá, un cavalier qu'on appelloit Louis de Bravo, se promenant la

lance en main sur une chaussée près du fleuve, vit passer un chien, & il luy jetta sa lance à dessein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peschoit à la ligne, & le tua. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne se doutoit point de ce malheur, courut ramasser sa lance, & il trouva qu'elle traversoit la teste de Mateos, le seul des troupes qui eust des cheveux blancs. C'est pourquoy ils l'appelloient leur pere, & comme ils luy portoient beaucoup de respect, sa mort les toucha sensiblement.

Tandis que ces choses se passaient, ceux qui estoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines estoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment si l'on cherchoit avec soin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reste la terre par où ils avoient passé, estoit bonne pour le bestail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traversez, on les avoit bien reçûs, & que mesme toutes les nuits après les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fussent vengez sur eux à coups de flèches. Mais les Indiens en usoient peut-estre de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes , qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuer , ils le pouvoient aisément sans chercher aucun pretexte.

---

### C H A P I T R E III.

*Reception des Espagnols dans les Provinces  
d'Acosté & de Coça.*

**A** Prés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on se tint prest pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Isle, & à cinq lieuës d'Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celui du pays, où l'on entroit, elles rencontrèrent la Capitale d'Acosté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien differente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sur les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traitterent les Espagnols avec tant de fierté.

& d'insolence, que plusieurs fois on fut prest d'en venir aux mains avec eux ; mais le General l'empêcha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la sortie d'Apalaché. On obéit, & l'on fut toute la nuit sous les armes aussi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligamment offrir du gros millet ; & nos gens crurent qu'il s'estoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes aussi-tôt descamperent, & passerent le fleuve dans des batteaux & sur des traîneaux, ravies que les choses se fussent terminées sans combat. Elles entrèrent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçurent avec affection. Ils leur fournirent aussi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça est une Province de cent lieuës de traverse. La terre en est bonne, & le pays fort peuplé. Car en un seul jour sans compter les villages de costé & d'autre de la route, les Espagnols traverserent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des provisions, & mesme ceux d'un lieu les

de Coça, un Chrestien qui n'estoit point Espagnol, se cacha dans cette place pour ne point suivre les autres. Mais comme il n'estoit pas considerable, on ne le trouva à dire qu'à Talisse, où l'on essaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que son Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Espagnols aussi. Là-dessus le General pria le Cacique de luy rendre ce deserteur. Mais Coça luy repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'establir sur les terres, il estoit juste qu'il y en demeurast au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un soin tout particulier. Qu'ainsi il le supplioit de luy pardonner, s'il ne contraignoit point son soldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui considera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le pressa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chrestien, & fort bon esclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir soin. Ces particularitez sont de peu de consequence, mais je les raporte, afin que si quelque jour on fait la conquête de la Floride, on puisse s'informer des habitans du pays, s'ils ne se souviennent point des estrangers qui se sont establis parmy eux.

## C H A P I T R E V.

*De quelle maniere Tascaluça reçût  
le General.*

**L**E General sejourna dix jours à Talisse ; où il s'informa des Provinces voisines , & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Tascaluça le vint trouver. C'estoit un jeune homme d'environ dix-huit ans ; mais si haut , qu'il surpassoit presque de la moitié du corps tous les Espagnols , & tous les Indiens de l'armée. Il avoit à sa suite plusieurs gens considerables , & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere , sa personne & sa Province. Soto le reçût aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite , comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Tascaluça , il luy dit que son Pere n'estoit qu'à douze lieuës du camp , & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il supplioit le General d'envoyer quelques soldats pour les reconnoistre , avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

duire & ramener seurement; & qu'après on marcheroit par la route la plus agreable & la plus aisée. Villabo qui souhaitoit que la découverte fust heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & à ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passerent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques; & au bout de trois jours ils arriverent a la vûë d'un petit village où les attendoit Tascaluça. Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arresta sur une éminence pour les mieux voir. Il estoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous de bout, tandis qu'il estoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de cette chaise il y avoit un Indien avec un enseigne de peau de chamois, traversé de trois barres d'Azur, de la figure d'un estendart de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmy les Indiens.

Tascaluça estoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient; de sorte qu'il paroiffoit un geant. Son visage, ses épaules & le reste de son corps répondoit a cette hauteur,

& il estoit gros a proportion ; bel homme ; l'air noble & fier , le mieux pris en la taille , & le plus grand que l'on eust encore vû dans la Floride.

Comme il attendoit Soto sur l'éminence , quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprès de luy , sans qu'il d'aignast les regarder , ou leur faire la moindre civilité ; & il sembloit qu'il ne les eust point apperçûs. Mais à l'arrivée du General, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son costé mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Après ils se donnerent la main, & vinrent à la maison qui estoit preparée pour le General , où le Cacique prit congé de luy , & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village , & le troisiéme elle en sortit. Tascaluça sous pretexte d'amitié & de service , la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tint prest un cheval pour ce Cacique , de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens ; ce que j'avois oublié a dire. Mais comme Tascaluça estoit grand , on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on eust bien cherche , on rencontra un gros cheval

cheval de bast, on le mit dessus, après luy avoir donné un habit d'écarlatte & une cape de mesme couleur; mais il s'en falloit tres-peu que ses pieds ne touchassent à terre.

Le General réjouï, qu'enfin on eust de quoy monter le Cacique donna ses ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieues chaque jour, & au troisieme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Tascaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville est forte, parce qu'elle est au milieu d'une presque Isle, que forme le fleuve qui passe à Talisse, & qui est beaucoup plus grand & plus rapide à Tascaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traversa le fleuve, mais à cause qu'on n'avoit pas assez de traîneaux, on employa tout le jour à passer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une vallée tres-agréable. Alors les Espagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, sans qu'ils pussent sçavoir ce qu'ils estoient devenus. Ils soupçonnerent alors seulement que s'estant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet se plailoit à sortir du camp & à courir le pays; mais de ces sortes de courses il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deslors à avoir mauvaise opinion de l'amitié de Tascaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Espagnols

témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec insolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'estoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pousser la chose, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & son compagnon estoient tuez, il differa de vanger leur mort, jusques à ce que la fortune leur en fournist quelque occasion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui estoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vasqués, cavaliers experimentez dans toutes sortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoistre ce bourg, & de l'y attendre.

## C H A P I T R E VI.

### *Découverte d'une trahison dans Mauvila.*

**A**U mesme temps que Quadrado & son camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantassins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique; & donna ordre au Mestre de camp de le suivre en diligence. Neanmoins le reste de l'Armée

ne sortit que tard ; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre , ils se répandirent de çà & de là pour chasser.

Le General arriva sur les huit heures du matin à Mauvila , qui consistoit en quatre-vingts maisons , où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes , dans quelques autres mille , & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis ; car les Indiens ne les font point autrement , & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste , comme Mauvila est une place frontiere , les maisons en estoient fortes & belles , & marquoient assez la puissance du Cacique. La plupart aussi luy appartenoient , & les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une tres agreable plaine , ceint d'un rempart fort haut , palissadé de grosses pieces de bois , fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors , attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois estoit enduit de terre grasse ; meflée de longue paille , ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois , que cela paroissoit une muraille de maçonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maisons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui est au milieu de la Ville. Tascaluçà aussi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ses Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de service prendroient la maison la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que son Mestre de camp l'eust joint, & la dessus le Cacique entra dans une maison, où estoit son conseil de guerre. Cependant les soldats qui s'estoient avancez avec le General demeurèrent sur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, jusqu'à ce qu'ils eussent vû le lieu qu'on leur destinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui estoit venu reconnoistre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il se falloit défier du Cacique; & qu'il craignoit une trahison. Qu'il y avoit dans les maisons du bourg près de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, lestes & bien armez, la fleur des vas-

faux de Tascaluça & des Seigneurs voisins. Que plusieurs logis estoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans estoient libres & sans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégast; ce qui faisoit connoître qu'ils avoient envie de se battre. Que tous les matins ils sortoient en campagne, & faisoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit ajouster la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainsi il estoit d'avis qu'on se tint sur ses gardes. Le General commanda aussi-tôt, que sous main on avertist de la trahison ceux de ses gens qui estoient dans le bourg, pour se tenir prests en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Mestre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçu à Mauvila en grande réjouissance, & qu'à son entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais dessein, avoient ordonné plusieurs dances de femmes, ce qui estoit agréable à voir; car les Indiennes sont belles & bien faites. En effet celle que Moscoso emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée si charmante que les Dames Espagnols qui estoient dans ce Royaume le prierent souvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique , lors qu'il fut entré dans la maison où l'attendoit son conseil , il dit à ses Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre , & qu'il falloit promptement determiner si l'on égorgeroit les Espagnols qui estoient dans le bourg , ou si l'on attendroit qu'ils fussent tous joints. Qu'il ne doutoit point du succez de l'entreprise, quelque resolution que l'on prist ; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils se trouvoient huit contre un , ils estoient vail-lans & experimentez. Qu'ils declarassent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'exécuter , & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ses ennemis.

## C H A P I T R E VII.

*Resolution du conseil du Cacique , avec le commencement de la bataille de Mauvila.*

**L**Es opinions du conseil de Tascaluca furent partagées. Les uns souûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Espagnols qu'ils se fussent joints , à cause que la defaite en seroit plus difficile ; Et les autres ,

qu'il seroit lâche de les attaquer lors qu'ils estoient en petit nombre. Qu'il falloit différer l'attaque jusqu'à ce qu'ils fussent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Espagnols estant joints, se deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis cousteroit trop cher, si elle leur coustoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainsi il importoit de donner sans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut resolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouuast point, on ne laisseroit pas de passer outre, d'autant qu'il y avoit toujours raison de perdre ses ennemis.

Tandis que ces choses se passoient, les valets du General qui avoient appresté le dîner, l'avertirent qu'on alloit servir, & il commanda de dire à Tascaluça qui avoit toujours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour se mettre à table. Ortis qui avoit reçu cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refusée, & on luy répondit que Tascaluça alloit sortir. Il retourna une seconde fois & il eut la mesme réponse ; & à la troisième il dit que Tascaluça vint s'il luy plaisoit, & que le dîner estoit

sur table. Alors un Indien qui avoit la main d'un Officier, repartit qu'il s'estonnoit que des brigands osassent proférer le nom de son Seigneur avec si peu de respect, & l'appeller Tascaluça, sans luy donner les titres qui luy estoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, que l'insolence de ces coquins leur cousteroit la vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commencer à les chastier. A peine cet Indien eut-il parle, qu'il en vinst un autre qui luy donna un arc & des fleches pour commencer le combat. Le Barbare renverse aussitôt les bords de sa mante sur ses épaules, appreste son arc, & se met en estat de tirer sur une troupe d'Espagnols dans la ruë. Gallego qui se rencontra par hazard à un costé de la porte par où l'Indien estoit sorti, voyant cette trahison dechargea au Barbare un tel coup d'estramasson sur l'épaule, qui n'estoit couverte que de sa mante, qu'il le fendist jusques aux entrailles, & tomba mort dans le temps, qu'il alloit lacher le trait. Ce Capitaine qui venoit d'estre tué avoit en sortant commandé aux Indiens de charger les Espagnols. C'est pourquoy ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie sur nos gens, qu'ils les chasserent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Espagnol ne tourna le dos, tous combattirent & se retirèrent en braves soldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les premiers , il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans , qui jetta les yeux sur Gallego , & luy tira six ou sept flèches , mais inutilement , si bien que de rage de ne l'avoir ny blessé ; ny tué, il le serra de près , & luy déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de son arc sur la teste , que le sang en coula. Gallego qui previt la recharge , le perça de deux coups d'épée , & le renversa mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort estoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie , & que la passion de vanger la mort de son pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniastrété. Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui se battit courageusement , les autres donnerent avec la mesme ardeur ; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila , coururent promptement les reprendre. Les plus vistes monterent dessus , les autres n'en eurent pas le loisir , & leur couperent les longes , afin qu'ils pussent échaper à la fureur des Barbares ; mais les derniers qui ne purent ny les monter, ny les mettre en liberté , les virent percer à grand coups de flèches. Car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureusement ,

les uns sur les Espagnols , & les autres sur les chevaux & le bagage qui estoit là. Ensuite ils porterent le butin dans leur maison , & il ne resta aux Espagnols que la vie qu'ils deffendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves soldats pouvoient faire.

---

## C H A P I T R E   V I I I .

### *Suite de la bataille de Mauvila,*

**L** Es Cavaliers qui estoient montez à cheval s'estant joints à d'autres qui arrivoient à la file , s'opposent à la furie des Barbares ; & s'avancent pour secourir l'Infanterie qui en estoit pressée ; les ennemis se relaschent peu à peu , les nostres se rassemblent & font deux gros , l'un d'Infanterie , & l'autre de Cavalerie. Ensuite ils fondent sur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repoussent jusques dans leurs fortifications , où ils seroient entrez pelle-messe , si ceux qui estoient dedans n'eussent fait pleuvoir de toutes parts des fleches & des pierres. C'est pourquoy nos gens se retirerent , & les Indiens fortirent si promptement, que plusieurs se jetterent à bas des murailles , & approcherent

les Espagnol de si près ; qu'ils se saisirent des lances de quelques-Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage ; nos soldats qui se battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez a plus de deux cens pas du bourg , redoublèrent leurs efforts , & les y recognerent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses , les Barbares incommodoient les nostres , on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir , & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer , & comme elles réussirent on les repoussa plusieurs fois ; mais ce ne fut pas sans perte de part & d'autre. Car ils sôûtenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmy les escarmouches , estoit suivi d'un Dominicain bien monté qui estoit son frere , & qui le prioit d'accepter son cheval. Mais le Capitaine qui se trouvoit des premiers dans le combat , & qui aimoit l'honneur avec passion , ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frere qui piquoit & d'autre après luy , fut tiré par un Indien , qui le blessa legerement à l'épaule , parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de blessez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épousé la Niece du General, & qui estoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez estoit genereux envers tout le monde, & fort brave de sa personne. Rien ne toucha plus les Espagnols, que sa mort qui arriva en cette sorte. Son cheval dans la dernière attaque eut un coup de flèche au poitrail, & aussitôt Henriquez se courba pour l'arracher; mais comme il tournoit un peu la teste sur l'espaule gauche, il découvrit sa gorge, & reçût en cet endroit un coup de flèche armée de pierre à fusil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comme les Espagnols & les Indiens se battoient, mais il en perit plus du costé des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes défensives. Aussi après qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils se retirèrent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, resolu de mourir tous sur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en mesme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce qu'ils estoient mieux armez que les fantassins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teste baissée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageusement, mais non pas sans estre maltraitez. Ils entrerent donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantasmes qui estoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes , à cause qu'elles estoient estroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occasion d'acquérir de l'honneur dans le combat , ils sapperent à grands coups de haches un endroit de palissade , & entrèrent dans le bourg l'espée à la main au secours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maîtres de la ville , combattirent en desesperance au milieu des ruës , & des ramparts , d'où ils incommoderent fort nos gens ; de sorte que pour empêcher que ces Barbares ne les prissent en queue , & ne regagnassent les maisons dont on s'estoit emparé , ils y mirent le feu , & parce qu'elles n'estoient que de paille , on ne vit en un moment que flamme & fumée , ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts & des blesez.

Aussi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg , plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General , mais ils y trouverent des gens qui les repousserent , trois arbalestriers , un Indien bien armé amy des Espagnols , avec deux Prestres , autant d'esclaves , & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient , les autres com-

battoient courageusement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maison, essaierent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbalestriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le General & ses gens arrivent, ils donnent sur les Barbares qui assiegeoient la maison, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui estoient dedans.

Ensuite le General qui s'estoit déjà battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la frayeur des Indiens & le courage des soldats. Après il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meflée Soto se dressoit sur les estriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit sa cotte de maille, & luy entra assez avant dans la fesse. Neanmoins, de peur que la blessure n'abatist le courage de ses gens, & ne relevast celuy des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçu, & n'arracha point la fléche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action seule

marque assez son cœur & son adresse à cheval.

Tovar eut aussi un coup de flèche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais à cause que le bois en estoit bon, le trait ne fit que son trou; de sorte qu'après que la flèche fut coupée, le cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plupart combattoient; c'est pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux n'ayant qu'une seule porte, ceux qui estoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brusloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu estoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les rues qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu , & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniastra pendant sept heures , & dura jusques à quatre après midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer , & que leurs forces commençoient à s'affoiblir , & celles de leurs ennemis à croistre , ils implorerent le secours des femmes , & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à périr toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelqu'un combattoient déjà au costé de leurs maris : mais si-tôt qu'elles furent commandées , elles accoururent en foule , les unes avec des arcs & des flèches , & les autres avec des épées , des pertuisannes & des lances , que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës , & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la teste des Indiens , & pleines de colere & de dépit affronterent le peril , & firent voir un courage au dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes , & que ces braves Indiennes songeoient plutôt à mourir qu'à vaincre , ils les esparnerent tellement qu'ils n'en blessèrent pas une.

Cependant l'arriere-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui estoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Dom Carlos son-cousin, & comme il l'aimoit extrêmement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'épée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meslée. Il y reçût aussi-tôt un coup de flèche qui luy enfonça l'œil au derrière de la teste, il en tomba par terre, & languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on luy pust arracher la flèche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au General; Diego de Soto estoit un Cavalier vraiment digne d'estre son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au mesme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse estoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le

bourg. L'avantage qu'ils remportèrent sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, & les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arrière-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y estoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en plusieurs petites escadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queue, & lors qu'ils les eurent rompus ils les poussèrent vertement, renverserent mesme pesse-mesle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, preferant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier

combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols après s'estre battus neuf heures entieres sans relasche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

---

## C H A P I T R E IX.

*De quelques particularitez touchant la bataille.*

**L**Ors que les Indiens attaquèrent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de consideration, prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas estre tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba; ce qui parut surprenant, on le trouva mort sans apparence de coup, ny de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille, & voicy ce qui avint immédiatement après. Men-Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de tres-belles actions; mais après la bataille lors qu'il eut mis

pie à terre , il demeura immobile sans pouvoir parler ny manger, & mourut en cet estat là au bout de trois jours , quoy qu'il n'eust reçu ny coup ny blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares , luy avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il estoit mort de trop de cœur. Du reste après la bataille il trouva dans Mauvila un Indien qui avoit charge les Espagnols avec tant de furie , que durant la chaleur du combat il ne s'estoit pas apperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée , & qu'il reconnut le peril où il estoit , avec le malheur de son party , il gagna en diligence le rempart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles repandûes çà & là , il perdit toute esperance d'échaper. Il oste la corde de son arc, en attache un bout à une branche d'arbre , que l'on avoit laissé entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou, & se laisse tomber du haut du rempart en bas, & s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours , mais quand ils arriverent il estoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens , puis que le seul qui s'estoit sauvé du combat, aimoit mieux se faire perir luy-mesme , que de

tomber au pouvoir de ses ennemis.

---

## C H A P I T R E X.

*Estat des Espagnols après la bataille,*

**L**E jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs ; & le lendemain il eut soin de faire panser tous les bleffez. Mais il y en mourut plusieurs auparavant ; car on trouva dix-sept cens soixante-dix bleffures dangereuses, les unes à la poitrine, les autres à la teste, sans parler des bleffures legeres, dont le nombre ne se sçauroit dire. Il n'y eût presque aucun soldat qui fust bleffé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoy il eut fallu plusieurs Chirurgiens ; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choses manquoient, huile, bandes, charpie, habits ; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout consumé. Il n'y avoit aussi ny hutte pour se mettre à couvert la nuit, ny vivres pour se rafraichir. Les soldats mesmes ne pouvoient en aller chercher, à cause de l'obscurité & de leurs bleffures. De forte que n'esperant aucun soulagement des hommes, ils implorerent le secours du Ciel,

& reconnurent que par les prieres , leurs forces & leurs courages s'augmentoient peu à peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins blesez eurent d'abord soin de ceux , dont les coups estoient mortels. Les uns apporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes , que les Indiens avoient faites hors du bourg , & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez , dont ils tirerent la graisse & en compoferent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts , & se dépoüillerent mesme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les blessures dangereuses ; car les playes legeres se pansoient avec du gros linge , & des doublures de haut de chausses. D'autres écorcherent les chevaux qu'on avoit tuez , & en donnoient la chair aux plus foibles , & le reste estoit sous les armes, pour faire teste à l'ennemy au cas qu'il parust. Voilà comme les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panserent les blessures mortelles ; & cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades faute d'estre bien

traitez. De sorte qu'avec treize qui expirerent immédiatement après le combat, & quarante-sept qui furent tuez, dont dix-huit périrent de coups de fleches à la teste, il en mourut quatre-vingts & deux, sans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

---

## C H A P I T R E X I.

### *Indiens morts à la bataille.*

**L**Es Indiens perdirent près d'onze mille personnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens parmy lesquelles estoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille; outre un pareil nombre qui fut bruslé. Car dans une seule maison il y eut mille femmes d'estouffées par le feu; ce qui attiroit la compassion de tout le monde. A quatre lieuës autour de la ville, parmy les bois dans les ruisseaux, & autres endroits semblables, les soldats qui allerent en party, trouverent plus de deux mille Barbares; les uns morts, & les autres blessez, qui faisoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put sçavoir ce que le Cacique estoit devenu. Les uns asseuroient qu'il avoit lâche-

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'estoit bruslé. Aussi meritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, des qu'il apprit que les Espagnols devoient passer sur les terres, il resolut de les y exterminer. C'est pourquoy avant qu'ils y entraissent, il envoya son fils accompagné de quelques-uns de ses sujets vers le General; afin que sous pretexte de paix, ils observassent la conduite des Espagnols dans la guerre, & que sur leur rapport il prist des mesures pour faire reüssir ses desseins. On apprit aussi qu'un jour comme les habitans de Talisse se plaignoient à luy, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Espagnols des hommes & des femmes pour esclaves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeir sans repugnance, que bien-tôt il leur renvoyeroit leurs gens & les Espagnols mesme, dont ils se pourroient servir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmerent la mesme chose. Qu'à la persuasion de Tascaluca, les habitans s'estoient assemblez dans la vûe de tuer les Chrestiens. Que pour elles, la pluspart sous de grandes promesses seulement-avoient este attirées des Provinces voisines. Qu'aux unes on devoit faire present des capes d'ecarlatte, de jupes de latin & de velours, afin de paroistre à la

dance

dance & aux festes publiques ; & qu'aux autres on estoit convenu de donner des chevaux pour se promener devant les Espagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs soldats pour esclavès, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme plusieurs d'elles avoient leurs maris, elles estoient venuës par leur ordre ; & les autres à la sollicitation de leurs parens, qui leur avoient fait esperer qu'elles verroient de grandes réjouissances, pour rendre grâces au Soleil de la déffaitte de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'estoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient souhaité avec passion qu'elles fussent témoins de leur valeur. Ce qui fait assez connoistre qu'il y avoit longtemps que Tascaluca meditoit sa trahison. Mais elle luy fut fatale aussi bien qu'aux Espagnols, qui sans conter les choses dont j'ay parlé, perdirent plusieurs calices, plusieurs paremens d'Autels, des chasubles & autres ornemens, le vin & quelques mesures de farine de frôment, que l'on gardoit pour dire la Messe. De sorte que ne pouvant l'ouïr, les Ecclesiastiques & les Religieux qui suivoient l'Armée s'assemblerent pour sçavoir si l'on pourroit consacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convintent qu'il falloit du

pain de pur froment, & de véritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Fêtes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chasuble de chamois, & disoit l'Introite avec les autres prières de la Messe, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messe seiche. Celuy qui la célébroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demurerent dans cet état plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrestiens.

---

## C H A P I T R E XII.

*Conduite des troupes après la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.*

**L**Es Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes, que les Indiens leur avoient préparées. Cependant ceux qui se portoient

le mieux allèrent quatre lieues à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens blesez, sans qu'ils rencontraissent personne qui en eust soin. Ils apprirent seulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il le retiroient dans les forests. Nos soldats touchez de compassion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens estoient cachez & que l'on vouloit sçavoir ce qui se passoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques prisonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord si l'on s'assembloit pour venir attaquer les troupes; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant esté tuez à la bataille, il ny avoit plus personne qui püst prendre les armes. On crut cela sans aucune peine; car tandis que les Espagnols sejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur misere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme; ce qui les eut fort incommodez dans l'estat où ils estoient.

Durant ces choses Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureusement la coste. Il sçût aussi des prisonniers, que la mer & la Province

d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'estoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjoüirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'establir en Achussi. Car il avoit resolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp, en Achussi; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprès de sa personne fort civilement. Il le pria de luy conserver l'honneur de son amitié, & après luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plûtoſt renvoyé, dans la crainte qu'estant fort esloigné de son pays, il ne luy arrivast par le chemin quelque malheur, il l'asseura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & après quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il luy avoit, & là dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la dis-

corde, cette peste des nations & des armées, destruisit tous les desseins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, il consideroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur estoit impossible de se résoudre à s'y establir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la dernière bataille, ils disoient qu'on devoit desesperer de dompter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, que les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plutôt la vie que de se soumettre sous le joug des Espagnols. Qu'après tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on seroit arrivé à la coste prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considerable. Ces discours furent rapportez aux General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-mesme, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il ouït qu'un

Treforier \* des troupes avec quelques autres, protestoient qu'à leur arrivée au port d'Archuffi, s'ils trouvoient des vaisseaux ils feroient voile vers la nouvelle Espagne, & qu'ils estoient las de se sacrifier pour conquerir un miserable pays. Ces paroles toucherent Soto, dans la creance qu'à la premiere rencontre, son armée se dissiperoit. Qu'il auroit le mesme malheur en ses desseins, que Piçarre dans la conqueste du Perou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'Isle de Gorgonne. Et qu'après il luy seroit impossible de lever de nouvelles troupes; parce qu'il auroit perdu sa peine, son autorité, son honneur; enfin ses biens. Toutes ces considerations obligerent le General qui estoit jaloux de sa gloire, à prendre des resolutions precipitées & pleines de desespoir. C'est pourquoy de crainte que ses soldats n'executassent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ses ordres en diligence & avec adresse, pour avancer dans le pays, desirant de s'éloigner de la coste, & d'oster aux mécontents les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reste de son Armée. Mais cette conduite fut la cause & le commencement de sa perte, & depuis il eut toujours du malheur. Car fâché de voir tous

---

\* Juan Caitan.

ses desseins inutiles , & son esperance trahie , il erra comme par dépit de coste & d'autre , jusques à ce qu'il perdit par sa mort tout le fruit de ses travaux , ses biens , & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume , pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Espagne. Neanmoins , si au lieu de s'écarter de la coste ; il eust d'abord pris le conseil de ses sages amis ; & châtié les principaux auteurs de la mutinerie , il eust retenu sans peine les autres dans le devoir , & terminé heureusement son entreprise. Mais comme il ne suivit que sa passion , il manqua en une chose qui luy estoit de la dernière consequence. Ainsi quiconque neglige de consulter ses amis , lors qu'il le faut , réussit souvent fort mal en ses affaires.

---

## C H A P I T R E XIII.

### *Des femmes Indiennes adulteres.*

**A** Vant que de sortir de la Province de Tascaluça , il est à propos de rapporter la maniere dont les loix de ce pays , & de la contrée de Coça , punissent les femmes adulteres. Il y a dans cette dernière Province une loy qui ordonne , sur peine de la vie , que si

quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprès du Cacique, ou en son absence, auprès des Juges du lieu. Ces Juges sur le raport qui leur est fait, informent secrettement contre la personne accusée, & s'en saisissent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feste, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils se rangent tous en haye. Après viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils disent à son mary qui est present, qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & qu'il la traite selon la rigueur de la loy. Le mary la dépouille toute nuë, & la rase avec une espece de rasoir \* de pierre à fusil ; chastiment honteux, & ordinaire parmy les Nations du nouveau monde. Ensuite pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers.

---

\* Les Indiens n'ont pas encore l'usage des ciseaux.

Elle obeit , & dès qu'elle les approche , elle leur dit qu'elle est convaincuë d'adultere , & condamnée à la peine, dont les loix punissent ce crime. Qu'on l'envoye vers eux , afin qu'ils fassent d'elle ce qu'il leur plaira pour le bien de la Province. Les Juges la renvoyent incontinent avec cette réponle , qu'il est raisonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë de conserver l'honnesteté publique soient inviolablement observées. Qu'ainsi ils confirment la sentence que l'on a renduë contre elle , & luy ordonnent à l'avenir de ne plus retomber dans sa faute. Là dessus elle s'en retourne vers les premiers Juges , & les gens qui sont en haye la sifflent , & tâchent à force d'injures d'augmenter sa honte. Cependant le peuple qui vient en foule , & qui la voit toute nuë , fait des cris après elle. Les uns luy jettent des mottes de terre , les autres de la paille , & d'autres de vieux drapeaux , des morceaux de nattes & autres choses semblables ; la loy le commande de la sorte , & on ne regarde cette pauvre femme que comme la honte de son sexe. Après tous ces maux , les Juges la bannissent de la contrée , & la mettent entre les mains de ses parens avec ordre , sur peine de punition exemplaire , de ne luy donner point d'entrée dans aucun endroit de la Proynce. Les parens la reçoivent , & li-

tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'est vûë de pas un Indien du pays ; & au mesme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épousent ; mais dans la Province de Tascaluga , on les chastie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne , que si à heure induë on voit quelqu'un entrer & sortir trois ou quatre fois d'une maison , & que l'on soupçonne d'adultere la maistresse du logis, on est obligé selon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de sa femme , & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au mesme temps assemble les témoins , & les interroge l'un après l'autre avec d'horribles imprecations contre celui qui ment , & de grandes benedictions en faveur de celui qui découvre la verité.

Après s'il trouve sa femme suffisamment convaincuë d'avoir faussé sa foy , il la mene hors du bourg , l'attache à un arbre , ou à un pieu qu'il fiche en terre , & la tuë à coups de flèches. Ensuite il va trouver le Cacique , ou en son absence la Justice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village , il vient d'oster la vie à sa femme sur le rapport qu'elle

Estoit tombée en adultere. Qu'il supplie qu'on mande les accusateurs, afin que si le crime dont ils l'ont chargée est vray, il soit absous dans les formes, & qu'au contraire il reçoive la punition ordonnée par la loy de la Province. En ce cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de flèches. Qu'il soit la proye des chiens & des oyseaux; & sa femme pour marque de son innocence honorablement enterrée. Que si les témoins persistent en leur deposition, & ne se contredisent point; en un mot; s'ils verifient par de bons indices le crime dont il s'agit; on absout le mary avec la liberté de prendre femme, & défense sur peine de la vie aux parens de la criminelle; de luy arracher une seule flèche du corps, n'y mesme de l'enterrer; parce qu'il faut qu'elle serve d'exemple, & soit mangée des bestes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureusement les femmes adulteres. Mais on n'a pû sçavoir de quelle forte on y chastioit les hommes qui debauchaient les femmes d'autrui. Les loix peut-estre les y favorisent comme parmy les autres nations. Il me souvient là dessus de ce que disoit un jour une Dame de ma connoissance, que les hommes s'estoient seulement considerez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

sans fondement de l'infidélité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que si les personnes de son sexe avoient ordonné des peines contre ce crime; elles s'y seroient gouvernées sans passion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun sujet de se plaindre.

## C H A P I T R E X I V.

### *Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.*

P Our revenir à Soto, après que les Espagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert assez de forces pour passer outre, ils sortirent de Tascaluça, & arrivèrent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du costé qu'ils avançaient estoit sur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General aussi-tost dépêcha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, après quelques escarmouches les ennemis plierent,

&

& se retirèrent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en défendre le passage. Nos gens les pouffent vertement ; si bien que les uns se jettent dans l'eau, les autres la passent en nacelles, & plusieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre costé du fleuve environ deux lieues de long, & travailloient courageusement pour empêcher que l'on ne le traversast. Car la nuit ils le passoient en batteaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'estre impunément harcelez firent en secret quelques fossez, vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Ensuite ils cachèrent dans ces endroits des arbalestriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignez de leurs batteaux ; mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre teste baissée sur eux l'épée à la main ; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux ; de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto desespéroit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieue du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On exécute ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols mesme les aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de costé & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit. Et alors après que le General eust fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & a quarante fantassins d'entrer en une; & autant en l'autre, & de passer promptement de crainté des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroient à cheval, pour estre prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui estoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrent de flèches, envoyent au secours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriverent à l'autre bord la plupart blesez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aise. La seconde barque s'éloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui estoit déjà abordée, sauta à terre. Silvestre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans sortent les premiers, & chargent vigoureusement les ennemis. Il les pouffent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere; & comme ils retournoient à la charge, ils furent secondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favorisa les fantassins, qui hors de combats à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute à terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la pleine. Presque au mesme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'estoit point embarqué à cause du peril, passe avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'estre taillez en pieces, plient & gagnent une forest toute proche; & de là leur Camp qui avançoit au secours. Mais sur l'assurance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queue les harcelèrent avec opiniâtreté pour empêcher leur travail; toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & mesme les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais

les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.

---

## C H A P I T R E X V.

### *Bataille de Chicaça.*

**A** Prés le passage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conserve-  
rent la ferrure pour s'en servir au besoin. Ensuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine semée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, située sur une coline qui s'estend vers le Nord Sud, est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entre-  
rent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bastirent mesme pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

ir dans les villages voisins. Après ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des presens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépeschoit à son tour vers luy, & luy envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dès qu'ils les apperçoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus negligens à se battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient veritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'est pourquoy sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la teste de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au mesme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, estoient faits d'une

certaine herbe qui croist au pays, & qui lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs flèches, de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons estoient de paille, & le vent très-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si impreveuë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout résistance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte a cheval le casque en teste, la lance en main avec sa cotte d'armes, & sort hardiment de la ville pour faire teste aux Barbares. Mais en peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & après de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumee que le vent pousse sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le General; les autres courent aux malades, & en font échapper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brusle avant que de pouvoir estre secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent à se ti-

rer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle, & se rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantassins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes estoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court après eux l'épée à la main, & leur crie de toute sa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les peut sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la teste de trente soldats, sort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blasme leur lascheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar, & poussent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos au mesme temps sort aussi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son costé sur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent , & les pressent avec tant de vigueur , qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où estoit le fort de la meslée, & où ceux qui secundoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien; que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne luy a pas osté la vie. Mais comme ils se haussent sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en peril, le secourent teste baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussi-tôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux, commencent à plier, & n'opiniastrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le General se met à leur trouffe avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Après il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre

quē les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante soldats morts, avec plusieurs chevaux bleſſez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loisir de délier, avoient eſté bruſſez aux mangeoires où ils eſtoient attachez avec des chaînes de fer aux teſtieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la cloſture qui les enfermoit, le reſte fut conſumé par le feu; ce qui toucha d'autant plus que dans la neceſſité de viande où l'on eſtoit, on les reſervoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoît trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troiſieme un ſoldat. Ce qui fâcha encore tres-ſenſiblement nos gens, fut la mort de Francisca Henestroſa, la ſeule Eſpagnole qui ſuivit l'Armée. Elle eſtoit femme de Ferdinand Bautiſta, & preſte d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui eſtoit brave ne ſongea alors qu'à les repouſſer; & à ſon retour du combat il vit que ſa femme n'ayant pû ſe garantir du feu y eſtoit perie. Francisco Henriquez miſerable fantaffin fut bien plus heureux dans ſon malheur. Tout languiffant qu'il eſtoit parmy les malades, il ſe ſauva de l'embraſement.

Mais comme il s'enfuyoit , un Indien d'un coup de flèche , luy perça presque l'aîne , & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous les maux, tandis que tant de braves gens périssent.

---

## C H A P I T R E . X V I .

*Ce que firent les Espagnols après la bataille.*

**L**ors qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs , & donné ordre aux blessés ; on alla sur le champ de bataille , où l'on vit un gros cheval , avec une flèche qui luy passoit quatre doigts de l'autre costé au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits , & quinze perçez au milieu du cœur , dont quatre l'avoient chacun traverse de part en part de deux flèches. Et trois jours après, dans la crainte d'une nouvelle attaque , parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes , le General commanda d'avancer une lieüe , avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille , & de

bastir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla*. Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moscoso à Gallego. Car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moscoso avoit fait mal son devoir, & qu'il estoit en partie cause que les Indiens avoient surpris, & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meslée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours après leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquets du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle mouilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laisserent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre sur eux à grands cris, ils tuoient sans cesse quelque soldat, ou ils bleffoient quelque cheval. Les Espagnols qui les repouffoient vertement, ne manquoient point aussi d'en percer plusieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit se mettre à couvert de leurs insultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faisoient main basse sur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec assurance que quatre lieues autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui estoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures après revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces escarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Gusman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers sort aussi-tôt pour leur faire teste, il commande à son Infanterie de le suivre; & au mesme instant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Gusman attaque le Porte-Enseigne, & luy pousse un grand coup de lance, l'Indien l'évite saisit la lance, l'arrache des mains de Gusman, & sans abandonner son drapeau avec la main gauche, le renverle

renverse de dessus son cheval. Nos soldats accourent à son secours, le sauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas sans perte. Ils eurent deux chevaux blesez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient eüe de tirer de peril leur Capitaine.

## C H A P I T R E XVII.

*Invention contre le froid.*

**M** Algré les attaques continuelles des Indiens, les Espagnols demeurèrent jusqu'à la fin de Mars dans leur poste. Ils y souffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils passoient les nuits sous les armes, & que la plupart estoient sans souliers avec de méchans pourpoints seulement, & de méchans haut de chaufses de chamois. Aussi selon toutes les apparences, ils fussent morts de froidure sans Juan Vego, dont je diray icy quelque chose avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego passoit pour un soldat grossier, & néanmoins agréable quelquefois. C'est pourquoy l'on se plaisoit à rire avec luy, & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa sur tout aymoit à le jouer. Car il luy fit aux Havanes une telle plaisanterie, que pour l'en satisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride sept mille écus à payer

sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ses compagnons. Comme il aperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion; si bien qu'une moitié luy servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols resisterent aisément au froid. Aussi à la reserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passerent l'hyver sans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses necessaires à la vie.

*Fin du premier Livre.*





# LIVRE II.

## DE LA

### FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangue.

#### CHAPITRE I.

*Attaque du fort Alibamo.*

 E General & ses Capitaines après quatre mois de séjour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieues, par un pays peuplé de

plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations , dans la creance de prendre enfin un peu de repos , mais il en arriva autrement. Car après que les courçeurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte , eurent raporté qu'assez près du camp , il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes , le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoistre ; & à son tour il dit à ses Capitaines , qu'il falloit avant la nuit en chasser les Barbares. Que c'estoient des enragez qui les poursuivoient à toute outrance , & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils estoient donc obligez par honneur à les chastier , & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols. Qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit , ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur General , qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp , & marcha avec l'autre contre le fort , qu'on appelloit Alibamo. Ce fort estoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune , & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gaignoit les premières on se défendist aux suivantes. Les portes de la dernière palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens aussi avoient bâti ce fort en ce lieu de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & obliger les Espagnols à se battre à pied; car ils n'aprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & après en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soutenir. Gusman marcha droit à la premiere porte, Gardeniosa à la seconde, & Silvestre à la troisiéme, chacun à la teste de leurs gens. Les assiegez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la teste; & afin de donner plus d'épouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquèrent vivement les Espagnols, & blessèrent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui estoient aux costez de Silvestre

que Reinoso seconda fort promptement. Louïs de Bravo à la teste de l'autre bataillon auprès de Gulman, fut aussi frappé d'un coup de flèche au défaut de la cuisse. Cardeniota vit tomber auprès de luy Francisco de Figueroa blessé au mesme endroit que Bravo. Les Indiens visioient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoy se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniota & ses compagnons les ferrerent de si près, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs flèches, & les menerent battant jusqu'aux portes. Là dessus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de flèche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jeter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra mesme pelle & meslé avec eux. Les Espagnols alors animez de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en passent un grand.

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en désordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades , & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre , & qui les percent à coups de lances ; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement , se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalétriers Espagnols pour se battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui estoit derrière des arbres, à couvert du trait , & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'estoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'apprestent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine , & l'Indien, l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverse le cou de telle sorte, que la flèche sortoit autant d'un costé que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle , accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur résistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit.

jusques à la uuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du costé des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrès & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs blessures un peu après la bataille. Mais ils eurent tant de blesez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

## C H A P I T R E II.

### *Mort de plusieurs Espagnols faite de sel.*

**A**vant que de passer outre, il est à propos de raporter qu'au temps que les Espagnols entrèrent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fièvre maligne prenoit ceux qui avoient davantage besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles. De sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit supporter la puanteur. Ainsi ce mal, après avoir quelque temps languï, les emportoit sans ressource. La pluspart des autres é-

tonnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brusler, & dont ils mesloient la cendre parmi les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui mépriserent cette recette, & qui s'imaginèrent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer à leur conservation les mesmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preservatif, il ne leur servoit de rien, à cause qu'il n'estoit propre que pour empêcher la corruption, & non pas pour la chasser, & en l'espace d'un an qu'on manqua de sel, il y perit plus de soixante de ces orgueilleux.

Il me semble encore nécessaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agissoit d'affaires avec ces Seigneurs, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un à l'autre la parole alloit jusqu'à Ortis qui estoit au bout, & qui raportoit toutes choses au General. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-

vinces par où ils passoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car après deux mois de fréquentation , ils concevoient ce qu'on leur disoit , & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée , ils servoient de truchemens ; ils entendoient l'Espagnol , & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrêmement le General à s'enquerir de tout , & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'esprit raisonnablement.

---

### C H A P I T R E III.

*Les troupes arrivent en Chisca , & font la paix avec le Cacique.*

**J**E retourne où j'en estois de mon histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibamo marcherent à travers un desert toujours du costé du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer , & au bout de trois jours ils appercurent la Capitale de Chisca , qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve , que les Indiens appellent *Chucagua* , le plus grand de tous ceux

que nos gens ayent vû dans la Floride. Les habitans de Chisca qui n'estoient pas avertis de la venuë des troupes, à cause de la guerre qu'ils avoient avec leurs voisins; furent surpris. Les Espagnols les pillerent, & en firent plusieurs prisonniers; le reste s'enfuyt, les uns dans un bois entre la ville & le fleuve; & les autres à la maison du Cacique, élevée sur une éminence d'où elle commandoit à toute la place. Ce Seigneur estoit vieux, & alors malade dans son lit, presque sans forces, de si petite taille & de si pauvre mine, que dans le pays on n'en avoit point encore vû de tel. Neanmoins au bruit de l'alarme, & sur le rapport qu'on pile & prend ses sujets, il se leve, sort de sa chambre avec une hache d'armes en main, & menace de tuer tous ceux qui sont entrez sans son ordre sur ses terres. Mais comme il alloit sortir de sa maison pour s'opposer luy mesme aux Espagnols, ses femmes aydées de quelques-uns de ses sujets qui s'estoient sauvez vers luy le retinrent. Elles luy représenterent les larmes à l'œil qu'il estoit foible, sans troupes, ses vassaux en desordre & hors d'état de combattre, & ceux à qui il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en grand nombre, & la pluspart montez sur des animaux, si vistes qu'on ne leur pouvoit jamais échaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occasion de le vanger , & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié , pour empêcher la ruine & celle de ses sujets. Ces considerations arresterent Chisca. Mais il estoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols luy avoient faite , que sans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix , il leur declara la guerre , ajoutant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine , avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto neanmoins sans s'étonner de cela , luy dépêcha d'autres personnes qui exculerent le desordre qu'on avoit fait d'abord , & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes estoient rebutées de combattre incessamment , & embarrassées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'estoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'affiette du lieu estoit tres-favorable aux Indiens , & tres-incommode aux Espagnols , à cause des bois qui estoient autour de la ville , & qui empêchoient que l'on ne pust se servir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre , ils se ruinoient eux-mesmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le General à faire la paix ; mais la plupart des Indiens

Indiens qui s'estoient assemblez pour deliberer sur ce sujet, avoient des vûes toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la créance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols. Que de tels gens n'estoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement estoit une marque assurée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoistre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eust à l'avénir la hardiessé d'entrer sur leurs terres. Mais les autres souûtenoient que la paix estoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers. Que si l'on venoit à se battre, il falloit appréhender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui estoient encore sur pied, la ruine entière de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis estoient venus jusqu'à eux à travers tant de fascheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur. Qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'estoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique dissimulant son ressentiment demanda aux envoyez du General, ce qu'ils pretendoient par le moyen de la paix, dont ils témoignoient avoir tant d'envie. Ils répondirent leur logement dans la ville, avec des vivres pour passer outre. Chisca consentit à tout, à la charge qu'ils mettroient en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris. Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entre-roient point dans sa maison. Qu'autrement ils n'avoient qu'à s'apprester à combattre a toute outrance. Les Espagnols acceptèrent la paix à ces conditions. Ils relascherent les sujets de Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'Indiens de service, & rendirent tout le butin qui n'estoit que de méchans chamois, avec quelques mantes de tres-petite valeur. Ensuite les habitans abandonnerent la ville avec les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y demeurèrent six jours à traitter leurs malades. Le dernier jour Soto obtint permission de Chilca de l'aller visiter en sa maison, où après l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite aux troupes, il se retira, & continua le lendemain sa découverte.



## C H A P I T R E . I V .

*Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca  
jusques à Casquin.*

**A**U sortir de la Province de Chilca , les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement , en considération des malades , & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau , parce qu'il estoit aisé d'en approcher ; & qu'ailleurs de costé & d'autre , le fleuve estoit bordé d'un bois fort épais , & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ny descendre. Ils demeurèrent à faire des barques dans ce lieu , où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau , environ six mille Indiens bien armez , & avec plusieurs batteaux , pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre des plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General , & après les reverences accoustumées, ils luy firent compliment sur sa venuë , & luy demanderent la paix & son amitié.

Sotó les recût avec jove , & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoy durant vingt

jours , que les Espagnols furent sur le bord du fleuve , ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprès du Cacique. Neanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp , & il s'en excusa toujours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte seulement , & pour empêcher que l'on ne fist le dégast dans sa Province. Car comme le temps de la moisson approchoit , & qu'elle paroïssoit extrêmement belle , cela luy eust fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques , à cause que tout le monde y travailloit , & ils les garderent nuit & jour , de peur que les Indiens ne les brûlassent. Car ils venoient de tous costez en batteaux se poster à l'endroit de nos gens , puis ils s'avançoient vers eux à grands cris , & les couvroient de flèches. Mais ils estoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui estoit sur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort , les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques , où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers ; & ramerent en présence des ennemis qui desesperant de les empêcher , se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris sur les ennemis. Ensuite apres avoir détaché la ferrure de leurs barques , parce qu'elle leur estoit necessaire , ils continuerent leur route , & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez , ils decouvrirent au cinquième de dessus une éminence , une ville d'environ quatre cens feux , sur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir , qui passe à Cordouë. Ils virent aussi qu'aux environs les terres estoient couvertes de gros millet , & d'une quantité d'arbres fructiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venue , sortirent au devant d'eux , & offrirent au General leurs biens avec leurs personnes , & se mirent sous sa protection. Quelque temps après il vint de la part du Cacique , deux des principaux de la contrée qui confirmèrent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection , & les renvoya d'auprés de luy fort contents.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Casquin. Les Espagnols s'arrestèrent six jours dans la ville , à cause des vivres qu'ils y trouverent , & après deux jours de marche ils arriverent à de petits villages , où le Seigneur de la contrée tenoit sa cour , & qui estoient éloignez de quatre lieues de la Capitale.

rale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique sortit de ces villages, accompagné de ses principaux sujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit son amitié avec sa maison. Car à un des costez de son séjour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demouroit sa famille avec plusieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de sa maison, & se logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cause de la chaleur de May, où l'on estoit alors; si bien que les troupes se camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

---

## C H A P I T R E V.

*Procession où l'on adore la croix.*

L'Armée estoit à Casquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus considerables de ses sujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde réverence, il luy dit, que puisque les Espagnols vainquoient toujours les In-

diens , il falloit croire qu'ils estoient favorisez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainsi il estoit venu avec les plus remarquables de ses vassaux , supplier le General de demander de la pluye à son Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient besoin. Soto répondit , qu'encore que luy & ceux de sa suite fussent de fort grands pecheurs , ils prioient néanmoins Dieu, qui estoit le Pere de misericorde d'envoyer de l'eau ; & au mesme temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires , de faire une croix du plus haut pin qui se trouveroit dans la Province. En effet , on en choisit un si gros & si haut , que mesme après l'avoir arrondi , cent hommes avoient de la peine à le soulever. On en fit en deux jours une croix sans luy rien oster de sa hauteur , & on la posa au bord du fleuve sur un tertre fort élevé. Après, Soto ordonna une procession pour le lendemain, & de peur de surprise il commanda que le reste de l'Armée fust sous les armes. Le Cacique & le General marcherent à la Procession , à costé l'un de l'autre , suivis de plusieurs Espagnols & de plusieurs Indiens. Ils faisoient environ mille personnes. Les Prestres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les soldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix , où dès

qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux ; & après quelques oraisons ils l'allèrent adorer avec beaucoup de zele & d'humilite ; les Ecclesiastiques premierement , puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre coste du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes, de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel , & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrestiens la grace qu'ils desiroient. On entendoit aussi parmy eux des cris , comme de gens , qui pleuroient pour obtenir plutôt du Ciel leur demande. De sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoistre leur Createur , & adorer la croix dans des pays , où le Christianisme estoit inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum* , & les Espagnols & les Indiens s'en retournerent au village , dans le mesme ordre qu'ils estoient venus ; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nostre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prieres de ses serviteurs. Car vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres six. Si bien que les habitans de la Province réjoüis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chrestiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'assurerent de leur service, & luy protesterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre absolument de luy. Soto leur répondit qu'il estoit fort aise de voir des marques de leurs bons sentimens ; Mais qu'il n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'estoit luy qu'ils devoient remercier. Après cela, comme les troupes avoient déjà sejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Casquin supplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de service, les uns pour escorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cause qu'il falloit traverser par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General consentit à ce que voulut Casquin, qui commanda aussitôt aux plus braves de ses sujets, de se tenir prests pour accompagner les Chrestiens, jusques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le mesme nom.

---

## C H A P I T R E VI.

### *Marche des troupes vers Capaha.*

**L** Es Seigneurs de Casquin & de Capaha ;  
 avoient de tout temps eu guerre ensemble.

ble ; c'est pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols estoient brouillez. Comme celuy de Capaha estoit le plus puissant , il avoit toujours eu l'avantage sur l'autre , qui s'estoit resserré dans les bornes de sa contrée , sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte , & de se venger de son ennemy à la faveur des troupes , il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre , sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez , puis il s'avança devant en bataille vers Capaha , sous pretexte de découvrir quelque embuscade , & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux armées. Les Espagnols marcherent après esloignez d'un quart de lieuë , & continuerent tout le jour leur route. Ensuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre , & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoit entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere , & au quatrième on arriva de bonne heure à un marais , qui faisoit la separation des Provinces de Casquin & de Capaha , & dont le fond estoit si mauvais aux bords , & l'eau si profonde au milieu , qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais a cause de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser. Si bien que les Espagnols & les Indiens n'allerent qu'à demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables pasturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha très-bien fortifiée, parce qu'elle estoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas, dans la pluspart des endroits, & aux autres de quarante. Ajoustez qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & si large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & descendre tres-facilement. Le fossé qui est remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une palissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d'autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. On trouva au reste dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens

qui suivoient le General , en pescherent sans qu'il parust que l'on en eust pris un seul.

Le Cacique Capaha estoit dans la ville , lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la decouvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se deffendre , il se retira dans une Isle que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles le suivirent , une partie des autres gagna les bois , & le reste demeura dans la place. Neanmoins il s'en sauva encore quelques-uns , parce que les vaflaux de Casquin apprehendant que ceux de Capaha , ne leur eussent dressé des embusches ; & se ressouvenant qu'ils en avoient esté plusieurs fois vaincus , il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais sur l'assurance qu'il n'y avoit aucun peril , ils courent en foule dans la place , tuent plus de cent cinquante habitans , leur enlevent le test pour marque de leur victoire , & pillent la ville , & particulièrement les maisons du Cacique. Ils prennent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qu'on trouva fort belles , & qui ne s'estoient pû sauver avec les autres , à caule du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit mises.

## C H A P I T R E VII.

*Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.*

**A** Prés que les vassaux de Casquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres, & dans la pensée d'offenser cruellement Capaha, qui estoit fier & superbe, ils entrèrent au Temple où estoit la sepulture de ses ancestres, & emporterent toutes ses richesses. Ils y renverserent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépouïlles, briserent les cercueils, & répandirent de costé & d'autre les os des morts. Après de rage ils les foulèrent aux pieds, osterent les testes de leurs gens qui estoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenser leurs ennemis. Ils delibererent incsine de brusser le Temple & les maisons du Cacique, & ils n'en furent empeschez, que parce qu'ils avoient peur d'offenser Soto qui arriva ensuite de ce desordre. Comme il apprit la retraite du Cacique, il luy depecha de ses sujets que l'on a-

voit pris, & luy fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroît que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoy le General commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prests pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il ferôit monter des batteaux par le Chucagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au mesme temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante batteaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il scût que les batteaux avançoient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'estoit retiré Capaha, après avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, ausquels on avoit coupé les nerfs de dessus le coup de pied, pour les empecher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun service. Ensuite ils arriverent avec les Espagnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le Cacique s'estoit fortifié de bonnes palissades, & où il estoit difficile de le prendre, à cause des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui l'accompagnoient, tous bien armez & tous résolus de se deffendre courageusement. Neanmoins malgré tous ces obstacles, le General fit embarquer deux cens Espagnols dans vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les autres, & commanda l'attaque de l'Isle. Mais au mesme temps que l'on alloit débarquer, il se noya un Espagnol nommé Francisco Sebastien, qui avoit long-temps servi en Italie. Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le premier du vaisseau, met le gros bout de sa lance en terre, & tasche de s'arrester au bord. Cependant le vaisseau recule, il tombe dans l'eau, & va à fond a cause d'une cotte de maille qu'il portoit. Sebastien n avoit jamais paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la vie. Car quelques heures avant sa disgrâce, il entretenoit agréablement ses compagnons. Il leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit avec grand respect, & où il ne luy manquoit rien. Que si par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépouille, & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gaignoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des flèches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit assuré que l'eau luy seroit fatale. C'est pourquoy il disoit que son destin l'avoit poussé dans de damnables régions, où l'on se trouvoit toujours engagé parmy les eaux. Voilà comme avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, poussèrent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancestres, ils donnerent en desesperéz, & blessèrent tant d'Espagnols & de Calquins, qu'ils les empêcherent d'avancer plus loin.

## C H A P I T R E V I I I .

*Les Casquins fuient, & Soto fait la paix  
avec Capaha.*

**L**ors que les gens de Capaha eurent sou-  
tenu l'attaque de leurs ennemis, ils re-  
prirent cœur, & leur crièrent que c'estoient  
des laches, qu'ils devoient courageusement  
pousser leur pointe, & les emmener prison-  
niers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de  
facager leur ville, & d'offenser leur Cacique.  
Mais qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils  
leur faisoient, & scüssent qu'un jour ils en au-  
roient raison. Ces paroles épouvanterent les  
Casquins, qui se ressouvenoient d'avoir esté  
plusieurs fois vaincus par ceux qu'ils atta-  
quoient, de sorte qu'ils abandonnerent le  
combat, & fuirent vers leurs batteaux, sans  
que les prieres du General, ny les menaces  
de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'em-  
barquerent donc tout en desordre, & vou-  
lurent mesme emmener les vaisseaux des Es-  
pagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvas-  
sent point pour leur donner la chasse; mais  
ils en furent empêchez par quelques soldats  
qui les gardoient.

Après une fuite si honteuse, les Espagnols conceussans qu'ils ne pouvoient resister à la multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à faire retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt les Indiens de l'Isle qui les apperçurent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie, Mais Capaha qui estoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empêcher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols. Si bien que nos gens se retirèrent heureusement, satisfaits de la conduite de Capaha; car sans luy ils eussent tous esté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui après luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs services avec leur amitié, & le supplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prièrent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l'asseurer luy-mesme de son obeïssance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisieme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Casquin qui estoit present. Le General répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçu. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empêcheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres. Que leur Cacique estoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toujours refusé la paix; mais comme de son costé il avoit genereusement oublié tout ce qui s'estoit passé, il le conjuroit de faire le mesme. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin estoit au desespoir de tout cela; car il eut voulu que son ennemy se fust opiniastré, pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangères.

Après le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ny Espagnol, ne prist dans la marche aucune chose qui portast prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pays, & qu'il n'y demeurast que ceux dont le service estoit necessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du

General, & asseurerent que leur Cacique luy rendroit bien-toist ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto estoit à la ville, Capaha dépêcha d'autres personnes qui le feliciterent sur son merite. Tous ces envoyez firent les reverences accoustumées, & dirent ce qui leur estoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitast tres-honnestement, afin qu'ils commussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ses principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassâ luy-mesme les os de ses predecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & après les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du General, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'assura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance luy & sa Province. Soto réjoüi de cela l'en remercia obligamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoistre sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique estoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le General eut cessé de s'enquerir de la Province, Capaha éclata contre Casquin qui estoit present, & luy dit qu'il devoit estre desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fust pas imaginé, & qu'il n'eust osé esperer de ses propres forces. Qu'il s'estoit enfin vengé de son ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit eüe dans la guerre. Qu'à la verité il en-avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tost de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

---

## C H A P I T R E IX.

### *Paix entre Casquin & Capaha.*

**S**ur la connoissance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'après son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur; il leur témoigna qu'il estoit fâcheux qu'il se détruisissent l'un l'autre, & que seulement ils les vouloit accorder. Il essaya donc d'abord d'adoucir Capaha; & dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il s'en devoit imputer la faute; que s'il eust envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empêché que les ennemis ne fissent aucun desordre, & n'en-

trassent dans sa Province. Qu'ainsi il ne falloit point que de son costé il repugnast à faire la paix avec Casquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'estouffer leurs ressentimens en sa faveur. Que mesme en cas de besoin il leur commandoit de luy obeir en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniastreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeïssance, estoit de faire ce qu'il desiroit de luy, & que de tout son cœur il estoit prest de lier amitié avec Casquin, & là dessus les deux Caciques s'embrasserent. Mais à les voir, leurs caresses estoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il estoit temps de dîner, & aussi-tost ils passerent dans une autre chambre où le couvert estoit mis pour trois. Le General se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que comme plus qualifié, plus puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il leut apprise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit

Sur l'autre, Capaha devoit avoir du respect pour les cheveux blans de Casquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il estoit d'un jeune Seigneur bien né de considerer les vieillards. Capaha répartit que si Casquin estoit son hôte, il luy cederait volontiers la premiere place, sans mesme avoir égard à son âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre son rang, & que s'il n'estoit pas jaloux de cet honneur, tous ses sujets en murmureroyent. Que pour ces considerations, si le General vouloit qu'il mangeast avec luy, il souffrist qu'il ne dérogeast point à sa qualité, ny à la gloire de ses ancestres. Qu'autrement il luy seroit plus avantageux d'aller dîner avec ses soldats, qui sçachant sa conduite l'en aimeroient davantage. Casquin qui vouloit appaiser Capaha, & qui connoissoit que ce Seigneur avoit raison, se leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juste, & qu'il le supplioit de luy faire prendre sa place. Que pour luy il s'estimoit si honoré d'estre à sa table, qu'il n'importoit de quel coste il se mist. Comme il parloit de la sorte il passa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le dîner ne témoigna aucun resentiment. Ces circonstances montrent que melme parmy les Barbares, le rang que donne la qualité

est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent esté si delicats sur le point d'honneur.

Au mesme temps que le General & les Caciques eurent diné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour precedent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, & apres il supplia le General de les prendre pour luy, ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ny dans sa maison ny sur ses terres. Le General qui ne voulut pas refuser Capaha, de peur de luy déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il luy faisoit. Ses femmes en effet estoient tres-belles, & à cause de cela, on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique, qu'il estoit à la fleur de son âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames, à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir esté souillées par ses ennemis, dont elles avoient esté prisonnières.

C H A P I T R E X.

*Les Espagnols envoient querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.*

**L**E General s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur il se rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieues de Capaha. Ils dirent aussi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjouis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui estoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoistre la verité de toutes ces choses. Le General les dépécha aussi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, de chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du sel. Ensuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de sel de pierre cristaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils rapporterent

aussi du cuivre tres-jaune , & dirent que le pays d'où ils venoient estoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Casquin , pour tirer de là vers le Couchant , & en reconnoistre les terres ; car depuis Mauvila il avoit toujours marché droit au Nord , pour s'éloigner de la mer. Il se rafraîchit cinq jours à Casquin , puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas , par un pays fertile & peuplé , & arriva à la Province de Quigate. Le Cacique & ses sujets vinrent au devant de luy , & le reçurent obligamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer jusques à la Capiatale , sur l'assurance qu'il y seroit beaucoup mieux servi. Le General crut ce qu'on luy disoit , & continua cinq jours son chemin , en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres , & au cinquième il arriva à la Capitale nommée Quigate , qui donne le nom à la Province. Cette ville estoit separée en trois quartiers , les Espagnols se logerent dans deux , & les Indiens au troisième où estoit la maison du Cacique. Ces Barbares deux jours après l'arrivée des troupes s'enfuirent sans qu'on en sçût la raison , & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le mesme jour. Mais on crut qu'il n'e-

estoit retourné que dans la crainte que les Espagnols à leur départ, ne missent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il estoit sorti à mauvaise intention, puisque ses sujets causerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent; ils se mirent en embuscade & blessèrent deux ou trois Espagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Espagnols demeurèrent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'estrade une partie de la seconde veille avoit refusé d'obeir, sous pretexte qu'il estoit Tresorier de l'Empereur. Cette desobeissance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan estoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait dessein d'abandonner la Floride. Aussi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de son logis qui estoit élevé, & d'où il pouvoit estre facilement entendu des soldats qui estoient aux environs. Là il dit que c'estoit une honte que l'on se mutinast tous les jours; & que l'on ne voulust point faire son devoir sous couleur que l'on estoit Tresorier de Sa Majesté. Qu'au reste il ne comprenoit pas ces gens qui desiroient retourner en Espagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroistre.

qu'en lâches. Qu'on sçauroit que sur le point de se rendre maîtres d'un vaste & fertile pais, ils l'avoient honteusement abandonné. Que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fist un reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur luy, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivoit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que personne sous pretexte de sa charge, s'imaginast s'exempter de faire ce qui luy seroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teste au premier qui n'obeiroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeir. Car ils sçavoient que le General estoit exact & severe, & qu'après s'estre ouvertement déclaré, ses menaces estoient à craindre.

---

## C H A P I T R E X I.

*Ces troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.*

**L**Es Espagnols sejournerent six jours à Quiguate, ils en partirent le septième, & a-

près cinq journées de marche en descendant le long du fleuve qui passe à Casquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjouit nos gens, qui estoient extrêmement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoisonnoient leurs flesches. Ils desespéroient de pouvoir leur resister parce que sans le servir de flesches empoisonnées, ces Barbares avoient déjà trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoisonnez, & l'on estima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours après l'arrivée des troupes, ils se mutinerent sans raison, & se retirerent dans les bois avec leur Cacique. Ensuite de cette retraite les Espagnols demeurèrent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amassé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des forests agréables & faciles à passer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée se campa. Après il y eut des soldars qui s'allerent promener sur le bord de l'eau, où ils appercurent du sable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en goustâ & sentit qu'il estoit salé. Il en avertit ses compagnons, &

dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpêtre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Ils ramassèrent donc ce sable dans cette pensée, & tascherent de tirer seulement celui qui paroissoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où après l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire couler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il le convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjouis de cette nouvelle invention, se rafraîchirent huit jours à Colima, & firent provision de sel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Après que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé; & au quatrième sur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes estoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, &

fut reconnoître cette ville, qui est située dans un pays plat entre deux ruisseaux. Les habitans qui ne sçavoient rien de sa venue, se mirent en armes lors qu'ils le virent, ils sortirent contre luy & furent secondez de plusieurs femmes qui se battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les poussèrent jusques dans la ville où ils entreurent peste melle. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes se battirent en desesperez, & montrerent tous qu'ils preféroient la mort à la servitude.

Reinoso durant la meslée entra dans une maison, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, auxquelles il fit connoître qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'apperçurent seul se jetterent de furie sur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques unes par le cou, & mesme par les parties naturelles. Reinoso pour se débarasser s'agite, se remuë avec violence, & frappe si fort du pied, que le plancher qui n'estoit que de roseaux creve. Et comme l'un de ses pieds passe par le trou, il tombe sur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au secours, dans la pensée que cela luy seroit honteux qu'on vist que des femmes luy fissent tant de peins.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso , un autre Espagnol entra dans une chambre au-dessous , & parce qu'il ouït du bruit en haut , il regarde & voit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle estoit nuë. & haussa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats , ils montent à la chambre , où voyant leur camarade en un estat pitoyable , ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq , parce que pas une ne voulut jamais s'empêcher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils luy sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eust esté secouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'histoire de la Floride; j'apprens que Reinoso vit encore , & qu'il est au Royaume de León où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers, fort méchant homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. Il luy porte d'abord un coup de lance, l'Indien pare d'un grand baston, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il luy casse toutes les dents, & le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniastreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du costé de nos gens, il n'y eut que des blesez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fâché.

## C H A P I T R E X I I .

### *Des habitans de Tula.*

**L**E lendemain du combat, les Espagnols entrèrent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le General envoya de costé & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui estoient en sentinelles; mais ils n'en purent tirer aucune réponse, touchant les choses qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient trainer. Desesperant donc de les emmener au camp, ils leur osterent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de yaches passez avec le

poil, & s'en servirent au lieu de couverture de lit. Ils y rencontrèrent aussi des cuirs crus avec de la chair de vache, sans qu'ils ayent vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes sont tres-difformes. Ils ont la teste longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dès le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se le défigurent avec des pointes de caillou, & particulièrement les levres qu'ils noircissent après les avoir découpées. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoûtez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatrième nuit que nos gens estoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les apperçurent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalétriers, que sans leur donner le temps d'appresier leurs arbalestes, ils les contraignent de se retirer en desordre vers le poste de Gufman. Ce Capitaine sort aussi-tôt, &

charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la résistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion estoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son party que sur les autres. Nos gens pour se reconnoître & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluspart, au lieu de flèches avoient des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperans un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des habebardiers de la garde du General en fut sur tout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit sa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en déchargea un tel coup sur le dos qu'il l'étendit à ses pieds, & l'eût assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva de cette sorte plusieurs autres accidens, dont les Espagnols se raillerent

depuis, à cause que ce n'estoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons ; mais ils ne laisserent pas d'opiniâstrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçassent à grands coups de lances, & les missent plusieurs fois en desordre, Ils resisterent avec courage jusqu'au jour ; mais alors ils se retirerent dans un bois proche un ruisseau qui passoit près de la ville. Les Espagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en desesperez, & ne respiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Ensuite nos gens rentrent dans le camp pour panser les blesez, qui estoient en assez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

---

### C H A P I T R E X I I I .

*Combat d'un Indien contre quatre-Espagnols.*

**A** Prés le combat quelques Espagnols allerent selon leur coustume voir les morts & les blesez, & cependant Gaspard Caro, qui dans la meslee avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ses amis pour aller chercher  
le

le sien qui s'en estoit fuy par la campagne. Caro retrouva son cheval , & arriva en le chassant devant luy au champ de bataille , où il rencontra quatre fantassins , dont l'un appelle Salazar , voulut faire voir son adresse à piquer , & monta sur le cheval que Caro chassoit. Sur ces entrefaites , Juan de Carrença l'un des quatre fantassins , s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buissons près d'eux. Les Cavaliers aussi-tôt s'avancerent, l'un d'un costé , & l'autre de l'autre , pour empêcher le Barbare d'échaper. Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû , & est suivi de ses compagnons , dont l'un va en diligence après luy , & l'autre doucement , l'Indien qui se voit investi de toutes parts, sort des buissons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbalestriers. Cette hache estoit fort bien affilée , & avoit un manche plus d'un demi-brasse de long, L'Indien la prend à deux mains , en décharge un si furieux coup sur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié , & le blesse tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va ensuite teste baissée à un autre soldat & le traite de la mesme façon que Carrença.

Salazar qui est sur le cheval de Caro , & qui voit ses deux camarades mal-traitez , attaque avec furie l'Indien qui de crainte du

cheval gagne un chesne qui estoit là. Salazar le poursuit, l'approche le plus près qu'il peut, & luy porte inutilement quelques coups d'épées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'il ne sçauroit s'aider de son arc, à cause des branches, il quitte l'arbre, se met à la gauche du cavalier, & décharge un tel coup de hache sur l'épaule du cheval qu'il la luy send. Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui suit à petit pas, dans la pensée que les compagnons battoient aisément l'Indien. Comme il fut proche, le Barbare s'avance fierement droit à luy, & luy décharge un coup de toute sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'adresse que la hache ne fit que couler sur sa rondache: & aussi-tôt il donne à l'Indien un revers de son épée dont le coup le blesse à la poitrine, au visage, au front, & luy coupe le poignet gauche. Alors le Barbare enragé de n'avoir plus qu'une main, se lance sur son ennemi. Silvestre pare de sa rondache, & luy donne un si furieux revers de son épée au défaut des costes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux: de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au mesme temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'estat où il estoit, le mène au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Espagnols qui se piquoient d'adresse & de courage, & que même il leur eust osté la vie sans Silvestre qui avoit genereusement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardiesse de l'Indien & la valeur de Silvestre ; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Espagnols ; Soto qui en connoissoit le merite, luy dit que leur malheur estoit un effet de la fortune qui dans la guerre favorisoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être si fort irrité de la blessure de son cheval, parce qu'elle estoit legere. Que du reste il souhaitoit de voir celuy à qui Silvestre avoit osté la vie, & là-dessus il se rendit, avec plusieurs de ses Officiers, au lieu où estoit le corps de l'Indien, dont la valeur le surpris de nouveau, après avoir entendu des blesez les particularitez du combat.

## C H A P I T R E XIV.

*Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.*

**T**Andis que les Espagnols sejournerent à Tula, ils firent diverses courses par la Province & la trouverent fort peuplée. 119

prirent plusieurs Indiennes & plusieurs Indiens de tout âge , mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre, ils se jetoient par terre & faisoient seulement connoître qu'on les laissoit, ou qu'on leur otast la vie. Nos gens piqués de cette brutale opiniastreté, tuoient les hommes qui estoient capables de se battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adresse ; mais elle estoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir, elle luy jettoit à la teste le pot, les tisons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissoit faire, ou qu'on la tuast, & disoit qu'elle n'estoit pas née pour obeïr : c'est pourquoy son Maistre souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Neanmoins elle se sauva, de quoy Serrano fut fort aise.

Au seul nom de Tula, on appaise les enfans qui pleurent ; & l'humeur brutale des habitans de certe Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols sortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans : & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien recûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns

contre les autres , nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un , ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tost pour leur Capitaine , & au mesme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui estoient presens luy commandoient ensuite de passer du costé des vaincus , & de charger les victorieux. Il obeissoit , & dès quil commençoit à crier Tula , ses ennemis tournoient le dos : de sorte que de quelque costé qu'il se mist , il emportoit toujours la victoire.

Après que les espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula , à cause de leurs blesez , ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrèrent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province , & en trouverent la terre fort bonne , mais mal peuplee , & les habitans hardis : Car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des alarmes , de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin une quantité de flèches , & puis ils fuyoient. Mais comme on se battoit en pleine campagne , les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient ai-

lement à coups de lances. Toutefois, sans perdre cœur, dès qu'ils se pouvoient rallier vingt ou vingt cinq seulement, ils revenoient à grands cris fondre sur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils se cachotent aussi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux surprendre les Espagnols. Cependant rien ne leur reüssissoit, & ils estoient toujours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle estoit abandonnée. Le General dépécha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Espagnols. Les peuples de la Province d'Utianque sont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula; car ils n'ont ny le visage défiguré, ny la teste monstrueuse.

Lors que Soto & ses Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utianque, qu'elle estoit située dans une plaine fertile, arrosée de part & d'autre d'un ruisseau, avec des pasturages aux environs, & fermée de palissades; ils resolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils estoient déjà à la my-Octobre de l'année 1541. ils ne scauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainsi ils la fortifierent, & firent provision de bois, de

gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chevreuils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas esté mieux en Espagne, ny plus commodément que dans Utianque. Il est vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea si fort qu'ils demeurèrent un mois & demy sans pouvoir sortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément du froid.

Certes, quand je viens à considérer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces métaux; à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune estime. On assure en effet que des Navires estant peris sur la coste, & les Indiens ayant trouvé des bourses pleines d'argent, ils emporterent les bourses dans la vûë qu'elles leur pouvoient servir, & laisserent ce qui estoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

## C H A P I T R E X V.

*Stratagemme du Cacique d'Utiangue, avec  
la découverte de la Province  
de Naguateg*

**L**E Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit resolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le General par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit, & qui l'assuroient que leur Cacique se rendroit bien-tôt à la ville. Mais sous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoistre les troupes; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on deliberaist des moyens de les artaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entraissent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniastrent à y venir de nuit, on crut qu'il leur falloit apprendre à obeir par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, estant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulièrement de Soto ; car il donna de grandes louïanges à Argote , qui passa depuis pour un brave soldat ; & les Indiens qui connurent que leur dessein estoit decouvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hiver des troupes à Utiangue , les uns garderent la place , & les autres , lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens , à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'après sept ou huit jours de course , ils ne revinrent qu'avec peu de prisonniers ; le General choisit deux cens cinquante hommes , tant de Cavalerie que d'Infanterie , & avança vingt lieuës dans le pays jusqu'à Naguatex , Province fertile & peuplee. Il surprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un assez grand nombre d'hommes & de femmes , & revint après à Utiangue, où le reste de l'Armée l'attendoit , & commençoit à craindre pour luy , parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il estoit parti. Mais son retour dissipa leur crainte , & l'on songea seulement à se réjouïr & à partager les prisonniers.

*Fin du second Livre.*



# LIVRE III.

DE LA

# FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les  
 aventure des Espagnols dans ces contrées,  
 & leurs préparatifs pour le Mexique.

---

## CHAPITRE I.

*Entrée des troupes en Nāguatex.*



PRE's cinq mois de séjour à Utian-  
 gue, le General en partit au com-  
 mencement d'Avril de l'année mille  
 cinq cens quarante-deux; & marcha vers la  
 Capitale de Nāguatex, qui porte le nom de la  
 Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou  
 vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, &  
 passa par des terres fort bonnes & fort peu-  
 plées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

ce n'est que les Barbares l'attaquerent aux passages des bois & des ruisseaux ; mais ils fuioient au mesme temps qu'on leur faisoit teste. Nos gens se rendirent donc heureusement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurèrent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur estoient necessaires, sans que les habitans s'y opposassent que foiblement.

Il y avoit six jours que les Espagnols estoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuser auprès de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il estoit si honteux de sa conduite, qu'il n'osoit le visiter à present ; mais qu'aussi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confusion, il ne manqueroit pas à son devoir. Que cependant il commanderoit à ses vassaux d'obeir exactement à ses ordres, parce qu'il le reconnoissoit pour son Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faisoit ; qu'on le pouvoit assurer qu'il seroit fort bien reçu, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-dessus les Envoyez s'en retournerent tres-satisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens , avec plus de cinq cens hommes de service. Ils dirent au General qu'ils luy presentoient des plus considerables personnes de la Province , pour le servir & pour les tenir en ostage , en attendant la venue du Cacique. Soto les remercia de cette faveur , & commanda que l'on ne fist plus d'Indiens prisonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir , & l'on crut qu'il n'avoit envoye vers les Espagnols que pour empescher que l'on ne ravageast ses terres , & que l'on ne prist ses sujets. Cependant les principaux Indiens , & tous les autres servirent les troupes avec ardeur , & n'eurent pour vûe que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux , aussi bien que des soldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex , & marcha jusques à une autre Province accompagné de plusieurs autres Indiens , que le Cacique luy envoya avec des vivres.

## C H A P I T R E II.

### *Fuite de Gusman.*

**A**U bout de deux lieux , les Espagnols trouverent à dire Diego Gusman \* brave

\* Carmona l'appelle François.

Cavalier ; mais grand joueur, qui estoit venu dans la Floride tres-bien équipé de toutes choses. Le General aussi-tost commanda de faire alte, & d'arrester les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eust des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmy les Espagnols où pouvoit estre ce Cavalier ; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit joué aux cartes \* armes & bagage. Que s'estant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy estoit écheuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguaytex. Qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gannée que dans quatre ou cinq jours il la luy enverroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'estre retiré parmy les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joué son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on scût que l'Indienne estoit fille du Cacique. C'est pourquoy Soto qui estimoit Gusman, ordonna

---

\* Elles estoient de cuir faite d'autres

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait assassiner, & que luy, afin de punir une si noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyèrent promptement où ils pensoient qu'on apprendroit des nouvelles de Gusman, & leurs messagers qui allerent & revinrent en un jour, rapporterent qu'il estoit avec le Cacique; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Espagnols. Là-dessus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'asseurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne sentoit point son prisonnier; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'estre plus seur de ce qu'on leur avoit rapporté, ils le supplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui allast vers les Indiens. Qu'ils luy protestoient que son Cavalier se rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit sa dernière resolution. Qu'il prist seulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier estoit vivant. Ils ajoûtoient que si leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'assueroient, les trois au-

tres se soumettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une si haute opinion de la prudence du General, qu'ils estoient persuadez qu'il ne porteroit pas les ressentimens sur d'autres que sur eux, & que mesme il ne consentiroit jamais que trois personnes de qualité mourussent pour un soldat, qui avoit lâchement deserté sans y estre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ses Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit proposé, & luy commanderent d'aller vers Gusman, & à Gallego, qui estoit amy de ce Cavalier de luy écrire sa pensée, sur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout son équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au mesme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer son soldat; ou qu'il protestoit de mettre tout à feu & à sang, & de faire mourir tous les Indiens qui estoient en son pouvoir. Lors que Gusman eust vû ce qu'on luy mandoit, il grifonna son nom avec du charbon, pour faire connoistre qu'il vivoit, & supplia l'envoyé d'assurer les Espagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et aussi-tost le Cacique répondit, que comme Gusman estoit libre de demeurer sur ses ter-

res, il ne le contraignoit pas aussy d'en sortir. Qu'à la consideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené sa fille, il le traiteroit toujours fort civilement; & se conduiroit de la sorte envers les Espaguols, qui s'establiroient dans sa Province. Qu'après tout, Soto ne feroit jamais loüé de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié. Que neanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniaftreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-mesmes à leurs propres ennemis.

---

### C H A P I T R E III.

#### *De la Province de Guacane.*

**N**Os gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex; & ar-

riverent à la Province de Guacane, dont les peuples estoient bien différens de leurs voisins. Ceux de Naguatex estoient doux, civils, & amis des Espagnols; & les habitans de Guacane, barbares, & leurs ennemis jurés. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignèrent en toute rencontre qu'ils les haïssent, & leurs presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nostres la refusèrent toujours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux, & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat, ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la pluspart des maisons, à cause que ceux de cette Province avoient ouï parler des grandes choses, que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride, où ils avoient esté tandis qu'ils estoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ny ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation estoit connue. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez; par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils

guerissoient avec des signes de croix. Ainsi les habitans de Guacane surpris de ces merveilles, se persuaderent que mettant des croix sur leurs maisons, ils se garantiroient de tout danger. Et par là on peut connoistre la facilité qu'il y a de convertir à la foy les peuplés de la Floride, & que l'exemple est plus puissant pour les porter au bien, que la force & la violence.

---

#### C H A P I T R E IV.

##### *Marche des troupes vers la Province d'Anilco.*

**L**E General partit de Guacane, dans le dessein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour decouvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, estoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinaissent entierement son Armée. Il estoit d'ailleurs fasché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit prise, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles decouvertes. C'est pourquoy il souhaitoit avec passion, que la Floride qui est vaste & fertile fust habitée par les Espagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la pens e que s'il mou-  
roit sans commencer un établissement , il ne  
s'assembleroit de plusieurs années de si braves  
troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit  
de ne s'estre pas habitué dans la contrée d'A-  
chussi , & desiroit reparer la faute qu'il avoit  
faite. Mais comme il estoit loin de la mer, &  
qu'il perdrait du temps à chercher un port, il  
avoit resolu qu'à son arriv e au Chucagua, il  
bastiroit une ville sur le bord de ce fleuve.  
Qu'il feroit deux brigantins, dont il donne-  
roit la conduite à des personnes fides, qui  
descendroient le long du fleuve jusqu'à la  
mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexi-  
que, de Cuba, & autres pays que dans la Flo-  
ride , on avoit decouvert de grandes regions  
abondantes en toutes sortes de choses. Il es-  
peroit que par ce moyen les Espagnols y a-  
borderoient de toutes parts , & ameneroient  
ce qui estoit necessaire à une habitation. Cela  
se pouvoit aisément executer sans la mort ,  
qui interrompit de si glorieux desseins.

Le General au sortir de Guacane traversa  
sept autres contrées pour arriver au Chu-  
cagua, & commencer au printemps à s' ta-  
blir. Mais parce qu'il avançoit à grandes jour-  
n es , les Espagnols ne s'enquirent point du  
nom de ces Provinces , dont quatre estoient  
tres-abondantes en vivres & tres-agréables ,

à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'estoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crût aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort bien reçu par toute-cette étenduë de pays; de sorte que nos gens passerent tres-heureusement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir six vingts lieuës de traverse. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës jusques à la Capitale, qui portè le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes estoit devant cette place, à la teste d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent attendre les soldats qui suivoient en queue, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fist retirer les femmes, & que chacun sauvast ce qu'il avoit de meilleur. Et au mesme temps nostre armée avance pour donner, mais les Barbares sans tirer une seule fiesche lâchent le

piéd ; les uns entrent dans la ville , & la plupart traversent le fleuve en nacelles & sur des traîneaux , & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas dessein de se battre , mais seulement d'arrester l'ennemy pour favoriser ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient , fondent sur eux, en attrapent quelques-uns sur le bord du fleuve , & prennent dans la ville plusieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Le General envoya après offrir à Anilco la paix avec son amitié , & luy demander l'honneur de ses bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre , & fit seulement signe de la main aux Envoyez qu'ils se retirassent.

Les Espagnols se logerent dans la ville, où ils demeurèrent quatre-jours. Cependant ils se fournirent de nacelles & de traîneaux , & traverserent le fleuve sans qu'ils fussent empêchez par les Indiens ; ensuite ils marcherent quatre jours par des pays depeuplez , & entrèrent dans la contrée de Guachoia.

---

## C H A P I T R E V.

*De Guachoia, de son Cacique & de la guerre des Indiens.*

**A** Prés le passage de ce desert , la premiere habitation que les Espagnols trouve-

rent, ce fut la Capitale de Guachoïa. Elle porte le nom de sa Province, & est au bord de Chucagua, située sur deux éminences séparées seulement par un terrain uny, qui sert de place à la ville, composée de trois cens feux, moitié sur l'une de ces colines, & moitié sur l'autre. La maison du Cacique est au plus haut de ces deux éminences. Nos gens surprirent Guachoïa, parce que ceux d'Anilco qui avoient guerre avec les habitans de cette ville, ne les avertirent point de la marche des troupes. Le Cacique & ses sujets estonnez à la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pouvoient tenir, ils s'enfuirent & se retirèrent vers le Chucagua qu'ils passerent en batteaux avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils avoient de meilleur. Les Espagnols s'emparèrent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la pluspart des Provinces qu'on a traversées, sont ennemiés les unes des autres; je vais rapporter icy de quelle maniere les habitans de ces diverses regions se font la guerre. Les Indiens d'une Province ne se battent pas contre ceux d'une autre par une ambition déreglée de s'emparer de leur pays, ny ne mettent point d'Armée sur pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seulement des embuscades les uns aux autres, &

se pillent à la pesche & à la chasse , en un mot, par tout où ils rencontrent leur avantage. Ils se tuent aussi quelquefois & se prennent prisonniers. Mais de ceux qui sont pris , les uns se changent pour d'autres, & le reste demeure esclave ; à qui l'on coupe les nerfs du cou de pied de l'une des jambes, afin de les empêcher de fuir. Que si par hazard la guerre s'allume tout à fait , ils font le dégât sur les terres de leurs ennemis , mettent le feu dans les villages , & se retirent. Voilà comme les habitans de la Floride se battent Province contre Province , & deviennent vaillans & hardis , à cause qu'ils sont perpetuellement en guerre, & toujours sous les armes , ou dans l'exercice. Mais parce que la division regne parmy eux , & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée est brouillé avec tous ses voisins ; il est certain que la conquête de tous le pays en est plus aisee , & que la discorde où ils s'entretennent pourra un jour causer leur ruine.

Pour revenir à nos gens , après qu'ils se furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia ; Le Cacique qu'on appelloit du nom de sa contrée, ayant appris qu'Anilco avoit refusé de faire la paix avec les Espagnols, il voulut profiter de l'occasion que la fortune luy presentoit de se vanger de son ennemy. Il dépêcha donc vers le General quatre des

principaux de la Province , avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite , de ne l'avoir pas attendu à Guachoaia , pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à present il le reconnoissoit pour son Seigneur ; & que s'il obtenoit permission de l'en venir asseurer de bouche , il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maistre qu'il luy avoit obligation ; & que comme il estimoit particulièrement son amitié , il se donna la peine de le venir voir quand il luy plairoit , & qu'il seroit bien recû. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il differa de se rendre au camp , envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au General , pour reconnoistre avec adresse par leur moyen , si les Espagnols ne changeoint point de volonté , & s'il seroit prudemment de les venir voir. Mais comme il scût qu'on en useroit bien , il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets , tous parez de plumes , & fort lestes à la maniere du pays.

## C H A P I T R E VI.

*Vengeance de Guachois.*

Q Uand le General aprit que Guachois estoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à la porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conquête du pays. Cependant le Cacique esternua; & aussi-tost les Indiens de sa suite qui s'estoient rangez contre les murailles de la salle s'inclinerent, & estendirent les bras. Ils témoignèrent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fust avec luy, l'eclairast, le deffendist, & le conservast. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coustumes qui s'observoient généralement par tout le monde.

Alors comme on s'estoit assez entretenu,

on servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens debout autour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale, qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirerent au de là du fleuve, & revinrent faire leur cour a leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoa.

Durant ces choses le Cacique qui estoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la pluspart de ses sujets. Que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts bateaux qui descendroient sept lieuës par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve. Qu'après ils remontroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remontroient, le reste des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous ensemble où ils souhairoient. Le General se laissa persuader, à

cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco luy seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'establir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cét endroit luy seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûës toutes particulieres, & que l'on ne sçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur luy. De sorte que lors qu'il eut engagé le General, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis; & alors Soto ordonna à Gusman de s'embarquer luy, & sa compagnie avec quatre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'ares, & de flèches. Ce Capitaine entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tost le General avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même têmes à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'estoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere; mais comme ils

virent qu'il leur estoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les sujets de Guachoya y entrèrent de furie, pillent, & saccagent le temple, où estoit la sépulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses d'Anilco. Dans ce temple estoient les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les testes des plus considerables vasaux de Guachoya. Mais les gens de ce Cacique offerent ces testes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois reçûs, & tuerent tout sans espargner âge ny sexe. Mais ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachotent d'abord à ceux-cy leurs habits, & leur ostotent la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du sexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de flèches avant qu'ils retombassent à terre.

## C H A P I T R E VII.

*Retour du General à la ville de Guachoia ,  
avec ses preparatifs pour le Mexique.*

**S**Oto averty des cruautez que faisoient les gens de Guachoia , en fut extrêmement irrité; parce que le dessein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco , étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arrêter le desordre, il fit promptement sonner la retraite, blasphema le Cacique de tout le malheur , & commanda aux truchemens de publier que sur peine de la vie aucun ne mist le feu , & ne maltraitast d'avantage les sujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vassaux de Guachoia n'exécutassent en cachette tout ce que la rage leur inspireroit ; Il sortit de la ville d'Anilco , & prit la marche vers la fleuve , avec ordre aux Espagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia , de crainte qu'ils ne s'amussent derriere . & ne fissent main-basse sur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve , il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieue , que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient osé brusler, après les défenses du General, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'estoient que de paille ; de sorte qu'au moindre soufflé de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le General voulut rebrousser chemin, pour empêcher que la ville ne fust toute consumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu luy feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eust accompli ce qu'il souhaitoit, il avoit déjà jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats, en qui il se confioit d'avantage, pour leur donner la conduite des vaisseaux, qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arresté, qu'après le départ des brigantins, il passeroit avec les batteaux du Cacique de Guachoia, de l'autre costé du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province estoit fertile & peuplée ; & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maisons n'estoit pas fort loin du Camp. Il avoit déjà dépeché vers le Cacique, qui tenoit la cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de son Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu insolument aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-tost il extermineroit tous les Espagnols. Que c'estoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour estre la proye des oiseaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si detestable. Soto qui estoit sage fit parler avec honnesteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois Soto estant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique estoient trompeuses, & qu'il conspiroit avec les Seigneurs des Provinces voisines contre les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de chastier un jour cette trahison. Car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Esté & l'Hyver prochain, jusqu'à ce qu'il eust recû le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aisément en-

voyer en montant par le Chucagua , capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

---

## C H A P I T R E VIII.

### *Mort de Soto.*

**L**ors que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir ; & de tirer quelque fruit de ses travaux, il fut attaqué le vingtième de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fièvre qui d'abord parut peu de chose , mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea luy-même mortelle. Il commença donc dès le troisième jour de son mal à se resigner entièrement à la volonté de Dieu ; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de deyotion & de douleur de ses pechez. Ensuite il eut soin qu'on appellast ses Officiers , & comme il eut nommé en leur presence pour General Louïs de Moscoso d'Alvarado , il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obéir à celuy qu'il avoit choisi , afin de leur commander jusques à ce que sa Majesté leur envoyast un ordre contraire. Là-dessus il prit leur serment selon les formes , & ajoûta que Moscoso possedoit les qualitez d'un grand

Capitaine. Après il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidèles ; & de soutenir l'honneur de la Couronne d'Espagne, & sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ses paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son costé & de larmes de leur part. Il passa cinq-jours à les entretenir ainsi les uns les autres ; & au septième qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en sa faveur auprès de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, après avoir consumé à la conquête de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & estoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la mediocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste tres-bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eust rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui avoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la discipline ; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les soldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde.

Tant de rares qualitez le firent generalement regretter de toutes les troupes.

---

## C H A P I T R E IX.

### *Funerailles de Soto.*

**L**Es Espagnols qui aimoient passionné-  
ment Soto , eurent un tres-sensible dé-  
plaisir , de ne luy pouvoir faire d'honorables  
funerailles. Ils confideroient que s'ils l'enter-  
roient avec pompe , les Indiens qui appren-  
droient le lieu de sa sepulture , viendroient  
le deterrer , & feroient à son corps toutes les  
barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en  
avoient effectivement ainsi usé envers plu-  
sieurs soldats , & commis sur eux toutes sortes  
d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-  
uns , & mis quelques autres par quartiers aux  
plus hauts arbres. Et vray-semblablement on  
apprehendoit qu'ils ne s'emportassent con-  
tre le General , avec plus de cruauté que con-  
tre les autres , afin d'outrager sensiblement  
les troupes en sa personne. C'est pourquoy  
les Espagnols pour oster la connoissance du  
lieu où il seroit enterré , resolerent de luy ren-  
dre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent  
proche de Guáchoia un endroit d'une plaine,

Où il y avoit plusieurs fosses que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces fosses le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le General se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouissance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des festes publiques, ils caracolèrent long-temps sur la fosse, pour en oster la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent mesme, afin de mieux réussir dans ce dessein qu'avant leurs courses, après avoir remply toutes les fosses à l'égal de celle du General, on jettast une quantité d'eau dessus, sous pretexte d'empêcher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Néanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il estoit. Car lors qu'ils passoient sur les fosses ils s'arrestoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la fosse, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

ſçavoir la profondeur. Aniaſco, Cardenioſa & autres \* firent donc un ſoir ſemblant de peſcher pour ſonder ce fleuve, & rapportèrent qu'il avoit neuf braſſes d'eau au milieu. On reſolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chêne, que l'on ſcia & creuſa d'un coſté de la hauteur d'un homme, & la nuit ſuivante Aniaſco & ſes compagnons deterrèrent le General ſans bruit, & le mirent dans le creux du chêne, ſur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent enſuite ſur le fleuve, au lieu qu'ils avoient ſondé, & il alla auſſi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils deinanderent de ſes nouvelles, & qu'afin de les amuſer on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choſes, & qu'à ſon retour qui ſeroit dans peu de temps il les devoit courageuſement executer.

---

\* Abbadia, Tinoto, Guſman, Arias.

## C H A P I T R E X.

*Resolution des troupes , après la mort  
de leur General.*

**A** Prés la mort de Soto , pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'establir dans la Floride. C'est pourquoy ils resolurent d'abandonner ce pays , où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur General , les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables sont ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution , & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces , & qui estoit obligé par honneur d'achever une conquête si illustre & si utile à toute l'Espagne , s'offrit luy-mesme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'estre excellent Geographe , il se flatta de les conduire facilement en ce Royaume , & ne songea point aux forêts ny aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride luy rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'estoit offert de mener

au Mexique , croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conquête les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils estoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où estoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjugoient les Provinces qui estoient vers l'Occident. Nos gens qui ajoutoient trop legerement foy à ces bruits, disoient que ces estrangers dont parloient les Barbares estoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. Là-dessus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; resolu de ne se détourner de costé ny d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considerant pas qu'ils estoient dans des hauteurs différentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, & ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions; mais il est certain qu'elles n'estoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

## C H A P I T R E X I.

*Superstition des Indiens.*

**J**E quitteray icy un moment le cours de mon histoire , pour rapporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia , ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans , fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moscoso ausquels ils s'estoit joint, le voulurent empescher au bout de quelque temps de passer outre , & se mirent mesme en estat de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient defaire , ils apprehenderent que ce ne fust un espion , & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en presence d'Ortis , qui luy demanda par l'ordre du General , ce qui l'obligeoit à quitter ses parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit esté abandonné dès son enfance , & à qui le pere , ny la mere n'avoient rien laissé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçu dans sa maison , & fait élever avec ses enfans. Mais que comme ce genereux bien-faïcteur estoit malade à mourir, on l'avoit choisi pour estre enterré tout en vie avec luy ; parce qu'on disoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde , afin de l'y servir dans ses besoins. Que pour luy il avoüoit , qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur ; mais non pas jusqu'à souffrir qu'on le mist tout vif avec luy dans son tombeau. Qu'ainsi afin s'éviter une si fâcheuse mort, il avoit suivi les troupes , aymant mieux estre esc'ave que de mourir si cruellement. Le General & ceux qui estoient presens à ce recit , apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux personnes de qualité s'observoit dans la Floride , comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, sous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le serviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde , où les gens de bien son couronnez de gloire , & recompensez de leurs bonnes actions , & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampascha d'un mot qui signifie le haut monde, &

L'Enfer Ucupacha qui veut dire le bas monde. Pour le Diable , ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

---

## CHAPITRE XII.

*Arrivée des Espagnols à Auché , avec la mort de leur guide.*

**J**E reviens où j'en estois de l'histoire. Les Espagnols après une traite de plus de cent lieuës , arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraîchirent deux jours dans la Capitale , qui porte le nom de la Province , où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir , ils apprirent qu'à deux journées de cette ville , il y avoit un desert de quatre jours de traversé. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours , avec un guide auquel il commanda de mener les troupes , jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens , & se rendirent heureusement au desert , à travers lequel ils marcherent par une grande route , qui peu à

peu s'étreçit de telle maniere qu'elle se perdit  
entièrement. Neanmoins ils ne laisserent point  
d'avancer six jours , sans tenir aucun chemin ,  
parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit  
accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de  
couper plus court. Mais comme ils virent  
qu'ils ne fortoient point des bois ; & que de-  
puis trois jours ils ne mangeoient que des her-  
bes & des racines ; ils observoient de près  
leur guide , & apperçurent qu'il les condui-  
soit malicieusement , tantôt au Septentrion,  
tantôt au Couchant, puis au Levant, & quel-  
quefois au Midy. Le General aussi-tôt com-  
manda d'appeller cet Indien , de luy deman-  
der ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols  
huit jours durant ; luy qui dans Auché avoit  
promis de les mettre en quatre jours hors du  
desert. A cela il répondit d'abord si peu rai-  
sonnablement, que Moscoso fâché de voir  
ses troupes en un si pitoyable estat , le fit lier  
à un arbre , avec ordre de lâcher sur luy les  
Lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit  
estre devoré , il supplia qu'on fist retirer les  
chiens , & qu'il découvreroit tout ce qu'il a-  
voit tenu caché. On luy accorde sa demande,  
& il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le  
commandement de son Cacique , qui luy a-  
voit dit que n'ayant pas assez de forces pour  
combattre ouvertement les Espagnols , il a-

voit déterminé de les défaire par adresse. Que pour réussir en cette entreprise , il l'avoit choisi ; & luy avoit ordonné de les égarer tellement , qu'ils mourussent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout , il luy avoit promis de grandes recompenses ; sinon qu'il devoit s'asseurer de perdre cruellement la vie. Qu'ils s'estoit donc vû contraint d'obeir à son Cacique , & de faire ce qu'eux-mesmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainsi la faute estoit excusable ; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon , s'ils confideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en eussent parlé comme ils faisoient maintenant , il leur eust tout avoué , & les eust remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie , qu'il les tireroit du desert en peu de temps , & s'il y manquoit , qu'il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le General & ses Officiers indignez de cette trahison , ne reçûrent point les excuses , & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en luy. De sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent marris , & se virent plus en peine qu'ils n'avoient encore esté ; parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide , ayant alors ren-

voyé à Auché les Indiens de service. Toutefois comme ils connoient qu'il falloit perir, ou sortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours sans aucuns vivres, après en avoir esté trois autres à ne manger que des racines. Ensuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais steriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes dispersées quatre à quatre par la campagne; car les villages de cette contrée n'estoient pas semblables à ceux qu'on avoit vûs jusqu'icy dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui estoit fraîche, dont elles appaisèrent leur faim. Elles appellerent ce pays, la Province des Vachers, à cause de la quantité de peaux de vaches qu'ils y rencontrèrent; sans toutefois qu'ils ayent pu trouver de cette sorte de bestail en vie, ny découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

---

### C H A P I T R E XIII.

*Ce qui arriva dans la Province des Vachers.*

**T**Andis que les Espagnols estoient dans une plaine de la Province des Vachers,

il fortit d'une forest près du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec des grandes plumes sur la teste, l'arc en main & le carquois sur l'épaule. Nos gens qui le virent en cet état, le laisserent approcher, dans la creance que ce fust un envoyé du Cacique vers le General, & à quelque cinquante pas d'eux il mit une flèche à son arc, & tira sur une troupe de soldat qui regardoient. Toutefois personne n'en fut blessé, les uns s'estant écartés, & les autres couchez par terre, le trait passa & alla donner entre cinq ou six Indiennes qui aprestoient le diner de leurs maistres. Ils en attrape une au milieu du dos, & après l'avoir percée, il en va blesser une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arreste dans son corps; cette pauvre Indienne tomba morte aussi-bien que la compagne. Au mesme temps le Barbare fuit de toute sa force vers la forest, les Espagnols crient aux armes, Gallego qui par hazard estoit à cheval apperçoit l'Indien qui se sauve, il entend qu'on dit tuë, il pique après, l'atteint proche du bois, & luy oste courageusement la vie.

Trois jours ensuite, lors que les troupes se rafraichissoient, deux Indiens superbement parez à la mode du pays, vinrent aumatin environ à deux cens pas du Camp; & là ils se promenerent près d'un noyer, l'un d'un costé

& l'autre de l'autre de peur de surprise.

Moscoso averti de cela , défendit de ne les point harceler ; que c'étoient des foux & des temeraires dont il se falloit moquer. On les laissa donc promener jutques sur le soir près du noyer. La pensée de ces Indiens étoit qu'il prendroit envie à deux Espagnols de les venir attaquer. Cependant les Cavaliers qui étoient allez le matin en party , retournerent au Camp un peu avant la nuit , & comme ils apperçûrent ces Indiens proche de leur logement , ils s'informerent de ce que c'estoit , & apprirent l'ordre du General. Ils obeirent tous excepté Paez , qui voulant montrer sa valeur , dit , puisque ces Barbares estoient des foux & des temeraires , qu'il falloit qu'un plus foux qu'eux punist leur folie , & là-dessus il pique vers le noyer. L'Indien qui se promenoit du costé que le Cavalier avançoit marche droit à luy , tandis que son compagnon se retire sous l'arbre , pour faire connoistre qu'ils demandoient à se battre seul à seul. Paez approche de furie contre son ennemy qui le tire si vigoureusement , qu'outre la cotte de maille qu'il luy rompit , il luy perça de part en part le bras gauche ; de sorte que les resnes de la bride de son cheval luy tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident , & qui n'avoient pas encore mis

pied à terre, accoururent à toute bride sur les deux Barbares qui fuyrent, quand ils apperçurent tant de gens fondre sur eux. Toutefois ils furent pris avant que de pouvoir gagner le bois. Mais en cette rencontre les Espagnols observerent mal les loix de la guerre, puisque les Indiens n'avoient pas voulu se mettre deux contre un, il estoit raisonnable qu'on les traitast de la mesme sorte.

Après ces choses les troupes marcherent plus de trente lieües par cette Province des Vachers; & comme elles eurent achevé de la traverser, elles decouvrirent vers le Couchant de hautes montagnes, & d'épaisses forests qui estoient des deserts; mais le General & ses Officiers, que la fatigue & la faim avoient rendus sages, resolurent de ne point avancer qu'ils n'eussent auparavant trouvé une route assuree pour les conduire dans un pays habité. C'est pourquoy ils commanderent à quatre Compagnies de Cavalerie de vingt-quatre hommes chacune d'aller par trois endroits vers le Couchant, pour decouvrir la contrée, avec ordre d'entrer le plus avant qu'ils pourroient dans le pays, de s'eloigner les uns des autres, & de tâcher à connoître la qualité de la terre, & le naturel des habitans. On leur donna pour cela des truchemens Indiens les plus capables que l'on put trouver,

entre ceux qui servoient les Espagnols. Ensuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieuës dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort steriles & mal peuplées. Que plus on avançoit & plus elles estoient méchantes. Que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & que d'herbe, & de ce qu'ils attrapotent à la chasse & à la pesche. Enfin qu'ils marchotent par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûte que les Indiens asséurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaste étenduë de pays plat où se nourrissoient les vaches, dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quantité de bestail.

## C H A P I T R E X I V .

*Retour des Espagnols vers le Chucagua  
avec leurs aventures.*

**S**UR le rapport des Cavaliers qui avoient este à la découverte, les Espagnols perdirent toute esperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'est pourquoy de

de crainte de s'engager dans des deserts où ils mourroient tous de faim ; ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua , dans la creance que la route la plus courte , & la plus assurée pour sortir de la Floride , estoit de descendre le long de ce fleuve , & de gagner le golfe de Mexique. Ainsi ils s'enquirent de leur chemin, pour se rendre vers le Chucagua. Ils scûrent que le plus court estoit de tourner sur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant ; mais qu'ils falloit traverser plusieurs grands deserts , & qu'au contraire , s'ils détournoient sur la gauche , c'estoit le plus long ; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route , & tournerent vers le midy , prenant soin de ne pas s'engager temerairement en des endroits difficiles , & de ne faire aucun desordre dans leur marche , de peur d'irriter les Indiens. Neanmoins ces Barbares les harcelèrent nuit & jour. Car ils se mettoient en embuscade dans les bois près du chemin ; & lors qu'il n'y avoit point de bois , ils se couchoient sur le ventre parmy les herbes ; & quand les Espagnols passioient , ils se levoient tout d'un coup , & tiroient tant de fleches qu'ils en bleissoient toujours quelqu'un. Mais au mesme temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Et incontinent il en venoit d'autres

à la charge, qui prenoient les troupes de tous costez, toûjours avec perte d'hommes & de chevaux. Si bien que sans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traitez en cette Province des Vachers, que dans toutes celles par où ils avoient passé; & le dernier jour principalement, parce qu'ils traverserent des ruisseaux & des endroits qui estoient de veritables coupe-gorges, d'où les Barbares sortoient en furie sur eux, & où ils se retiroient sans pouvoir estre offensez. Les Espagnols perdirent en cette journée plusieurs de leurs gens, plusieurs Indiens de service avec plusieurs chevaux, & eurent un grand nombre de soldats blesez dangereusement. L'un des plus considerables de ceux-là, fut saint Georges dont je vais en parler. Comme ce Cavalier passoit un ruisseau où les troupes estoient attaquées, un Indien caché derriere un buisson luy tira un tres-rude coup de fléche. De sorte qu'après luy avoir rompu sa cotte de maille, il luy perça la cuisse droite, passa par l'arçon de la selle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux sorte du ruisseau, bondit par la plaine, & tâche par ses ruades de faire tomber la fléche, & de renverser son maître. Les Espagnols qui se rencontrèrent alors proche de ce soldat accoururent a son secours, & comme ils apperçurent que le trait l'avoit at-

taché à la selle , & que les troupes se campoient assez près du ruisseau ils le menerent au quartier. Aussi-tôt on le souleva adroitement , & on coupa la flèche entre la selle & la cuisse. On dessella aussi le cheval , & les Espagnols s'étonnerent qu'une flèche de roseau armée seulement d'une pointe de canne eust pénétré si avant. Ensuite on étendit saint Georges par terre , & on le laissa se panser soy-mesme. Outre plusieurs qualitez qu'il possédoit , il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile , de la laine grasse , & des paroles que ses compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traitte avec tant de succez quelques blessez , qu'il sembloit que Dieu le favorisast sur tout dans les cures qu'il faisoit. Mais si-tôt que l'huile & la laine grasse furent consumées par le feu à Mauvila , il ne voulut plus panser personne ; & mesme il s'opiniastra long-temps à ne prendre aucun soin de ses blesures. Car bien que depuis il eust reçu un coup de flèche qui luy entroit par dessous le pied , & sortoit par le talon ; & que d'un autre coup il eust esté si dangereusement frapé au genou , que la pointe de la fleche y estoit demeurée ; toutefois il n'entreprit jamais de se traiter qu'à l'extremité , s'imaginant que faute d'huile , & de laine grasse il ne pourroit se guerir. Je reviens au

coup qu'il avoit reçu à la cuisse. Comme il sçavoit qu'il estoit brouillé avec le Chirurgien, qui luy avoit fait beaucoup de mal en luy tirant la flèche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il luy avoit dit qu'une autre fois il mourroit plustost que de l'appeller; à quoy le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certain de luy conserver la vie, il ne le feroit pas qu'il ne l'eust auparavant envoyé querir; Comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'attendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laine, de l'oing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit tres-heureusement pour sa playe. Car durant quatre jours que nos gens se rafraichirent près du ruisseau, il fut tout à fait guery, monta à cheval le cinquième qu'ils continuerent leur route, & afin qu'on ne doutast point de sa guérison, il se mit à piquer de costé & d'autre autour des troupes, criant qu'il meritoit de perdre la vie; parce que pour n'avoir pas voulu traiter les blesez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, après y avoir souffert plusieurs maux. Ils marcherent vingt jours à longues traittes par d'autres contrées, des noms

desquelles ils nes'enquirent point, & allerent en tournant vers le Midy. Mais parce qu'ils crurent descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toujours un peu vers le Nord, & vinrent à croiser un chemin par où ils étoient passez en allant. Neanmoins ils ne le reconnurent pas. On estoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déjà marché près de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ny un seul jour d'estre attaquez. Les Barbares se mettoient le jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient, & la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

Il arriva mesme qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se traînerent à quatre pattes jusqu'au Camp; où ils tirerent sur les chevaux, & tuerent deux sentinelles. Peu de jours après douze Cavaliers & autant de fantassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes estoient decampées venoient enlever ce qui estoit demeuré. Ils se posterent derriere de grands arbres, & poserent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir si-tôt qu'elle decouvriroit quelque

chose ; ce qui s'exécuta heureusement. Car ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais après comme ils desiroient rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'estoit pas satisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ses camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en eussent encore pris un pour luy. Ses compagnons qui n'estoient pas de ce sentiment, luy dirent qu'il falloit différer cela à une autre fois, & qu'ils luy offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Néanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur son esprit, ils s'arrestèrent encore. Cependant la sentinelle avertit qu'elle appercevoit un Indien, & Paez que le malheur devoit avoir rendu sage, pique aussi-tôt droit au Barbare, qui se voyant découvert se sauve sous un arbre, Paez l'approche, & luy porte avec vigueur un coup de lance ; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit sa flèche presté, tire, & blesse au flanc le cheval de ce Cavalier. De sorte qu'après avoir bronché environ vingt pas, il tombe mort. Bolanios qui suivoit Paez fond au mesme temps sur le Barbare, & est aussi malheureux que son compagnon. Juan de Vega qui venoit après au petit pas, surpris de voir ses camarades demontez, pique vers l'Indien ; ses compagnons courent aussi

la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer son cheval, & s'enfuit au mesme temps. Mais le Cavalier qui estoit sage avoit auparavant donné ordre qu'il ne luy arrivast pas de malheur semblable à celuy de Paez. Il avoit mis sur le poitrail de son cheval une peau de vache en trois doubles; & c'est ainsi qu'en usoient la pluspart des Cavaliers qui avoient soin de leurs chevaux. Les uns leur couvroient le poitrail de cette sorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire sur le cheval de Vega, & perce la peau de vache; Si bien que la flèche entre environ trois doigts dans le poitrail. Aussi-tôt Vega fond de furie sur le Barbare & le tuë. Ensuite le party s'en retourne, detestant celuy qui les avoit obligez à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dès qu'ils furent arrivez, le General fit marcher vers la Province de Guachoia, & nos gens eurent durant leur route jusques à la fin d'Octobre un temps assez favorable. Mais alors, à cause des pluyes il devint si fâcheux, qu'ils campoient le plus souvent tout mouillez, & sans aucuns vivres, tellement qu'ils estoient contrains de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoutez que leurs fatigues redoublerent à me-

sure que l'hyver avança. Les neiges & les pluyes qui tomboient enflerent extraordinairement les fleuves, & firent croistre les ruisseaux de telle maniere qu'ils ne purent passer sans traîneaux. Encore falloit-il s'arrester sept ou huit jours, pour en traverser quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toujours les ennemis sur les bras, & souffroient d'extrêmes peines; parce que la campagne estant presque inondée, ils se voyoient souvent forcez de camper dans l'eau, couverts seulement d'un méchant habit de chamois, toujours mouillé, qui leur servoit de chemise & de cape. C'est pourquoy plusieurs Espagnols accablez de froid & de sommeil tomberent malades, & il ne se passoit jour qu'il n'en mourust deux ou trois. On perdoit aussi chaque jour des chevaux & des Indiens de service. Toutefois sans se laisser abbattre au malheur, nos gens continuerent leur route; mais ils se fatiguerent tellement qu'ils manquerent mesme de force pour enterrer ceux qui mourôient par les chemins. Ainsi ils faisoient pitié. D'ailleurs, la plupart de leurs chevaux estoient malades, les Cavaliers demontez, les fantassins si foibles qu'ils ne se soutenoient qu'à peine. Neanmoins, estant tous resolus, ou de mourir, ou de retourner vers le

Chucagua , les plus vigoureux monterent sur les chevaux qui estoient encore de service , & resistoient aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Ensuite , lors que l'on estoit campé , l'on posoit des corps de garde & des sentinelles , & le lendemain on avançoit dans le mesme ordre , ce qui dura depuis le mois de Septembre jusqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mil cinq cens quarante-deux , que l'on arriva sur les bords du Chucagua. Alors comme les Espagnols crurent que leurs maux estoient finis , ils se donnerent tous les uns aux autres de petits presens pour se témoigner leur joye. Leur voyage , à conter le chemin qu'ils firent en retournant , fut de trois cens cinquante lieuës & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrerent une Truye qu'ils avoient perduë en allant , & qui avoit fait treize Cochons , tous differemment marquez aux oreilles , d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux , & qu'ils en nourrisent aujourd huy dans la Floride.



## CHAPITRE XV.

*Les troupes s'emparent d'Aminoia.*

**L**Es Espagnols au retour de leur voyage aborderent à seize lieuës de la ville de Guachoia, & rencontrèrent deux bourgs l'un proche de l'autre que l'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs estoient de deux cens maisons chacun fermez d'un fossé, dont l'eau venoit du Chucagua, qui faisoit un Isle de chacun de ces deux villages. Moscoso qui avoit encore outre soixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied resolut de s'en emparer, & d'y passer tout le reste de l'Hyver. Il mit donc ses troupes en bataille, & attaqua si courageusement ces deux bourgs l'un après l'autre, que les Indiens estonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent sans resistance. Ainsi les Espagnols s'en rendirent maistres, & quelque temps après pour n'estre pas separez en cas d'alarme, ils en ruinerent un & porterent dans l'autre les vivres & les choses qui leur estoient necessaires. Ensuite ils fortifierent ce poste, & furent vingt jours à le mettre en estat de defense, parce qu'estant extraordinairement ha-

rassez, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Espagnols entroient dans ce bourg, une vielle Indienne qui ne s'estoit pu sauver, leur demanda où ils alloient; & luy ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatorze ans, le fleuve se débordoit si fort, que les habitans estoient contraints de gagner le haut des maisons, & que l'année qui couroit estoit la quatorzième où le bourg devoit estre inondé. Nos gens qui connurent le dessein de la bonne femme le mocquerent de ses rêveries. Carmona qui rapporte cette particularité, ajouste que les Espagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille mesures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruit, inconnus en Espagne. C'est pourquoy ils se reftablirent peu à peu; car outre ces vivres ils estoient tres-commodément logez, & mesme les Barbares ne vinrent ny nuit ny jour les tourmenter; ce qui contribua beaucoup à les remettre en estat.

Comme Moscoso vit que ses gens avoient presque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. estoit passé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amaſſer des cordages, des

voiles & autres choses nécessaires à son dessein. Au reste , tandis que les Espagnols demeurèrent dans Aminoia , il en mourut environ soixante. De ce nombre furent Ortis , Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en perit plus de cent cinquante , ce qui fut rrouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves soldats , estoit arrivée par l'imprudencce des Capitaines , qui avoient engagé les troupes dans le voyage.

## C H A P I T R E X V I.

### *Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.*

**S** I tost que le bruit fut répandu , que les Espagnols estoient de retour de leur voyage , & qu'ils passioient l'Hyver dans Aminoia ; Anilco craignant qu'à leur faveur , les vassaux de Guachoa ne vinssent encore fondre sur ses terres , & y exercer leurs cruautez , il envoya vers Moscoso avec ordre de luy offrir la paix & son amitié , & de l'assûrer de son obeïssance. Qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dust attendre des peuples de sa contrée , & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celuy qu'Anilco avoit chargé de dire cela , estoit son Lieutenant

nant general. Il avoit à sa suite outre deux cens Indiens de service , vingt des plus lestes & des plus considerables de la Province , suivis de vingt autres avec des fruits & de la venaison. Ce Capitaine s'acquita fort bien de son devoir , & n'oublia rien pour gagner l'esprit de Moscoso , qui le reçût tres-obligeamment , luy , & tous les principaux de sa suite , & le pria d'asseurer Anilco , qu'il le remercioit de l'honneur de son amitié , & qu'il en feroit toute sa vie une estime particuliere. On fit sçavoir incontinent cette réponse au Cacique ; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurèrent avec les Espagnols , auxquels ils témoignèrent leur affection par la fidelité de leurs services.

Il y avoit deux jours que les sujets d'Anilco estoient au quartier , lors que Guachoia suivy de plusieurs de ses vassaux , chargez de fruits & de poissons , y arriva pour confirmer son alliance avec les troupes. Le General le reçût tres-bien ; mais la presence du Capitaine d'Anilco son ennemy , & l'honneur qu'on luy rendoit luy donnerent une douleur mortelle. Neanmoins il dissimula son deplaisir , retolu seulement de le temoigner dans l'occasion.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans Aminoia , les deux Caciques leur rendirent toutes sortes de bons offices , & leur fi-

rent tous les huit jours de nouveaux presens. Cependant Moscoso & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes ; & comme il eut répondu sept, ils commanderent qu'on preparast pour cela toutes les choses necessaires. On fit d'abord quatre couverts, sous lesquels on travailla de peur d'estre incommodez par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous courageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employerent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zele à nos gens, qui de leur costé l'honoroient aussi beaucoup, outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aymer, il possedoit de rares qualitez. Il estoit exact, fidele, officieux, prevenoit de bonne grace tous les besoins, & mesme donnoit plus qu'on ne luy osoit demander. Car sans parler de plusieurs cables & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement esperer, parce

qu'on n'en trouvoit presque point dans la Province. Les mantes neuves servirent à faire des voiles , & les vieilles à calfeutrer les vaisseaux. Ces mantes sont d'une certaine herbe semblable aux mauves. Cette herbe a de petits filets comme le lin ; aussi les Indiens en font du fil , & donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît ; mais le plus souvent vive & éclatante.

## C H A P I T R E X V I I .

### *Ligue de quelques Caciques.*

**T** Andis que les Espagnols travailloient à leurs brigantins , Quigualtanqui crut qu'ils ne se preparent à leur retour , que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient découvertes , & revenir après en plus grand nombre en faire la conquête. Qu'alors ils chasseroient les veritables Seigneurs des Provinces , & s'y establiroient souverainement. De sorte que dans cette creance Quigualtanqui resolut , pour prevenir un tel malheur , d'exterminer tous les Espagnols qui estoient dans la Floride. Il assembla donc les principaux de la contree, auxquels il se declara là-dessus , & tous l'assure-

rent que son dessein estoit glorieux , & qu'ils mourroient pour le servir dans une si noble entreprise. Il dépêcha incontinent de costé & d'autre du Chucagua , vers dix Caciques de ses voisins , & leur fit dire pour les engager dans son party , qu'il falloit étoufer la haine qui estoit entre eux , & s'unir tous pour perdre leurs ennemis communs. Que s'ils manquoient l'occasion, que la fortune leur en presentoit , il déploreroit la misere dont ils seroient accablez. Que les Espagnols ne s'en retournoient que pour revenir dans le pays avec de plus grandes forces ; & qu'après s'en estre cruellement emparez , ils les tiendroient tous dans une malheureuse servitude. Les Caciques reçurent avec joye les envoyez de Quigualtanqui ; ils approuverent son dessein , parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine , & louèrent son courage , dont la grandeur leur estoit déjà connue. C'est pourquoy ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans sa Province , & prepareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau aussi bien que par terre. Que cependant , pour les mieux surprendre , & leur oster toute sorte de soupçon ; chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance , & leur enverroient des Députez avec des presens. Quigualtanqui, comme chef

de la conspiration , dépécha le premier vers Moscoso, & tous les autres ensuite à son exemple. Moscoso les reçût avec d'autant plus de joye & d'affection , que le peu de troupes qui luy restoit, ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refusé d'entrer dans la ligue , à cause de la fidelité qu'il avoit jurée aux Espagnols , crut que par honneur il devoit les avertir de la conspiration des Caciques ; c'est pourquoy il envoya commander à son Lieutenant de découvrir la trahison au General , & de l'assûrer qu'il ne se passeroit rien qu'il ne luy en fit sçavoir des nouvelles. Moscoso eut soin de faire remercier le Cacique de ses bons avis , & de la continuation de son amitié , & eut depuis pour luy & pour son Lieutenant une estime toute particuliere. Neanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp , & s'en excusa toûjours sur ce qu'il avoit peu de santé. Mais véritablement c'estoit qu'il ne se fioit point aux Espagnols.

On ne peut positivement sçavoir si Guachoia qui temoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue ; mais on se douta qu'il étoit d'intelligence , piqué seulement de l'estime qu'on faisoit du Lieutenant d'Anilco. En effet, il étoit outré de ce que les Espagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les servoit promptement , qu'à luy qui n'agissoit

que fort lentement pour eux, & il essayoit aussi de le décrediter dans l'esprit de Moscoso. Mais on croyoit que Guachoia, sçachant qu'Anilco n'avoit pas voulu se liguier avec les autres agissoit de la sorte, afin que si par hazard ce Lieutenant venant à découvrir la conjuration, on n'ajoutast point de foy à ce qu'il diroit.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.*

**C**omme Guachoia connut qu'il travailloit inutilement à ruiner son ennemy dans l'esprit des Espagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moscoso en presence de plusieurs Officiers, que depuis long-temps il souffroit avec peine l'honneur que luy & ses troupes faisoient au Lieutenant d'Anilco. Qu'il avoit toujours pensé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de credit & de naissance. Que neanmoins les Espagnols tenoient une conduite bien contraire à cela; puis qu'ils estimoient uniquement le Lieutenant d'Anilco, qui n'avoit ny biens, ny puissance, ny noblesse, & qui ne meritoit d'estre considéré que par sa qualité de vassal. Que pour luy il

avoit des sujets qui surpassoient en tout celuy auquel il donnoit tant de marques d'estime. Qu'ainsi , il les supplioit de faire reflexion sur leur maniere d'agir , & d'estre persuadez que les actions du Lieutenant d'Anilco estoient artificieuses, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre luy ; repliqua sans paroistre emporté , qu'on luy reprochoit à tort sa naissance ; & que ses ancestres ayant esté Caciques, il ne cedoit à personne en noblesse. Qu'il avouoit que son pere ne luy avoit pas laissé de grands biens ; mais qu'il avoit suppléé à ce défaut par son courage , puisque dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoia, & d'autres Seigneurs, il avoit gagné de quoy vivre suivant sa qualité. Qu'ainsi il se pouvoit mettre maintenant au nombre des riches , que son ennemy vouloit que l'on estimast si fort ; & qu'un vassal comme luy l'emporteroit toûjours de beaucoup sur un Cacique semblable à Guachoia. Qu'après tout , il n'estoit pas proprement vassal , parce qu'Anilco ne le consideroit point de la sorte ; mais comme l'un de ses plus proches parens , & qu'à cette consideration , il l'avoit fait son Lieutenant general dans la Province. Qu'ensuite il avoit gagné plusieurs batailles , défait le Pere de Guachoia ; & de

fois à autre les Capitaines. Que depuis même que Guachoia avoit succedé à son Pere, il avoit taillé en piece toutes ses forces, & l'avoit fait prisonnier, luy, ses deux freres, & les plus considerables de son Estat. Qu'alors il l'eust pu dépouiller de sa Province, & s'en emparer sans peine, n'y ayant personne pour luy resister; mais que bien loin de rien entreprendre, il avoit eu un soin tout particulier de luy tandis qu'il estoit prisonnier, qu'il fut mesme sa caution pour le mettre en liberté, luy, ses freres & les vassaux. Neanmoins comme Guachoia n'avoit pas tenu sa parole, il n'attendoit que la sortie des troupes pour le reprendre. Que la hardiesse qu'il avoit à present de le vouloir faire passer pour un artificieux luy coûteroit cher alors, & qu'il luy apprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement son honneur. Que mesme pour ne pas differer plus long-temps, il ne tiendrait qu'à Guachoia qu'ils ne finissent sur l'heure leurs differens, qu'ils n'avoient qu'à entrer tous deux dans un batteau pour se battre sur le fleuve. Que si Guachoia le tuoit, il satisferoit sa haine, & seroit vange du déplaisir que les Espagnols luy avoient fait en rendant de l'honneur à son ennemy. Que pour luy, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il feroit voir que le merite des hommes ne confi-

stoit point dans l'éclat des richesses , ny dans la possession de plusieurs vassaux , mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoia ne repartit rien à tout cela , & fit connoistre sa confusion sur son vilage. Moscolo & les Espagnols se confirmerent dans la creance qu'ils avoient du Lieutenant d'Anilco , & luy rendirent tous les jours plus d'honneur.

---

## C H A P I T R E X I X.

*D'un Espion Indien.*

**M**oscoso considerant , que si la haine de Guachoia , & du Capitaine d'Anilco les portoit jusqu'à se faire la guerre , ils ne luy fourniroient aucune chose pour ses brigantins ; il leur dit que comme ils estoient également aimez des Espagnols , ils ne pouvoient les voir plus long-temps broüillez , & qu'ainsi ils les prioient d'estouffer leurs ressentimens , & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moscoso , qu'ils estoient prests de faire ce qu'on voudroit , & qu'en sa faveur , ils oublieroient genereusement toutes choses. Quatre jours après la querelle apaisée , & sur le départ du Lieutenant d'Anilco , pour s'en retourner

dans sa Province; le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'afin de se venger de son ennemy, il ne luy eust fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fust hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscoso, & luy fit connoistre que Guachoia n'estoit pas fort à apprehender; neanmoins de peur de déplaire au General, il prit l'escorte qu'il luy offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son party depechoient jour & nuit vers Moscoso avec des presens, & avec ordre à leurs envoyez, d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leurs armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoy ils manquoient, & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui estoit averty de cela fit défense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp; mais ces defenses estoient inutiles. Cest pourquoy Silvestre qui sçavoit l'ordre du General, & la desobeissance des Barbares, estant une nuit de garde à la porte d'Ami-noia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fosse sur

un arbre qui servoit de pont, il les laissa avancer vers luy, & comme il estoit en sentinelle il donna un coup d'épée sur le visage du premier, qui passa le guichèt de la porte sans luy en demander permission. Du coup, le Barbare tomba à terre; mais il se releva incontinent, prit son arc, & s'enfuit de toute sa force. Silvestre ne voulut pas l'achever parce qu'il crut que cela suffisoit pour rendre sage les Indiens. Le compagnon du blessé qui avoit ouï le coup prend aussi la fuite, repasse le pont, regagne son batteau, traverse le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le blessé, le visage plein de sang, se jette dans l'eau, la traverse à nage & appelle son camarade. Les Barbares qui estoient de l'autre coste du fleuve, & qui entendirent sa voix accoururent à luy & l'emmenèrent. Le jour d'après au Soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez se plaindre au General, que ces gens rompoient la paix. Qu'ils avoient tres-maltraité un des plus considerables Indiens du pays, & qu'ils le supplioient qu'on fist justice de cette insolence, parce que la personne estoit blessée à mort. Sur le midy quatre autres se rendirent au Camp; où après avoir fait leurs plaintes, ils dirent que le blessé se mouroit, & au Soleil couchant, il en vint encore

quatre qui assurèrent que leur compagnon estoit mort, & demanderent qu'on fist mourir l'Espagnol qui en estoit cause. Le General repondit à chaque fois aux Envoyez que desirant conserver la paix, il n'avoit point commande ce qui avoit esté fait. Mais que le soldat qui avoit blessé leur homme n'avoit point agy contre son devoir. De sorte que si pour leur complaire il vouloit qu'on le chastiait, ses Capitaines n'y consentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer sans parler à la sentinelle, ny les Caciques l'envoyer contre les defenses à heure induë. Qu'ainsi, puis qu'en cela il y avoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'estoit passé, & faire à l'avenir des choses dans l'ordre pour oster de part & d'autre tout pretexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal satisfaits de cette réponse, & essayèrent de porter les Caciques à se venger sur l'heure du mepris des Espagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de dissimuler encore quelque temps, & de chercher avec soin es moyens d'executer leur dessein. Cependant parmy les troupes il se trouvoit des Capitaines, qui appuyoient les plaintes des Indiens. Qu'il falloit punir Silvestre, qu'il s'estoit gouverné indiscrettement, & que son action pourroit

roit donner lieu aux Caciques de se mutiner, & de prendre les armes contre les Espagnols. Si ces discours que la jalousie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'eussent esté arrestez par les plus sages, ils eussent sans doute produit de méchans effets.

---

## C H A P I T R E XX.

*Preparatifs des Caciques liguez avec un bordement du Chucagua.*

**D**Urant ces choses, les Espagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favorisez du Capitaine General d Anilco, sans lequel ils ne fussent jamais venus about de leur dessein. Ceux qui n'estoient pas employez aux vaisseaux, cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils estoient alors en Carefme, ils alloient pecher dans le Chucagua. Ils faisoient pour cela des hameçons, où après avoir mis de l'apast, ils les attachoient à de longues cordes, & les jetoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de si grands poissons qu'il y en avoit, dont la teste seule pesoit quarante livres de quinze à seize onces.

Si bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes choses en abondance. Cependant Quigualtanqui, & les Caciques liguez levoient des troupes chacun sur leurs terres, & se pre-  
paroiēt à mettre trente à quarante mille hommes sur pied dans la pensée de tuer tous les Espagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amassé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empêchant de sortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens estoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine tres-brave & tres-experimenté. Les Barbares animez de ces considerations, sou-  
haitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arresté pour donner, & qui veritablement estoit fort proche; Comme on l'âprit par les Envoyez du Cacique, qui se trouvant seuls avec des Indiennes qui servoient quelques officiers Espagnols, leur dirent qu'elles prissent patience, & que bien-tôt on les deliv-  
vreroit de la servitude, où ces larrons d'É-  
strangers les tenoient. Qu'on les alloit égor-  
ger, mettre leurs têtes sur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour estre la proye des oiseaux. A peine les Indiennes eurent-elles âpris cela, qu'elles allerent le découvrir à leurs maistres.

Les troupes en sont aussi-tôt averties, & elles se persuadent d'autant plus aisément que les Barbares sont prests à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre costé du fleuve, & voyaut des feux çà & là aux environs. Elles se preparent donc à se défendre conrageusement ; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixéme de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu tout son lit, & incontinent après il se répandit impetueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ny montagne, ny colline. Et le jour des Rameaux qui estoit cette année-là le 18. de Mars, que les Espagnols celebrent le triomphe de JESUS-CHRIST dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminonia ; Si bien que deux jours après on ne put aller par les ruës qu'en batteau. Ce débordement ne parut dans toute son étendue qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors plaisir de voir que ce qui estoit naguères une vaste campagne, fust devenu presque tout à coup une vaste mer. Car l'eau couvroit plus de vingt lieuës aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres ; & cela fit ressouvenir nos gens de la prediction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminonia.

## C H A P I T R E XXI.

*On envoie vers Anilco.*

**A** Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de costé & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils elevent en quarré & assez de grosses poutres en forme de pilliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite ils font le toict qu'ils environnent de galeries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se garantissent des inondations, qui probablement n'arrivent qu'à cause des pluyes & des neiges de l'Hyver precedent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieuës d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques, attachées deux a deux de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de supplier le Cacique d'envoyer au General des cordages, du goudron & des vieilles mantes

pour des brigantins, & estoient conduits par Silvestre, auquel comme il se verra toute à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'estoit aussi dans cette vûë qu'on le dépéchoit. Lors que les sujets de Guachoa ravagerent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui estoit fils du Cacique; il le mena avec luy par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia. De sorte que le Cacique Anilco âprit que son fils qu'il avoit tant cherché, estoit avec les troupes. Incontinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le luy rendit de bonne grace, en consideration de ce qu'il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arriverent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua estoit débordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce costé-là plus de vingt-cinq lieuës de pays. Nos gens arrivez, on en donna avis au Cacique, qui fit appeller son Lieutenant general, & luy commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leurs fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qu'il luy avoit genereusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de

sa maison. Là après l'avoir embrassé, & remercié de l'obligation qu'il luy avoit, il le conduisit dans son appartement, & ne voulut pas qu'il en sortist, que ses compagnons ne fussent prests de s'en retourner. Car Anilco auquel son fils servit d'interprete, s'informoit du Capitaine Espagnol, des aventures des troupes depuis leur entrée dans le pays. Mais comme il en eut appris le détail, il fit connoistre à Silvestre le déplaisir sensible qui luy demeueroit des cruautez de Guachoia contre ses ancestres qui estoient dans le tombeau. Que bien-tôt ce lasche ne seroit appuyé de personne, & qu'on verroit alors à se ressentir des indignitez qu'il avoit commise. Anilco montra par là, que l'affection qu'il témoignoit à nos gens, n'estoit fondée que sur la crainte qu'ils ne favorisassent encore Guachoia, & ne l'empéchassent de se venger des injures qu'il avoit reçûës, s'ils demeueroient plus longtemps dans le pays. Pour cette raison, & dans la vûë de haster leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes sortes de choses, & de leur fournir un vaisseau avec plusieurs Indiens, qui les conduiroient seurement où ils souhaitoient d'aller. Comme tout fut prest, il embrassa Silvestre, & le pria d'asseurer le General de son amitié, & qu'il ne se passeroit rien dont il ne l'avertist. Sil-

vestre aussi-tôt reprit la route d'Aminoia , où dès qu'il fut arrivé , il rendit compte de son voyage à Moscoso.

---

## C H A P I T R E   X X I I .

*Conduite des Espagnols durant le débordement ,  
avec la nouvelle de la continuation  
de la ligue.*

**L**E débordement dura quarante jours , pendant lesquels les Espagnols se retirèrent sur de certains lieux élevez , où ils travaillèrent à leurs barques. Mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferures , ils en firent en coupant les testes des arbres qui paroissoient hors de l'eau. Francisco & Garcia Ozorio Cavaliers illustres , se signalerent en cette rencontre , tant par leur adresse que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer ; car ils s'y porterent avec courage , & leur exemple seul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne , les gens des Caciques liguez ne parurent point ; parce que si-tôt qu'ils virent le débordement , ils regagnerent en diligence leurs maisons , pour sauver ce qu'ils y avoient laissé. Cepen-

dant Quiguaitanqui & les autres Seigneurs , pour mieux cacher leur mauvais dessein , ne laisserent pas d'envoyer toujours vers le General , qui sans témoigner qu'il se défiolt d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminna peu à peu , & fut autant à baisser qu'elle avoit esté à croistre. Car au vingtiesme de May , on ne pouvoit encore aller par Aminoia , que les pieds nuds à cause des eaux & des boues qui estoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit , & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne , resolu d'exccuter promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anico qui en eut avis vint trouver le General , & luy declara toutes choses. Que dans un certain jour qui estoit proche tous les Caciques en particulier dépescheroient vers luy. Que chaque Envoyé luy devoit parler de telle façon , & luy faire un tel present. Que les uns arriveroient le matin , & les autres sur le midy , & les derniers sur le soir. Que cela durerait quatre jours entiers , qu'on acheveroit d'assembler les troupes , & qu'au mesme temps on donneroit. Mais que le dessein estoit d'exterminer tous les Espagnols , ou au moins de brusler leurs vaisseaux , afin qu'ils ne pussent sortir du pays , & qu'on les fist malheureuse-

ment perir peu à peu. Il ajouta que pour éviter cela, il s'offroit à eux de la part de son Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur desquels ils resisteroient aisément à leurs ennemis. Que mesme s'ils desiroient se retirer sur ses terres, il les y recevroit avec joye. Qu'ils y seroient en toute assurance, & qu'outre qu'on n'oseroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loisir leurs mesures, pour songer meurement à la conduite qu'ils doivent tenir. Molcoso répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à son Cacique des offres qu'il luy faisoit. Mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fust haï de ses voisins pour l'avoir ouvertement favorisé, il n'acceptoit pas le secours qu'il luy vouloit donner. Que d'ailleurs comme il estoit sur le point de partir pour le Mexique, il le remercioit de tout son cœur de la retraite qu'il luy offroit. Que pour cette raison il ne vouloit pas aussi s'engager dans un combat; quoy qu'il dуст tout esperer des Indiens qui le seconderoient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur luy estoit connue. Qu'au reste ny luy, ny les autres Espagnols n'oublieroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que mesme le Roy d'Espagne le premier des Princes Chrestiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il

leur avoit rendus, n'en perdrait jamais le souvenir, & le recompenseroit de tant de faveurs, si un jour les Espagnols retournoient dans son pays. Ensuite le Capitaine Indien prit congé de Molcolo, qui se prepara généreusement à tout ce qui pouvoit arriver.

---

## C H A P I T R E   X X I I I .

*Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Espagnols pour s'embarquer.*

**A**U commencement de Juin de l'année mil cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le mesme temps, au mesme ordre, & avec les mesmes pretexts que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'est pourquoy ils furent arrestez par l'ordre du General, qui commanda de les separer & de les interroger sur le sujet de la conspiration. Ils avouèrent franchement ce qui se passoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire réussir l'entreprise. Le General sur leur confession, & sans attendre qu'ils fussent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens souffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre presentoit la sienne sur le billot, ce qui attiroit la compassion de tout le monde. Ce cha-

stiment rompit la ligue , les ennemis crurent que les Espagnols estant avertis de l'entreprise , se tiendroient sur leurs gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en sa Province , fort marry de n'avoir pas executé leur dessein. Mais comme ils estoient tous resolus de tenter d'en venir à bout par une autre voye , & qu'ils se trouvoient plus fort par eau que sur terre , ils convinrent d'amaïser des troupes & des bateaux , pour attaquer les Espagnols lors qu'ils descendroient le long du fleuve. Cependant Moscoso & ses Capitaines , voyant qu'ils alloient estre continuellement harcelez , hastèrent de plus en plus leur travail , acheverent sept brigantins ; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'assemblage du tillac , ils les couvrirent seulement aux deux bouts , & mirent des ais au milieu sans les attacher , d'où il suffisoit d'en lever un pour vider l'eau du brigantin. Après ils amassèrent des vivres , & demanderent à Guachoa & à Anilco du gros millet, des fruits & autres choses de cette sorte. Ils tuerent quelques cochons de ceux qu'ils conservoient pour nourrir , & en reserverent seulement une douzaine & demie , au cas qu'ils s'établissent en quelque endroit près de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux de ces animaux , un mâle & une femelle , ils sa-

lerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux , & se servirent de leur graille au lieu d huile, afin d'adoucir la raisine , dont ils calfeutroient leurs vaisseaux. Outre cela il se fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur restoient. Ils ies avoient attachés deux à deux , afin que les chevaux eussent les pieds de devant dans l'une , & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit aussi en poupe l'une de ces barques qui luy servoit de chaloupe. Carmona raconte icy , que de cinquante chevaux qui restoient aux Espagnols , ils en attacherent à des pieux environ vingt qui ne pouvoient plus servir. Qu'ils leur ouvrirent la veine , & les laisserent seigner jusqu'à ce qu'ils moururent. Que pour en conserver la chair , ils la seicherent au Soleil. Que le jour de S. Jean-Baptiste , ils mirent les brigantins à l'eau , embarquerent leur chevaux avec le matelotage , & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour se deffendre des fletches. Qu'ensuite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaisseaux , & ne longerent plus qu'à s'embarquer , apres avoir dit adieu a Guachoa , & luy avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

*Fin du troisieme Livre.*

LIVRE IV.



# LIVRE IV.

## DE LA

# FLORIDE.

Capitaines des Caravelles. Radeaux des Indiens. Leur combat sur l'eau. Mort de plusieurs Espagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs aventures jusques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.

---

### CHAPITRE I.

*Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.*

**M** O S C O S O s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Mosquera dans la seconde, Aniasco & Viedma dans la troisieme. Gusman & Gaitan commanderent la quatrieme, Tinoco &

Cardeniosa la cinquième, Calderon & Francisco Ozorio la sixième, & Vega avec Garcia la septième. Chaque caravelle avoit sept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines; afin que si l'un estoit obligé à descendre pour faire teste aux ennemis, l'autre demeurast dans le vaisseau pour donner les ordres necessaires. Il s'embarqua sous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui estoient entrez dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de diverses contrées dans la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens estoient esloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurent jamais quitter, témoignant qu'ils aymoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensèe qu'après en avoir tiré de fort bons services, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la feste saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramèrent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les rafraichir d'heure en

heure , & costoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia , sans que l'ennemy les vinst harceler. Si bien qu'ils s'imagineroient qu'à la considération du Cacique de cette contrée qui les aimoit , on ne les avoit point attaqués , ou que les Barbares jugeant du succès de leur entreprise par le cours de la Lune , avoient observé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le second jour leur flotte parut au matin. Elle estoit de plus de mille bateaux , les plus grands & les meilleurs qu'on eust vûs dans la Floride ; c'est pourquoy j'en diray quelque chose , après que j'auray parlé des barques & des radeaux , dont les Indiens se servent pour passer les fleuves.

---

## C H A P I T R E II.

### *Barques & radeaux des Indiens.*

**L**Es peuples du nouveau monde qui habitent dans les Isles & dans les lieux près de la mer , font leurs barques grandes ou petites , conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver , ils les creusent en forme d'auge , & en construisent leur bateau tout

d'une piece. Car ils n'ont pas encore l'invention, ny d'assembler des planches avec des cloux; ny de faire les voiles. Ils ne sçavent aussi ce que c'est de forger, & de calfeutrer. Si bien que dans les endroits où ils ne se rencontrent point d'arbres propres pour les barques; comme en toute la coste du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort legere, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on emmene de là sur les rivieres les plus marchandes du pais. Ces radeaux sont composéz de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu; les autres vont toujourns en diminuant afin de mieux couper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui estoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient tres-fortement, & qu'ils élevent sur le devant en forme de prouë pour mieux fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisement un homme, ou quelque'autres charges. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, & l'avertissent de se tenir ferme aux cordes; & sur tout de ne point ouvrir les yeux. J'estois encore fort jeune, que je passay un

jour de la sorte une riviere extrêmement violente. mais comme l'Indien qui conduisoit le radeau m'eust averty de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que si le Ciel fust tombé, ou que la terre se fust entre-ouverte, je n'eusse pas craint d'avantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je sentis que nous estions à peu prez au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant soit peu, & je regarde l'eau. Mais il me sembla que je tombois des nuës; parce que la rapidité de l'eau, & la vitesse dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la teste. Tellement que je refermay les yeux, & avouay qu'on avertissoit avec raison les passans de ne les pas ouvrir. Un Indien seul gouverne le radeau. Il se met au bout de la poupe, jambe de çà jambe de là, il se couche sur l'estomach, rame des pieds & des mains, & se laisse aller au fil de l'eau jusqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere differente de ceux-là. Ils attachent ensemble plusieurs calebaces en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins selon qu'ils en ont affaire; & mettent au devant de cette assemblage une espece de poitrail, où dès que le batelier a mis la teste, il se jette dans l'eau, & nage avec sa

charge jusqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverse, mesme s'il est besoin il a des gens qui poussent par derriere. Mais lors que les fleuves se trouvent remplis d'écueils, qu'ils n'ont ny entrée ny sortie, & sont si rapides, qu'on ne les peut traverser avec des radeaux, les Indiens passent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable passe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anse de bois. Cette corbeille coule le long du cable, & peut aisément tenir trois ou quatre personnes. Elle a une corde d'un costé & une corde de l'autre, avec quoy on la tire à l'un, ou à l'autre bord. Mais parce que le cable est long, & qu'il baisse vers le milieu, on laisse aller doucement la corbeille jusques-là. Ensuite comme le cable remonte peu à peu, on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux passages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs mesmes qui se mettent dans ces corbeilles prennent souvent le cable avec les mains & s'aydent à passer. Je me souviens d'avoir traversé à l'âge de dix ans une riviere deux ou trois fois dans ces sortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin sur les épaules. on ne passe dans ces corbeilles que les personnes & le menu bestail, le gros est trop pesant. Au reste les endroits où se trouvent

ces corbeilles, ne sont point des passages de grands chemins, & même l'on ne traverse de la sorte les rivières qu'au Pérou. Car dans la Floride, où il se rencontre de fort gros arbres, les habitans font de tres-belles barques, & passent aisément les fleuves.

---

### C H A P I T R E III.

#### *Vaisseaux de la flotte des Caciques liguez.*

**J**E reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaisseaux surprit les Espagnols. Car ils en apperceurent de vingt-cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente soldats; sans compter plusieurs rameurs armez de flèches. De sorte que dans quelques batteaux, il y pouvoit avoir jusques à soixante quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminueoient toujours de grandeur. Les moindres estoient de quatorze rames par banc, & tous soit grands ou petits, chacun d'une seule piece. Leurs rames paroissoient tres-proprement faites, elles avoient de longueur environ une brasse, dont la pluspart entroït dans l'eau, & lors que l'un de ces vais-

seaux alloit de toute sa force, un cheval poussé à toute bride, eust eu de la peine à gagner les devans. Mais ce qui est assez remarquable les ennemis chantoient diverses chansons, qui selon la nature de leur air triste ou gay, les faisoient ramer ensemble en tres-bon ordre, doucement, ou diligemment, comme il estoit alors nécessaire. Ces chansons contenoient les actions heroïques de leurs ancestres. Si bien qu'excitez par le souvenir de ces choses, ils se portoient avec courage au combat, & ne songeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui merite encore d'estre considéré, les batteaux de la flotte estoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc ou de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, selon la phantaisie de celuy à qui le vaisseau appartenoit. Les rames mesmes & les plumes que les soldats portoient sur la teste, leurs bonnets aussi-bien que leurs arcs, & leurs flèches estoient de la couleur du vaisseau. Si bien que le fleuve estant fort large, & les ennemis pouvant aisément s'estendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cause de la diversité des couleurs des batteaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cét estat le second jour sur le midy à la queue des Espagnols, pour montrer leur puissance avec la beauté

de leur armée, & ils s'encourageoient par des chansons au combat. On scût par le moyen des truchemens, que dans ces chansons ils appelloient nos gens lâches, leur disant qu'ils fuyoient inutilement. Que puis qu'ils n'avoient pas esté la proye des chiens sur la terre, ils ne manqueroient pas d'estre devorez dans l'eau par les monstres marins. Qu'enfin les peuples du pays seroient bien-tost delivrez d'une troupe de brigands, & choses semblables. Et au bout de la chanson ils jettoient de grands cris, qui faisoient tout retentir aux environs.

---

## C H A P I T R E I V.

### *Combat des Indiens sur l'eau.*

**L**Ors que les ennemis eurent esté quelque temps à nous suivre pour nous reconnoître, ils separerent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigualtanqui se mirent à la teste; mais on ne put veritablement scavoir s'il les commandoit luy mesme encore qu'on l'entendist souvent nommer dans les chansons des Barbares. Ensuite tous les vaisseaux de la flotte s'avancerent à la droite vers le bord du fleuve & gagnerent les devans. Ceux du pré-

mier corps attaquent aussi-tost nos caravelles, & traversant à l'autre bord de la riviere, ils les couvrent de flèches, de sorte qu'il y eut plusieurs Espagnols de blesez. Ce premier corps ne fut pas plûtost à la gauche qu'il repasse & vient reprendre son poste, s'avancant néanmoins toujours au delà des caravelles. Le second corps qui traverse après ayant donné de furie, retourne à la droite & se met à la teste des premiers. Le troisiéme passe de la mesme sorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de flèches sur nos soldats, il rejoint ceux de son party & vient se poster au devant du second corps. Cependant comme nos caravelles ne laissoient pas de ramer; elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la mesme sorte qu'auparvant. Les autres donnerent aussi chacun à leur rang & à leur maniere accoustumée, & fatiguerent tout le jour les Espagnols. La nuit mesme ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniastreté, car ils ne firent que deux attaques; la premiere, un peu avant le Soleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leur costé se deffendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des soldats dans les barques où estoient leurs chevaux, afin que si les Barbares s'en appro-

choient, on les pust repousser & empescher les chevaux d'estre tuez. Mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Espagnols qui estoient dans les Barques se trouvoient incommodez, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui estoient à couvert de méchantes peaux & de quelques boucliers. C'est pourquoy durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la reserve de huit; & nos gens furent tous blesez nonobstant leurs boucliers, & toute la resistance qu'ils purent faire. ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbalestres; car de leurs mousquets on avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adresse de s'en servir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.

---

## C H A P I T R E V.

*Avantures des Espagnols.*

**A** Prés dix jours de combat, les ennemis s'eloignerent des caravelles d'un peu plus de demy-lieuë. Cependant les Espagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village

d'environ quatre-vingts maisons. Comme alors ils crurent qu'ils avoient fait deux cens lieuës , à cause que le fleuve ne détournoit de costé ny d'autre, & qu'ainsi ils étoient près de la mer, ils résolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le General fit donc prendre terre à cent hommes sous la conduite de Silvestre, avec ordre d'aller dans ce bourg querir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraîchir, & pour combattre en cas de besoin. Ces soldats descendirent aussi-tôt; mais à peine les habitans les apperçurent-ils, qu'ils prirent la fuite, se répandirent par la campagne, & faisant tout retentir de leurs cris, demanderent secours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le party arrive au village, où ils trouvent une quantité de millet, de fruits secs, plusieurs peaux de chameaux diversément teintes, avec des mantes de différentes peaux tres-bien préparées, & une piece de martre d'environ huit aunes de long sur trois tiers de large. Cette piece étoit double, semblable des deux côtez, & garnie par endroits de houppes de semence de perles. On crut qu'elle servoit d'étendart aux Indiens dans leurs festes; car selon les apparences, elle ne pouvoit estre destinée à un autre usage. Silvestre qui la trouva belle la prit pour  
luy,

luy, & ses compagnons se chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Après, ils retournerent promptement aux caravelles, où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotte attiréz par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous ensemble pour donner combat. Mais quelque diligence que fissent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligez d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils se voyoient les empêcha de les embarquer. Et sans doute il ne se fust sauvé aucun soldat du party, si les Indiens eussent seulement vancé cent pas davantage. C'est pourquoy tous furieux de voir nos gens échappez, ils tournent leur rage contre les chevaux, ils leur abbattent le licou, les descellent, les font courir à travers champ & tirent sur eux, jusqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainsi perit le reste de 350. chevaux qui estoient entrez dans la Floride. Les Espagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureusement mourir. Mais considerant qu'ils ne les pouvoient garentir de la furie des Barbares, & que Silvestre avec ses compagnons s'en estoit heureusement sauvé, ils cōtinuerent leur navigation à toutes voiles.

## C H A P I T R E VI.

*Stratagemme des Indiens , & temerité  
d'un Espagnol.*

**L**Es Indiens desespérant de venir about de leur dessein , parce que les Espagnols voguoient en bon ordre , ils eurent recours aux ruses. Ils s'arresterent donc & feignirent d'abandonner la poursuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queuë, les vaisseaux s'écarteroient les uns des autres , & qu'alors ils feroient dessus & les mettroient en déroute ; la chose arriva en partie comme ils s'estoient imaginé. Une des caravelles sortit hors des rangs , & demoura quelque temps derriere les autres. Les Indiens aussi-tost s'avancent de furie , attaquent cette caravelle , & taschent de s'en rendre maîtres. Les autres vaisseaux qui reconnoissent le danger où elle estoit , remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la secourir. Ils trouvent leurs gens pressez , qui se défendoient à coups d'épée , & n'avoient pû empêcher quelques Barbares de sauter dans la caravelle. Plusieurs mesme des ennemis s'en estoient déjà saisi , mais à

la venuë du secours ils se retirerent après la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reservoit pour nourrir en cas qu'on fit quelque habitation. Les Espagnols remercierent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui estoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent soin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laisserent pas de les suivre, esperant toujourns qu'il y en auroit qui abandonneroient leur rang. Ils ne furent pas trompés dans leur créance. Estienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros paysan, & qui s'estoit rencontré dans tous les combats, sans que par bonheur pour lui il y eust été blessé; voulut comme il estoit temeraire, entreprendre une chose qui le fist paroistre; car jusqu'alors il n'avoit rien executé de considerable. Il descendit donc de sa caravelle dans la barque qui estoit à la poupe, sous pretexte d'aller parler au General qui avançoit à la teste. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Espagnols, qu'il avoit gagez sur l'esperance d'acquérir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez étoit de ce nombre. Il avoit environ vingt ans, il estoit tres-beau de visage, & tres-bien fait de sa personne; d'ailleurs si brave & si vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il

estoit né. Comme ce Cavalier & ses compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent criant, donnons, ils fuyent. Le General qui connut cette temerité fit en diligence sonner la retraite, & les rappeler à grands cris. Mais Agnez s'opiniastroit de plus en plus, & faisoit signe qu'on avançast. Moscolo irrité de cette desobeissance commande à quarante Espagnols de prendre des barques, & de luy amener cet écervellé. Il avoit resolu si-tôt qu'il l'auroit de le faire pendre; mais il eust esté plus à propos de n'envoyer personne après, & de le laisser malheureusement perir. Si-tôt que le General eust donné ses ordres, quarante Espagnols sauterent dans trois barques sous la conduite de Gusman, qui fut suivy de Juan de Vega, frere d'un autre de mesme nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament aussitost de toutes leurs forces après celle d'Agnez. Cependant les Indiens qui les consideroient avancer vers eux à la queuë de celle d'Agnez, se retirerent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en approche & crie plus fort qu'auparavant, donnons, ils fuyent. Les autres barques qui l'entendent, se hastent de plus en plus de l'atteindre, ou

pour l'empêcher de se perdre, ou pour le secourir en cas de besoin. Comme les Indiens les virent près d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croissant, & se reculèrent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques estoient assez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renversent toutes dans l'eau. De sorte que de cinquante-deux Espagnols qui estoient dedans, il n'en échappa que Moron, Nieto, Coles & Terron, les autres furent tous noyez ou assommez à grands coups de rames sur la teste. Moron qui estoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaisseau, regagna heureusement sa barque. Il y tira presque au mesme temps Nieto, qui la défendit seul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves soldats nonobstant leur valeur & leur adresse, eussent enfin succombé sous l'effort des ennemis, si la caravelle de Guzman qui s'estoit avancée à la teste des autres qui venoient au secours, ne les eust dérobez à la furie des Barbares. Cette mesme caravelle sauva Terron; mais il ne fut pas plûtôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaisseau. Il avoit tant à la teste qu'au visage, au cou & aux épaules plus

de cinquante flèches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit, qu'il échappa après avoir reçu deux coups de flèches, & que les Espagnols qui perirent en cette occasion estoient pour la pluspart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moïcoso en fut aussi touché tres-sensiblement. Neanmoins sans perdre cœur, il rassembla en diligence ses caravelles, & continua sa navigation en tres-bon ordre.

## C H A P I T R E V I I .

*Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.*

**L**Es Indiens ensuite de cette défaite, harcelèrent les Espagnols le reste du jour & toute la nuit suivante, & au lever du Soleil, après avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs instrumens, pour remercier cet Aïtre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la poursuite des caravelles, & se retirèrent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en estoient fort éloignez, & avoient suivy nos gens quatre cens lieuës, sans leur donner ny jour, ny nuit un seul moment de repos. Du-

rant cette longue traite , ils nommerent toujours Quigualtanqui dans leurs chansons , & ne parlerent d'aucun autre , leur dessein estant de faire connoistre à nos gens que c'estoit ce Prince qui leur faisoit la guerre. Aussi quand les Espagnols furent arrivez au Mexique , & que Mendoza qui en estoit Viceroy eust appris les maux que Quigualtanqui leur avoit faits, il les en railla & louoit ce Cacique d'un air qui marquoit que c'estoit pour les joüer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'estoient plus à leur queue , ils crurent d'autant plus facilement qu'ils approchoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieües de large , si bien qu'on ne découvroit la terre de costé ny d'autre. On voyoit seulement vers l'un des bords de ce fleuve une quantité de joncs si hauts , qu'il sembloit que ce fussent des arbres , & peut-estre que la vüe ne se trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allast donner dans quelques écueil , & d'ailleurs personne ne sçavoit encore si l'on estoit en mer , ou bien sur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureusement ; & le quatrième au matin ils reconnurent tout à fait la mer , &

virent à leur gauche une quantité d'arbres entassez l'un sur l'autre, que le fleuve lors que la marée estoit haute portoit à la mer, & cet amas de bois paroissoit une grande Isle. A demy-lieuë de là, il y avoit une Isle deserte semblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures; ainsi les Espagnols ne douterent plus qu'ils ne fussent sur mer. Mais parce qu'ils ne sçavoient à combien ils pouvoient estre éloignez du Mexique, ils resolurent avant que de passer outre de visiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient besoin d'estre ny calfeutrez ny radoubez, ils tuerent dix cochons qui leur restoient, & furent trois jours à se rafraîchir. Car ils estoient abbatus de fatigues & de sommeil, à cause des allarines continuelles, que les Barbares leur avoient données tontes les nuits. Pour cette mesme raison on n'a pu aussi sçavoir precisement le nombre des lieuës, que les Espagnols firent en dix-neuf jours entiers & vingt nuits de navigation sur le Chucagua, jusques à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des personnes capables d'en juger, les uns disoient que les Chrestiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, plusieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq

lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable, & vogue à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement jusques à la mer, ils avoient environ cinq cens lieuës. Coles en conte quelques sept cens, mais son sentiment est particulier.

---

## C H A P I T R E VIII.

*Le nombre des lieuës que les Espagnols firent dans la Floride, & un Combat contre les Indiens de la Coste.*

**L**Es Espagnols penetrerent dans la Floride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusques à ces fontaines, est de trois cens lieuës, & de cette Province à la mer, de cinq cens; de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieuës que nos gens firent toutes entieres.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraichissoient, ils virent le dernier jour sur le midy sortir d'un endroit remply de joncs, sept batteaux qui s'avancerent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout different de ceux

qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la coste sont noirs de la sorte , à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs , & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est salée ; car la terre estant seiche & sterile , il faut qu'ils peschent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez approché des caravelles , il se plaça à la prouë de son vaisseau , & selon que les truchemens l'assürerent , il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils estoient des brigands. Qu'est-ce qu'ils venoient chercher sur la coste , & qu'ils en sortissent en diligence par une des bouches de Chucagua ; qu'autrement il brusseroit leurs brigantins , & les feroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il estoit venu. Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien , & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des batteaux les reconnoistre , ils resolurent de l'attaquer de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vinst les charger , & mettre le feu aux caravelles , ce qui luy auroit reüi si plus aisément que de jour , à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoistre la mer que nos gens. Cent hommes entrerent donc dans cinq barques , sous la conduite de Nieto & de Silvestre , & allerent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre

postez derriere des joncs , avec de bons bateaux équipez de toutes choses. Neanmoins sans s'estonner ils les investirent , donnerent dessus , en blessèrent plusieurs , en tuerent dix ou douze , & mirent le reste en déroute. Mais la pluspart d'entre eux furent maltraitez , sur tout Nieto & Silvestre. Il y eut aussi un soldat qui eut la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de dard , d'environ une brassé de long , que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une coste de maille. Le soldat Espagnol mourut du coup qu'il avoit reçu , parce qu'on luy fit une trop grande incision pour tirer la pointe du dard , & il eut presque autant à se plaindre de nos gens qui le pansoient , que des Barbares qui l'avoient blessé.

---

## C H A P I T R E I X.

*Navigation des Espagnols & leurs aventures.*

**A**vant que de venir au détail de la navigation des Espagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs bateaux quand ils se renversent , soit dans la pesche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui

sont tres-robustes & tres-excellens nageurs , voyent un de leurs vaisseaux sans dessus dessous , ils se mettent dix ou douze , plus ou moins après , & le retournent. Mais parce qu'alors il est plein d'eau , ils luy donnent tous ensemble si adroitement trois ou quatre secouffes, qu'à la dernière ils le vident tout à fait & rentrent dedans. Les Espagnols admirerent cette promptitude des Indiens à ôster l'eau des barques , & essayèrent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient esté attaquer les ennemis eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur , & allerent à voile & à rame vers l'Isle deserte qu'ils avoient vûë aux environs de l'embouchure de Chucagua. Comme ils y furent abordez , ils mirent pied à terre , ils se promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Après ils se retirerent à leurs caravelles où ils passerent la nuit, & le lendemain dès la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable se rompit , & il se perdit une ancre , parce qu'elle n'avoit point de liege. Mais dans la necessité où ils estoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs se jetterent dans l'eau , ou quelque peine qu'ils prissent , ils ne la trouverent qu'environ trois heures après midy. Alors ils se mirent à la  
voile

voile sans ofer aller en pleine mer ; car ils ne sçavoient ny l'endroit où ils estoient , ny mesme leur route. Persuadez neanmoins que s'ils rasoient la coste vers le Couchant , ils arriveroient heureusement au Mexique , ils navigerent le reste du jour , la nuit suivante , & le lendemain jusque sur le soir , & trouverent durant cette traite de l'eau douce , s'estonnant que le Chucagua allast si loin dans la mer. Ensuite Aniasco prit un Astrolabe ; mais parce qu'il n'y avoit ny bouffole ny carte marine ; il fit d'une regle une bouffole & d'un parchemin une carte marine , & l'on se gouverna avec cela le mieux que l'on put. Les Matelots qui sçavoient qu'Aniasco n'avoit pas une grande connoissance des choses de la mer , se mocquerent de luy , & il jetta de depit carte & bouffole dans l'eau. Le brigantin qui suivoit les ratrappa , & l'on voguea encore sept ou huit jours , jusques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Après comme le temps se changea , nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou six fois , d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cause de cela aussi ; & parce qu'ils n'avoient pas les choses necessaires à la navigation , ils n'oserent prendre la traverse pour aller aux Isles ny s'eloigner beaucoup de la terre.

Ajoutez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils se rafraichissent, & qu'assez souvent ils ne trouvoient ny fontaine, ny riviere ; ils creusent deux pieds dans terre à dix ou douze pas de la mer & rencontrent une quantité d'eau douce. Enfin, au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou six petites Isles, remplies presque d'une infinité d'oiseaux de mer, qui faisoient leur nid en terre. Ils se chargent de ces oiseaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles. Mais ces oiseaux estoient si gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils sentoient un goust de marine. Le jour d'après on alla mouïller à une plage qui estoit fort agreable, à cause d'une multitude de grands arbres esloignez les uns des autres, qui faisoient une tres-belle forest. Au mesme temps, des soldats descendirent pour aller pescher au rivage, & trouverent plusieurs ais de goudron que la mer avoit poussez au bord & qui pesoient les uns huit, les autres dix, & quelques uns treize à quatorze livres. Les Espagnols rejoüis d'avoir trouvé ce goudron, à cause que leurs caravelles faisoient eau les reparerent toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoient le soir en mer. Mais afin que le goudron qui estoit sec coulast plus facilement,

ils le méloient avec de la gresse de porc, ayant mieux l'employer à cét usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraîchirent dans cette plage, ils furent trois fois vîsitez par des Indiens armez d'arcs & de flèches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoître de cette faveur nos gens leur firent present de peau de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils estoient fortement preoccupéz du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la coste, ne les poullast en haute mer. Cependant les uns s'arrestèrent quelquefois deux ou trois jours à pescher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que du gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieuës sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre. Car ils n'y avoient fait aucune reflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'estre pas fort loïn, cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

## C H A P I T R E X.

*Avanture de deux caravelles.*

**I**L y avoit trente jours que les Espagnols estoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'approcher plus près de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'estoient tenuës trop au large, furent cruellement battu de cette tempeste, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mast; de sorte que ces deux vaisseaux se virent en un état déplorable toute la nuit, & presque aussi tout le jour suivant, parce que sur le midy ils penserent estre submergez. Et alors appercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles montoient, ils tâcherent trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent estoit trop impetueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoy sans s'opiniâter d'avantage, ils allerent à la bouline le

le long de la coste vers le Couchant , sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils estoient presque tout nuds , & que les vagues entroient dans les brigantins , ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie. Ils travailloient aussi avec ardeur pour se sauver ; les uns plioient les voiles , les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles , & tout cela sans manger , ny reposer tant la crainte de la mort estoit presente à leur yeux. Enfin , après avoir esté 26. heures agitez de cette sorte , ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux costes ; l'une blanche à leur droite , & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado , dit , qu'il avoit navigé vers cette coste noire sans qu'il en sceust le nom. Qu'elle étoit couverte de pierres à fusil , & s'estendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus. Que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte , infailliblement ils periroient tous. Que la côte blanche estoit de sable , douce , unie , & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder , à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire , ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au mesme temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire ; mais les flots s'élevoient si hauts , que les brigantins ne s'appercevoient

presque point, & l'on eut de là peine à exécuter cét ordre. Neanmoins comme de fois à autre les deux vaisseaux se voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de signes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on luy vouloit faire sçavoir, & les soldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'opposa à ce dessein dans sa caravelle, mais ceux qui l'accompagnoient luy résisterent vigoureusement, quelques-uns mesme avec injure, & luy dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes périssent par son opiniastrété. Là dessus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & porte la prouë du vaisseau vers la côte blanche, où après beaucoup de travail il donnerent avant le coucher du Soleil. Auili-tost que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre, il sauta par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces sortes de rencontres c'estoit le plus seur; mais lors qu'il revint au dessus de l'eau, il se heurta rudement des espaulles contre le gouvernail. Ses soldats ne sortirent point de la caravelle, que le flot poussa du premier coup à terre. Ensuite la vague se retirant, elle laissa le vaisseau à sec; & à son retour elle le battit tellement qu'elle le mit sur le costé. Alors les soldats se jettent dans l'eau, une partie décharge la

caravelle; les uns la prennent d'un costé, les autres d'un autre; & ils font tous si bien leur devoir, qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoüé à deux portées de mousquet plus loin, travaillèrent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoyerent aussi-tost visiter. Mais comme leurs gens se rencontrèrent à my chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs aventures, retournerent les apprendre à leurs camarades, qui après avoir remercié Dieu de les avoir delivrez de peril, ils dépécherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils estoient en tres-grande peine.

---

## C H A P I T R E X I.

*On envoie visiter le General, & découvrir le pays.*

**L**Es Espagnols des deux caravelles s'estant assemblez quelque peu avant la nuit, convinrent de depecher vers Moscoso pour luy raconter leurs aventures, & aussi pour apprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais

quand ils considererent que depuis vingt-six heures ils ne s'estoient pas rafraichis, & que pour se rendre auprès du General, il falloit faire treize ou quatorze lieuës cette nuit là par un pays inconnu & remply, peut-estre d'ennemis; ils firent scrupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zele, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il ayroit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprès de luy. Que si quelqu'un le vouloit accompagner à la bonne heure, sinon qu'il iroit seul. Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il estoit prest à suivre Quadrado, & qu'il perdrait plustost la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjouis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au mesme temps donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache, partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, & ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la creance que c'estoit la route la plus seure. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où après avoir mis des sentinelles & s'estre reposé toute la nuit, ils se rassemblèrent le lendemain ma-

tin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluete. Ils les envoyerent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Couchant, & le troisieme du costé du Septentrion avec ordre de tâcher à découvrir en quel pays on estoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pust secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midy revinrent aux caravelles, après environ une lieuë & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de \* Talavera, & les autres avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Malassa. C'est pourquoy ils assüroient que les endroits du pays qu'ils avoient découverts, estoient habitez par des Espagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient apportez en estoient des marques infailibles. Le party de Silvestre qui avoit tiré vers le couchant confirma tout à fait à son retour cette nouvelle, ainsi qu'il se verra maintenant. Silvestre & sa troupe s'estant éloignez d'environ demy-lieuë de la mer, & avancez au delà d'une petite éminence, découvrirent un estang d'eau douce de plus d'une lieuë de long. Comme ils aperçurent dans cet estang quatre batteaux

---

\* Ville d'Espagne.

d'Indiens qui peschoient, ils se coulerent le long de l'eau un quart de lieuë à couvert de quelques arbres, & dans la marche jettant la vûë çà & là, ils virent à environ trois cens pas, deux Indiens qui amassoient du fruit sous un arbre que l'on appelle Guajac. Aussi-tôt ils se jettent par terre, les uns d'un costé, les autres d'un autre, & se traînent si adroitement sur le ventre, qui sans estre découverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils se levent & courent à eux. Mais malgré toute leur vîtesse, il s'en sauva un qui se jetta à la nage. Les Espagnol réjouis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier; de peur que les habitans de la contrée ne s'amassassent, & ne leur fissent lâcher le butin qu'ils avoient fait. Car outre l'Indien prisonnier, ils emportoient deux corbeilles de fruit de Guajac, du gros millet, & un coq-d'Inde de Mexique, deux poulles d'Espagne avec un peu de conserve de tiges de Maguey. Cet arbre pousse des tiges presque semblables à des cardons, & qui sont tres-bonnes à manger, quand elles ont esté exposées au Soleil. Le Maguey sert aux Indiens de la nouvelle Espagne à faire du chanvre, du vin, du miel, du vinaigre, ils en font aussi du raisiné par le moyen d'une liqueur fort douce que jettent les feüilles en une cer-

taine saison de l'année, & lors qu'elles tombent de l'arbre. On employe le tronc du Maguey à bastir, mais ce n'est que dans une extrême nécessité, & quand il ne se trouve point d'autre bois. Pour revenir à nos gens, comme ils entendoient que leur Prisonnier n'avoit dans la bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoient pas cette parole, ils luy demandoient par signe & autrement le nom de la contrée où ils estoient. L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs gestes, mais qui ne leur pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos dans la pensée de leur faire entendre qu'il appartenoit à un Espagnol, qu'on appelloit Christophe Brecos. Le pauvre Barbare se tourmentoît inutilement, puisqu'oublant le mot de Christophe, il n'estoit pas intelligible à Silvestre ny à ses compagnons. De sorte que de dépit, ils s'emportoient quelquefois jusqu'à luy dire des injures, & hasterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils differoient de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureusement.



## C H A P I T R E X I I .

*Les Espagols connoissent qu'ils sont  
au Mexique.*

Silvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joye , à cause des choses que les deux autres partis avoient rapportées de la découverte ; mais l'alegresse s'augmenta à la vûë du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chansons. Chacun ouvrit son cœur à la joye ; & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui mesme le parloit un peu , montrant des ciseaux au Prisonnier Indien , & le priant de luy dire ce que c'estoit , le Barbare répondit Tiselas pour \* Tixeras. Nos gens qui ouïrent que cet Indien taschoit de parler Espagnol , ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique. Ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjoüir. Les uns embrassoient le Prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils se jetoient à leur cor, les baisoient , les élevoient

---

\* Tixeras , c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

sur leurs bras & faisoient tout retentir de leurs loüanges. Mais ensuite des premiers transports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils se trouvoient, & comment s'appelloit le fleuve que le General avoit monté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieues par terre. Que le General estoit entré dans le fleuve qui porte le nom de cette ville, située à douze lieues de son embouchure, & qu'à douze autres, de l'endroit où ils estoient, ce fleuve entroit à la mer. Que pour luy il appartenoit à Christophe de Brecos habitant de Panuco. Qu'à un peu plus d'une lieue du quartier il y avoit un Cacique qui sçavoit lire & écrire, ayant esté élevé par un Ecclesiastique, qui enseignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne. Que si l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les instruiroit de toutes choses. Les Espagnols réjouis de cela, redoublèrent leurs caresses envers l'Indien, & après luy avoir fait quelques presens; ils l'envoyerent trouver le Caciques, avec ordre de luy faire compliment de leur part, & d'apporter du papier & de l'ancre. Le Barbare satisfait des Espagnols, se hastâ tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Ca-

cique instruit de ce qui estoit arrivé sur la coste de la Province, vint luy-mesme voir nos gens, luivi de huit de ses sujets chargez de poules d'Espagne, de pain de millet, de fruit, & de poisson. Il eut soin aussi de prendre de l'ancre & du papier; car il se piquoit principalement de sçavoir lire & écrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dès qu'il aborda les Espagnols, il leur fit present des choses que ses huit vaisseaux avoient, & leur offrit la maison avec son service. Nos gens pour luy témoigner leur reconnoissance, luy donnerent des peaux de chamois. Après ils dépêcherent vers le General un Indien, avec des lettres où ils luy racontoient leurs aventures, & le supplioient de leur envoyer ses ordres. Le Cacique cependant demeura avec eux à s'informer des particularitez de leur découverte, & il prenoit un plaisir particulier à les apprendre. Il s'étonnoit seulement quelquefois de voir nos gens secs, affreux & fatiguez d'une maniere à faire pitié, & qui monstroient que durant leur voyage ils avoient horriblement souffert. Ensuite comme la nuit approcha, il prit fort civilement congé & s'en retourna chez luy. Mais le lendemain il revint, & durant cinq autres joursqu'on se rafraîchit sur ses terres, il se rendit chaque jour au quartier, & apporta toutes les fois de

quoy regaler honnestement les Espagnols.

## C H A P I T R E XIII.

*Arrivée des Espagnols à Panuco & leur division.*

**T** Andis que ces choses se passoient, Quadrado & Mugnos marcherent toute la nuit, & arriverent de grand matin à l'embouchure du Panuco, où ils apprirent que le General & les brigantins montoient ce fleuve. Ils furent si fort réjouis de ces nouvelles, que sans se vouloir rafraîchir ils continuerent leur route, & se rendirent promptement auprès du General, qui apprehendoit que les deux caravelles n'eussent fait naufrage. Mais l'arrivée de Quadrado dissipa sa crainte, & le jour suivant l'Indien qu'on luy avoit dépêché, luy rendit des lettres dont il estoit chargé. Elles luy donnerent beaucoup de joye, & il répondit à ce qu'on luy écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco, où ils l'allerent joindre en diligence, & où ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié, aussi bien que leurs camarades. Ils faisoient en tout quelque trois cens hommes : mais ils estoient en un estat pitoyable, accablez de fatigues, noirs, secs,

affreux , & couverts seulement de peaux de vaches de lions , ou d'ours ; de sorte qu'on les eust presque aussi-tost pris pour des bestes que pour des hommes. Comme ils furent arrivez , le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roy Antonio de Mendocça , qui tenoit sa cour dans la ville de Mexique , à soixante lieuës de Panuco. Mendocça au mesme temps ordonna de leur fournir des vivres , & de les luy faire conduire , après qu'ils se seroient rafraichis. Cependant il leur fit envoyer par la confrairie de la charité de Mexique des chemises & des souliers , avec des remedes & des confitures , en cas qu'il y eust des malades parmy eux. Les Espagnols louant Dieu de ce bonheur demeurèrent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la plupart eurent connu que les habitans ne subsistoient que des choses que la terre produisoit ; que plusieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Espagne dans l'esperance d'avoir de la soye ; que les plus accommodez nourrissoient seulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors ; qu'ils estoient tous pauvres , mal-logez , & le pays miserable ; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride , dont le terroir estoit tres-fertile , portoit de tres-beaux arbres , & où ils avoient vû une fort grande

quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se ressouvenoient de la multitude des perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'estoient tous flattez, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. Là dessus ils detestoient leur conduite, qu'ils estoient dès lâches de ne s'estre pas habituez dans ce pays, & d'estre honteusement venus demander leur vie à des miserables; qu'il eust esté, & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonner la Floride, lors que l'on delibera de la quitter. Ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porte les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient appuyé leur sentiment, ils les poursuivent à coups d'épees, en bléssent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs Compagnons n'osoient paroistre. Les habitans de la ville sâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'appaiser; mais n'y pouvant réussir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendocça. Il y eut aussi-tost ordre d'envoyer les Espagnols

dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui estoient de même party, ce qui s'executa fort exactement.

---

## C H A P I T R E X I V .

*Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.*

**L**E bruit s'estant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous costez sur leur route. Comme ils les virent en un estat pitoyable, ils les logerent & les regalerent obligeanment jusques à Mexique. Cette ville qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les recût très-bien; & il n'y eut presque point d'honnêtes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez luy vingt, dont il se trouva que \* l'un étoit son parent; il les habilla même tous vingt, & leur fournjt du linge & les autres choses necessaires. Le Viceroy leur donna aussi des marques de sa bonté. Car il voulut qu'indifferemment les soldats & les

---

\* Quadrado Charamillo.

Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Prince ne se contenta pas de les traiter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & mesme sur ce qu'un Prevost de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'estoient battus, il fit publier que désormais aucun juge n'eust à connoistre de leurs differens. Il vouloit luy-même les terminer, à cause qu'aymant ces pauvres soldats, il luy déplaisoit qu'ils recommençassent leurs vieilles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez. Car la plupart enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoient apportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses poursuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. Les fourrures en effet estoient tres-belles, & quelques habitans de Mexique s'en parerent avec joye & en doublerent leurs habits, après avoir osté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin, comme les meutins devenoient de jour à autre plus insolens,

le Viceroy les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en estre sortis. Mendocça eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on luy avoit fait des excellentes qualitez du Terroir. Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui estoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il feroit ses preparatifs, afin de la conquerir. Quelques-uns accepterent les offres de ce Prince, & les autres les refuserent, resolu de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-cy allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié; & luy dit, que s'il souhaitoit de le servir, il luy donneroit de tres-bons gages, & le mettroit près de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol luy répondit fierement qu'il luy faisoit les mesmes offres, qu'il possedoit plusieurs belles terres au Perou; Que s'il vouloit l'y accompagner, il luy en donneroit une à gouverner, où assurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.

## C H A P I T R E X V

*De quelques particularitez du voyage.*

**A**U retour de la Floride , Silvestre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il luy racontoit des particularitez de la découverte , le discours tomba sur le malheur qui avoit pensé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. \* Salazar qui connut par le recit de cette aventure , que c'estoit Silvestre qui avoit commandé de tirer sur son vaisseau , l'en estima fort ; car il disoit qu'il s'estoit conduit en homme qui sçavoit tres-bien la guerre. Salazar eut effectivement une si avantageuse opinion de Silvestre , qu'il voulut sçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage , & il en fut informé avec plaisir. Le Viceroy & son fils Francisco de Mendocça , apprirent aussi avec beaucoup de satisfaction la fertilité du terroir de la Floride , les coutumes de ses habitans , leurs loix contre les adulteres , la generosité de Mucocoço , & les actions de fermeté & de courage des Indiens. Ils s'estonnoient d'entendre parler des riches-

ses du Temple de Talomeco, & la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Cofaciqui, & l'honnesteté du Cacique Coça les charmoit. Ils estoient surpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidelité du Lieutenant general d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient si courageusement poursuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choses que Ferdinand de Soto avoit executées. Mais sa mort dans le temps qu'il esperoit de faire réussir son entreprise, les toucha sensiblement. Et lors qu'il seurent qu'il avoit resolu de leur envoyer demander secours, ils blâmerent Moscoso & ses Capitaines de n'avoir pas continué ses desseins. Ils protestoient qu'ils les eussent assisté en diligence, & qu'ils eussent mené des troupes jusques à l'embouchure du Chucagua. Que mesme si l'on vouloit retourner dans la Floride, ils estoient prests d'y aller avec une Armée. Mais comme il se va voir, ceux qui en estoient revenus ne souhaiterent point de les y accompagner.



## C H A P I T R E X V I .

*Les Espagnols se débandent.*

**A** Prés que nos gens se furent rafraîchis à Mexique , ils se conduisirent en cette sorte. Aniasço, Gaitan, Gallego, Gardeniosa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Espagne. Ils aymerent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'estre riches en Amerique, où ils se voyoient haïs de plusieurs ; où ils avoient souffert de grandes fatigues & perdu malheureusement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maison de son pere. Plusieurs se mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choisit l'ordre de saint François, où il mourut illustre pour ses actions de pieté. Quelques-uns s'établirent dans la nouvelle Espagne avec Moscoso , qui épousa à Mexique une Demoiselle de qualité & de beaucoup de biens, qui estoit sa parente. Les autres se retirerent au Perou ; ils y servirent l'Espagne en braves soldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre , & y acquirent des richesses & de la reputation. Mais ils ne purent jamais obtenir au-

cune distribution ou département d'Indiens ; ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.

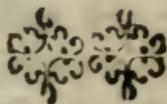
---

## C H A P I T R E X V I I .

*Ce que font Maldonado & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.*

**P**Our achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Février de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépechant, luy ordonna de se rendre l'année d'après au port d'Achussi avec Arias, & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bestail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il luy marquoit. Maldonado executa ponctuellement les ordres du General, il sejoignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi-bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les choses nécessaires à une établissement. Ensuite ils se mirent à la voile, & vinrent heureusement mouïller au port d'Achussi. Mais parce qu'ils n'y rencontrerent point le General, l'un courut la coste vers l'Occident, & l'autre vers  
l'Orient

l'Orient pour en apprendre quelques nouvelles ; laissant toujours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres , dans lesquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils se gouvernerent ainsi jusques à ce que le mauvais temps approcha , qui les fit retirer aux Havanes , sans avoir appris aucune chose. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage , ils se remirent au Printemps en mer , l'un rasa la coste de Mexique , & l'autre alla jusqu'aux terres de Bacallos. Mais comme ils ne purent rien découvrir , ils reprirent la route des Havanes , d'où ils partirent sur le Printemps de l'année 1543. resolu de perir , ou de sçavoir ce qu'estoit devenu le General. Ils arriverent dans ce dessein , & après beaucoup de fatigues à Veracruz environ la mi-Octoberé. Ils y apprirent la mort de Soto , avec celle de la pluspart de leurs compagnons ; & aussi-tôt ils retournerent aux Havanes , où ils racontèrent à Isabelle de Bovadilla le malheur de son mary. Elle en fut si sensiblement touché , qu'elle ne put resister à son deplaisir , & perdit la vie quelques jours après cette facheuse nouvelle.



## C H A P I T R E XVIII.

*Chrestiens morts dans la Floride.*

**P**once de Léon équippa trois grands vaisseaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes sur la coste de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon suivi de plus de deux cens, y eut le mesme malheur que Ponce. Narbaez y perit avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut aussi, & plus de sept cens de ceux qui l'accompagnèrent. Si bien qu'à compter depuis le commencement de la découverte, jusqu'à l'arrivée de Moscolo au Mexique, il est mort dans la Floride plus de quatorze cens Chrestiens, sans parler de quelques Ecclesiastiques & de plusieurs Religieux, tous gens illustres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ay pu avoir connoissance, sont Dionysio de Paris, Diego de Vagnuclos, Francisco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Francisco Delpolo, Juan de Torres, Juan Gallego, Louis de Soto & Cancel Balbastro.

Environ seize ans après la mort de Balbastro, trois Jesuïtes passerent dans la Floride, & comme à leur arrivée, il y en eut un de tué,

ses compagnons se retirèrent promptement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jesus, entreprirent le mesme voyage, & menerent avec eux un Cacique. Mais avant que de rien dire de leur aventure; il me semble necessaire de raconter comment ce Cacique estoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusqu'en 68. alla trois fois à la coste de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui prétendoient s'en rendre maitres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gré, qui estoient armez d'arcs & de flèches. Si-tost qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûe de les presenter à Philippe II. Cependant celuy qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en diligence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit esté dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils estoient de Vitachuco, d'Apalache, ou de Mauvila; & qu'il voudroit bien sçavoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol estoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & luy répon-

dirent qu'il se railloit de s'enquerir des lieux que luy & ses compagnons avoient malheureusement desolez. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent seulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de flèches, qu'ils ne luy apprendroient ce qu'il souhaitoit. Et là-dessus deux de ces Indiens tirèrent en l'air, & firent connoistre par là qu'ils auroient bien mieux aymé tuer l'Espagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptisez en Espagne, où quelque temps après ils moururent tous hormis le Cacique, lequel fasché de la mort de ses compagnons, demanda à s'en retourner avec promesse de travailler à la conversion des habitans du pays. Les Jesuites qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la sorte, crurent qu'il serviroit puissamment au dessein qu'ils avoient. C'est pourquoy ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues sur ses terres. Comme ils y eurent esté quelque temps, il les quitte sous pretexte d'aller à un bourg voisin qu'il leur nomma, pour y disposer les Peuples à écouter la parole de Dieu; leur promettant qu'au plus tard il seroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, ensuite ils dépêcherent vers luy deux de leurs compagnons qu'il fit massacrer. Et le jour suivant il vint

luy-mesme à la teste d'une troupe d'Indiens , se jeter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en furie & les armes à la main, se mirent à genoux, & reçurent tous la mort. Les Barbares aussi-tost se mirent les uns à gambader , & les autres à rompre un coffre où estoit un Crucifix , avec quelques ornemens pour dire la Messe , & ils s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuites qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura , Louïs de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis , Antonio Cavallos , Christoual Redondo , Grauiel Gomes , Pedro de Linares. Ces Religieux aussi bien que les autres dont j'ay parlé , perdirent la vie dans la Floride , au mesme temps qu'ils se preparent à y prescher l'Evangile. C'est pourquoy leur mort demande vengeance à Dieu , ou plustost misericorde ; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairez des lumieres de la foy ; & que leur terre arrosée du sang des Chrestiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

*Fin de la derniere Partie.*



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and is mostly illegible due to fading and low contrast.

1885



# TABLE

## DES CHAPITRES

### De la premiere Partie.

---

#### LIVRE PREMIER.

|              |  |      |
|--------------|--|------|
| Chapitre. 1. | <b>D</b> essein de l'Auteur.                           | p- 1 |
|              | chap. 2. Bornes de la Floride.                         | 4    |
| chap. 3.     | Ceux qui ont entrepris la conqueste de la Floride.     | 5    |
| chap. 4.     | Religion & coustumes des peuples de la Floride.        | 11   |
| chap. 5.     | Preparatifs pour la Floride.                           | 16   |
| chap. 6.     | Embarquement pour la Floride.                          | 18   |
| chap. 7.     | Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba. | 20   |
| chap. 8.     | Combat de deux navires.                                | 26   |
| chap. 9.     | Arrivée de Soto à Cuba.                                | 31   |
| chap. 10.    | Desespoir de quelques habitans de Cuba.                | 33   |
| chap. 11.    | Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.   | 35   |

Table des Chapitres.

|           |  |    |
|-----------|--|----|
| chap. 12. | <i>Soto arrive aux Havanes.</i>                  | 37 |
| chap. 13. | <i>Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.</i> | 40 |

LIVRE SECOND.

|           |  |     |
|-----------|--|-----|
| Chap. 1.  | <i>Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.</i>                     | 46  |
| chap. 2.  | <i>Mort de 3. Espagnols, &amp; les tourmens que souffrit Juan Ortis.</i> | 50  |
| chap. 3.  | <i>Ortis se sauve.</i>   | 55  |
| chap. 4.  | <i>Cenerosité du Cacique Mucoco.</i>                                     | 57  |
| chap. 5.  | <i>Le General envoie demander Ortis.</i>                                 | 60  |
| chap. 6.  | <i>Rencontre d'Ortis &amp; de Gallego.</i>                               | 64  |
| chap. 7.  | <i>Mucoco vient voir le General.</i>                                     | 67  |
| chap. 8.  | <i>La mere de Mucoco vient au Camp.</i>                                  | 69  |
| chap. 9.  | <i>Preparatifs pour avancer dans le pays.</i>                            | 72  |
| chap. 10. | <i>Suite de la découverte.</i>   | 75  |
| chap. 11. | <i>Disgrace de Porcallo.</i>   | 77  |
| chap. 12. | <i>Relation de Gallego.</i>  | 80  |
| chap. 13. | <i>Passage du marais.</i>  | 82  |
| chap. 14. | <i>Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.</i>                  | 86  |
| chap. 15. | <i>Retour de Silvestre.</i>  | 90  |
| chap. 16. | <i>Province d'Acuera.</i>  | 93  |
| chap. 17. | <i>Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.</i>                    | 95  |
| chap. 18. | <i>Province de Vitachuco.</i>  | 101 |

## Table des Chapitres.

|  |     |
|--|-----|
| chap. 19. Le frere d'Ochilé vient au Camp, & envoie vers Vitachuco.                              | 105 |
| chap. 20. Arrivée de Vitachuco.  | 110 |
| chap. 21. Suite de l'entreprise de Vitachuco.  | 115 |
| chap. 22. Déroute des Indiens.   | 117 |
| chap. 23. Résolution des Indiens & leur sortie de l'estang.                                      | 121 |
| chap. 24. Mort de Vitachuco.   | 127 |
| chap. 25. Suite de la mort de Vitachuco.   | 130 |
| chap. 26. Province d'Ossachilé.  | 134 |
| chap. 27. De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces. | 136 |
| chap. 28. L'Auteur prévient quelques difficultés.  | 138 |

## LIVRE III.

|   |     |
|---|-----|
| Chap. 1. Arrivée des troupes en Apalaché.                   | 141 |
| chap. 2. Passage du marais.                                 | 144 |
| chap. 3. Marche des Espagnols jusques à la Capitale.        | 149 |
| chap. 4. On va reconnoître le pays.                         | 152 |
| chap. 5. Découverte de la coste.                            | 154 |
| chap. 6. Party de trente lances pour la Province d'Hirriga. | 160 |
| chap. 7. Prise de Capasi.                                   | 167 |
| chap. 8. Capasi va pour reduire ses sujets & se sauver.     | 170 |

## Table des Chapitres.

|   |     |
|---|-----|
| chap. 9. Suite de la marche des trente lances.  | 174 |
| chap. 10. Continuation du voyages des trente lances jusqu'à Hirriga.  | 179 |
| chap. 11. Arrivée du party d'Hirriga.   | 185 |
| chap. 12. On exécute les ordres du General.   | 190 |
| chap. 13. Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.  | 191 |
| chap. 14. Depart de la ville d'Hirriga.   | 194 |
| chap. 15. Suite de la marche de Calderon, & son arrivée au Camp.  | 198 |
| chap. 16. Découverte de la coste.   | 204 |
| chap. 17. On envoie aux Havanes une relation de la découverte.  | 209 |
| chap. 18. Hardiesse d'un Indien.  | 211 |
| chap. 19. On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent. | 213 |
| chap. 20. De quelques combats particuliers & de la fertilité d'Apalaché.                                      | 215 |

## LIVRE IV.

|   |     |
|---|-----|
| Chap. 1. Départ d'Apalaché.                                 | 220 |
| chap. 2. Arrivée dans la Province d'Altapaba & d'Achalaqué. | 224 |
| chap. 3. Du Cacique de Cofa & de sa Province.               | 227 |
| chap. 4. Cofaciqui reçoit les Espagnols.                    | 229 |

## Table des Chapitres.

|  |     |
|--|-----|
| chap. 5. <i>Avanture d'un Indien.</i>  | 233 |
| chap. 6. <i>Marche des troupes.</i>  | 235 |
| chap. 7. <i>Suite de ce qui se passa dans le desert</i>                                    | 240 |
| chap. 8. <i>Succes des Capitaines envoyez à la découverte.</i>                             | 243 |
| chap. 9. <i>Arrivée du General en Cofaciqui avec la découverte du pays.</i>                | 245 |
| chap. 10. <i>Conduite de la Dame de Cofaciqui.</i>   | 249 |
| chap. 11. <i>L'armée passe le fleuve de Cofaciqui.</i>                                     | 253 |
| chap. 12. <i>On envoie vers la mere de la Dame de Cofaciqui.</i>                           | 255 |
| chap. 13 <i>Mort du Seigneur Indien avec le retour des envoyez.</i>                        | 258 |
| chap. 14. <i>Metal qu'on trouva en Cofaciqui.</i>  | 262 |
| chap. 15. <i>Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.</i>              | 264 |
| chap. 16. <i>Description du Temple de Talomeco,</i>  | 266 |
| chap. 17. <i>Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chouala.</i> | 273 |
| chap. 18. <i>Generosité de la Dame de Cofaciqui.</i>                                       | 277 |
| chap. 19. <i>Ce qui arriva aux troupes dans le desert.</i>                                 | 279 |



# TABLE

## DES CHAPITRES

### De la seconde Partie.

---

#### LIVRE PREMIER.

- Chap. 1. **C**omme les Caciques de Guachoulé, & d'Iciaba reçurent les troupes. 1
- chap. 2. Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles. 3
- chap. 3. Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acofté & de Coça, 7
- chap. 4. Honnesteté du Cacique Coça, & départ des troupes. 10
- chap. 5. De quelle maniere Tascaluça reçût le General. 14
- chap. 6. Découverte d'une trahison dans Mauvila. 18
- chap. 7. Resolution du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

## Table des Chapitres.

|   |    |
|---|----|
| chap. 8. <i>Suite de la bataille de Mauvila.</i>  | 26 |
| chap. 9. <i>De quelques particularitez touchant la bataille.</i>                                | 35 |
| chap. 10. <i>Estat des Espagnols après la bataille.</i>   | 37 |
| chap. 11. <i>Indiens morts à la bataille.</i>   | 39 |
| chap. 12. <i>Conduite des troupes après la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.</i> | 42 |
| chap. 13. <i>Des femmes Indiennes adulteres.</i>  | 47 |
| chap. 14. <i>Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.</i>                              | 52 |
| chap. 15. <i>Bataille de Chicaça.</i>   | 56 |
| chap. 16. <i>Ce que firent les Espagnols après la bataille.</i>                                 | 62 |
| chap. 17. <i>Invention contre le froid.</i>   | 65 |

## LIVRE SECOND.

|  |    |
|--|----|
| Chap. 1. <i>Attaque du fort Alibamo.</i>   | 67 |
| chap. 2. <i>Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.</i>  | 72 |
| chap. 3. <i>Les troupes arrivent en Chisca, &amp; font la paix avec le Cacique.</i>                      | 74 |
| chap. 4. <i>Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.</i>                             | 79 |
| chap. 5. <i>Procession où l'on adore la croix.</i>   | 82 |
| chap. 6. <i>Marche des troupes vers Capaha.</i>  | 85 |
| chap. 7. <i>Desordre que les Casquins firent dans le temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.</i> | 89 |

## Table des Chapitres.

|  |     |
|--|-----|
| chap. 8. <i>Les Casquins fuient, &amp; Soto fait la paix avec Capaha.</i>                      | 93  |
| chap. 9. <i>Paix entre Casquin &amp; Capaha.</i>   | 97  |
| chap. 10. <i>Les Espagnols envoient querir du sel, &amp; vont à la Province de Quignate.</i>   | 101 |
| chap. 11. <i>Les troupes arriverent à Colima, elles font du sel &amp; passent à Tula.</i>      | 104 |
| chap. 12. <i>Des habitans de Tula.</i>   | 109 |
| chap. 13. <i>Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.</i>                                   | 112 |
| chap. 14. <i>Départ de Tula avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangue.</i>              | 115 |
| chap. 15. <i>Stratagème du Cacique d'Utiangue, avec la déroute de la Province de Naguatex.</i> | 120 |

## LIVRE III.

|   |     |
|---|-----|
| Chap. 1. <i>Entrée des troupes en Naguatex.</i>   | 122 |
| chap. 2. <i>Fuite de Gusman.</i>  | 124 |
| chap. 3. <i>De la Province de Guacane.</i>  | 128 |
| chap. 4. <i>Marche des troupes vers la Province d'Anilco.</i>                                   | 130 |
| chap. 5. <i>De Guachoia, de son Cacique &amp; de la guerre des Indiens.</i>                     | 133 |
| chap. 6. <i>Vengeance de Guachoia.</i>  | 137 |
| chap. 7. <i>Retour du Général à la ville de Guachoia, avec ses préparatifs pour le Mexique.</i> | 141 |
| chap. 8. <i>Mort de Soto.</i>   | 144 |
| chap. 9. <i>Funerailles de Soto.</i>  | 146 |

## Table des Chapitres.

|   |     |
|---|-----|
| chap. 10. <i>Resolution des troupes, après la mort de leur General.</i>   | 149 |
| chap. 11. <i>Superstition des Indiens.</i>  | 151 |
| chap. 12. <i>Arrivée des Espagnols à Anché, avec la mort de leur guide.</i>                                     | 153 |
| chap. 13. <i>Ce qui arriva dans la Province des Vachers.</i>  | 156 |
| chap. 14. <i>Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs aventures.</i>                                    | 160 |
| chap. 15. <i>Les troupes s'emparent d'Aminoia.</i>  | 170 |
| chap. 16. <i>Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.</i>  | 172 |
| chap. 17. <i>Ligue de quelques Caciques.</i>  | 175 |
| chap. 18. <i>Querelle de Guachoia &amp; du Lieutenant d'Anilco.</i>   | 178 |
| chap. 19. <i>D'un Espion Indien.</i>  | 181 |
| chap. 20. <i>Preparatifs des Caciques liguez, avec un débordement du Chucagua.</i>                              | 185 |
| chap. 21. <i>On envoye vers Anilco.</i>   | 188 |
| chap. 22. <i>Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.</i> | 191 |
| chap. 23. <i>Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Espagnols pour s'embarquer.</i>                  | 194 |

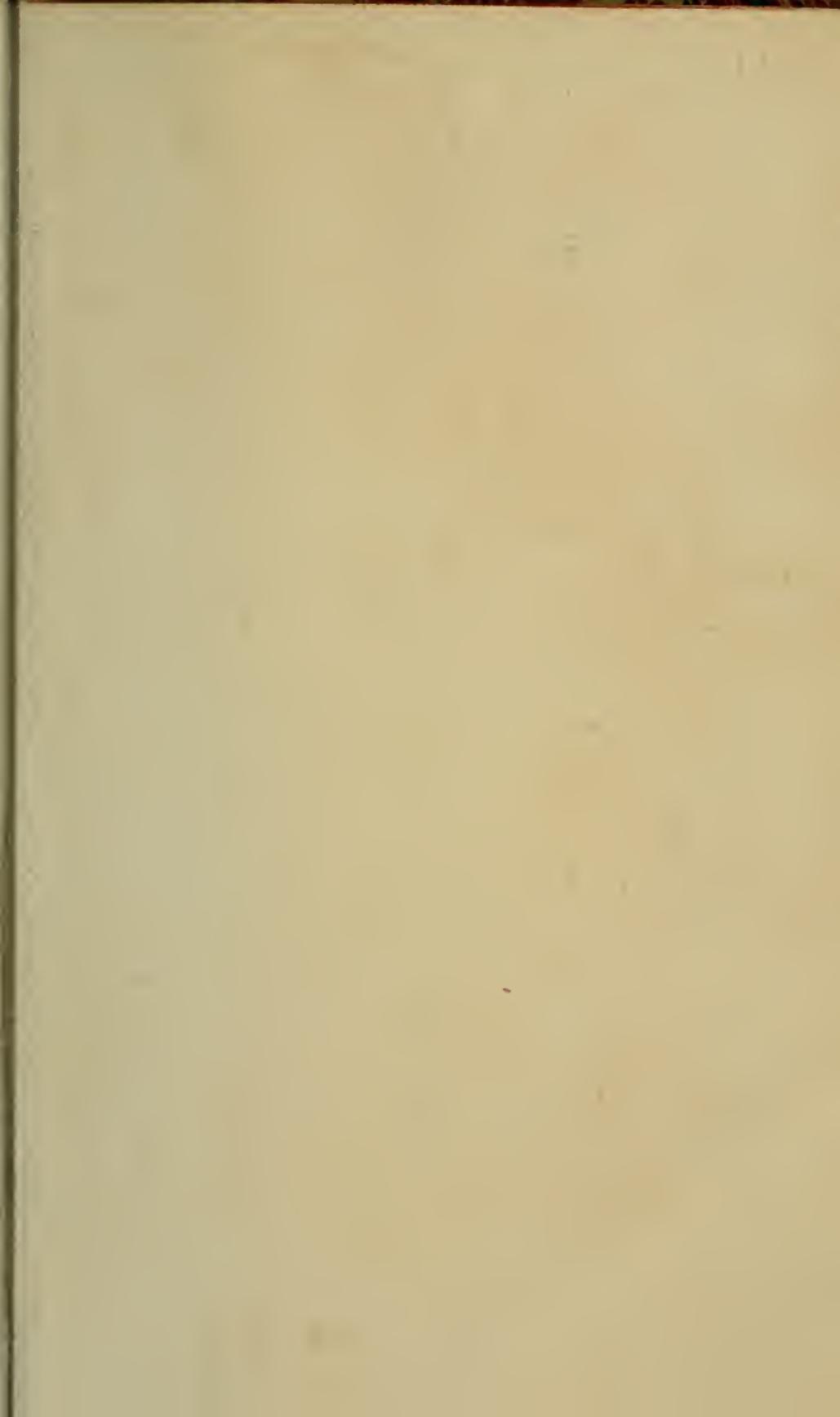
## LIVRE IV.

|  |     |
|--|-----|
| Chap. 1. <i>Capitaines de Caravelles, avec l'embarquement des troupes.</i> | 197 |
|--|-----|

Table des Chapitres.

|   |      |
|---|------|
| chap. 2. Barques &radeaux des Indiens.  | 199  |
| chap. 3. Vaisseaux de la flotte des Caciques<br>liguez.   | 203  |
| chap. 4. Combat des Indiens sur l'eau.  | 205  |
| chap. 5. Avanture des Espagnols.  | 207  |
| chap. 6. Stratagème des Indiens, & temerité<br>d'un Espagnol.   | 210  |
| chap. 7. Retour des Indiens dans leur pays, &<br>arrivée des Espagnols à la mer.  | 214  |
| chap. 8. Le nombre des lieues que les Espagnols<br>firent dans la Floride, & un combat contre<br>les Indiens de la coste. | 217  |
| chap. 9. Navigation des Espagnols & leurs<br>avantures.   | 219  |
| chap. 10. Avantures de deux Caravelles.   | 224  |
| chap. 11. On envoye visiter le General, &<br>découvrir le pays.   | 227  |
| chap. 12. Les Espagnols connoissent qu'ils sont au<br>Mexique.  | 232  |
| chap. 13. Arrivée des Espagnols à Panuco &<br>leur division.  | 235  |
| chap. 14. Arrivée & reception des Espagnols à<br>Mexique.   | 238  |
| chap. 15. De quelques particularitez du voya-<br>ge.  | 241  |
| chap. 16. Les Espagnols se débandent.   | 243  |
| chap. 17. Ce que font Maldonade & Arias<br>pour apprendre des nouvelles de Soto.  | 244  |
| chap. 18. Chrétiens morts dans la Floride.  | 246. |

F I N.



La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Lib  
University  
Date

FEB 17 1972



a39003



009511642b



